





TRAITÉ
DES
MALADIES DU CŒUR,

Par M. DE SENAC,
Conseiller d'État, premier Médecin du ROI.

SECONDE ÉDITION,
Revue & augmentée par l'Auteur.

TOME SECOND.

Deux Vol. brochés 3 livres.



A PARIS,
Chez MÉQUIGNON l'aîné, Libraire, rue des Cordeliers.

M. DCC. LXXXIII.
AVEC APPROBATION, ET PRIVILÈGE DU ROI.


WELLCOME
HISTORICAL
MEDICAL
LIBRARY



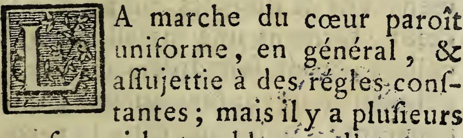
TRAITÉ DES MALADIES DU CŒUR.

CHAPITRE PREMIER.

Des Palpitations.

ARTICLE PREMIER.

Des palpitations en général, & du méchaniſme qui les produit.



LA marche du cœur paroît uniforme, en général, & aſſujettie à des régles conſtantes ; mais il y a pluſieurs cauſes qui la troublent ; elles produiſent des *palpitations*, des *tremblemens*, des *inégalités ;* accidens ſouvent redoutables, ſoit par eux-mêmes, ſoit par les déſordres qu'ils

annoncent dans le poumon, & ſurtout dans le cours du ſang.

Les palpitations ne conſiſtent pas préciſément dans des battemens qui ſoient ou plus vifs, & plus fréquens ; ils ſont tels dans les fiévres, dans toute action qui demande quelque effort, & dans l'agitation même de l'eſprit ; mais ils ne forment pas une maladie par eux-mêmes ; ils ſont paſſagers, en général, & ne laiſſent après eux aucune ſuite ; le ſang, quoique pouſſé avec violence, paſſe librement dans les ventricules ; il reprend ſa marche naturelle, quand le reſte du corps eſt en repos, & le cœur ſe calme en même tems que les autres parties.

On n'entend donc, en général, par les palpitations, que des battemens vifs & déréglés qui agitent le cœur, forment une maladie particuliere, produiſent divers accidens, s'élevent ſouvent ſans aucune cauſe apparente, ſubſiſtent dans le repos même du reſte de la machine, diſparoiſſent ou s'affoibliſſent en certains tems, reviennent enſuite comme par accès, reprennent toute leur

force, &c; reste à sçavoir quelles sont les causes de ces désordres?

On ne trouve dans les écrits des médecins que des idées vagues sur ces causes; une vapeur je ne sçais quelle, qui s'éleve de diverses parties, une irritation, des spasmes internes, des engorgemens, quelque vice local qui les occasionne; voilà ce qu'on a vu, ou qu'on a cru voir dans l'action du cœur, lorsqu'il palpite; or des causes si générales sont comme une lumiere éloignée qui n'éclaire rien de ce qui est sous nos yeux; que peuvent-elles nous apprendre, par exemple, sur le fond de la maladie, sur leur méchanisme, sur leur rapport & leur liaison avec leurs effets? rien qui soit applicable aux divers cas qui se présentent.

Ce qui multiplie les difficultés, c'est que les causes des palpitations sont fort nombreuses, & que tout semble concourir à les déguiser; différentes dans leur principe & dans leur action, elles produisent les mêmes accidens; quoique passives en divers cas, elles occasionnent les mouvemens les plus vio-

lens; ſouvent inſenſibles dans leur origine, qui eſt hors du cœur, on croiroit qu'elles ne ſont que dans cet organe; ſimples enfin en apparence, elles ſont compliquées, forment une chaîne fort obſcure, y paroiſſent des effets les unes des autres; on ne verra, dans le détail où nous allons entrer, que trop de preuves de ces contraſtes ſi ſinguliers.

Or, dans une telle maladie, qui eſt ſi obſcure, où chercher le nœud des difficultés? c'eſt dans le cœur où elles ſe réuniſſent; comme les effets ſont les ſeuls guides qui puiſſent nous conduire juſqu'aux cauſes, l'action de cet organe nous peut ſeule apprendre ce qui la trouble; nous allons donc l'examiner en elle-même dans ſes accidens, dans ſes variations, dans ſes inſtrumens, dans le cours du ſang, &c; mais, pour entrer plus facilement dans cette recherche, voici quelques principes dont il faut partir.

Le cœur, comme nous l'avons dit, en ſe tranſportant de gauche à droite, & vers la partie antérieure de la poitrine, heurte les côtes qui

ſont devant lui ; & ſes battemens ne conſiſtent que dans ce choc.

Les palpitations ne diffèrent de ces battemens qu'en ce qu'elles ont beaucoup plus de force, qu'elles ſont déréglées, & qu'elles forment une véritable maladie ; elles ont une même cauſe efficiente, ou un même principe.

Or la premiere cauſe des battemens eſt, comme nous l'avons dit, l'action des deux grandes arteres ; comme elles ſont courbes ou inclinées dans leurs troncs, & qu'elles ſe rempliſſent ſubitement, elles tendent alors à ſe redreſſer, & jettent le cœur contre les côtes.

Mais il y a d'autres cauſes plus efficaces des battemens, de leur violence, & de leur déſordre, quand le cœur palpite ; la premiere eſt une irritation, qui aiguillonne le tiſſu de cet organe ; la ſeconde, un reflux du ſang qui eſt repouſſé dans les oreillettes avec plus de violence.

L'une de ces cauſes dépend de l'autre ; l'irritation eſt ſuivie de la contraction ; & la contraction produit le reflux ; plus les ventricules

ſe contractent avec force, plus le ſang reflue avec impétuoſité.

Alors les oreillettes, qui ſont enflées ou dilatées tout-à-coup, pouſſent le cœur avec plus de force vers la partie antérieure de la poitrine; il faut donc qu'il recule avec plus de vîteſſe, & qu'il frape les côtes plus vivement.

Voilà donc le ſang, ſon impulſion & ſon reflux qui ſont les cauſes immédiates & générales qui agitent le cœur, ou qui troublent ſon action; c'eſt à ces cauſes que toutes les autres aboutiſſent, comme à leur terme & à leur ſuite néceſſaire.

Nous allons appliquer ces divers principes à celles qui ſont les plus prochaines, c'eſt-à-dire qui ſont dans le cœur même; nous viendrons enſuite à d'autres qui ſont plus éloignées, & qui lui ſont, par conſéquent, plus étrangeres; on ſent bien qu'en ſuivant leur marche, il ſera difficile, pour ne pas dire impoſſible, de ne pas revenir ſans ceſſe aux vices du cœur, à l'action du ſang, à l'irritation des fibres cardiaques, à leur contraction & au reflux qui

en eſt la ſuite ; mais, ſi les répétitions peuvent répandre quelque jour ſur une maladie ſi obſcure, elles portent avec elles leur excuſe ; ou, pour mieux dire, elles n'ont pas beſoin d'être excuſées.

II.

Les cauſes particulieres les plus prochaines des palpitations ſont dans le cœur ou dans les vaiſſeaux.

Les cauſes inhérentes ou locales, qui portent le trouble dans le cœur, ſont les vices de ſa propre ſubſtance ; les valvules ſigmoïdes, par exemple, ſi elles ſont oſſifiées ou durcies, des tumeurs ou des corps étrangers à l'entrée des grandes arteres, en un mot, les obſtacles qui les bouchent, retiennent le ſang dans les ventricules ; or ce fluide qui s'y accumule, & qui eſt pouſſé continuellement par celui qui ſuit, irrite leurs fibres, & y cauſe des contractions qui ſont plus vives ; le reflux doit, par conſéquent, dilater les oreillettes avec plus de force ;

or toutes ces caufes aboutiffent néceffairement à des palpitations.

On dira peut-être que les effets de pareilles caufes font inconftans ; on a trouvé, par exemple, dans les valvules figmoïdes des protubérances glanduleufes, des excroiffances, des follicules, des tumeurs, des concrétions pierreufes, des offifications ; les orifices des grandes arteres étoient même prefque fermés, en certains cas, par de tels obftacles ; ils devoient donc jetter le trouble dans l'action du cœur ; cependant, fi l'on en jugeoit fur le rapport de certains obfervateurs, on croiroit que cet organe étoit tranquille ; ils ne parlent du moins que du pouls déréglé, de la difficulté de refpirer, de quelques douleurs, &c.

Mais ces écrivains n'ont-ils omis aucune circonftance ? rien n'eft plus rare que l'exactitude de l'obfervation ; les palpitations peuvent être foibles ; fouvent les malades ne les fentent pas ; elles fe cachent même fous divers accidens ; quand la refpi-

ration, par exemple, eſt trop preſſée, elles ne peuvent être que fort obſcures; d'ailleurs l'action la plus vive peut être étouffée dans le cœur par le ſang qui le remplit, & le dilate, ou par des liens qui le fixent à la même place; le ſilence des obſervateurs ne prouve donc pas que les obſtacles qui ſe forment aux iſſuës de cet organe, n'y cauſent pas de battemens extraordinaires.

On ne voit pas ſi clairement qu'il doive être agité de même, quand les obſtacles ſont placés à l'entrée des ventricules; alors le ſang qu'ils contiennent, ne ſçauroit refluer que foiblement vers les oreillettes; mais il ſe ramaſſe dans leurs cavités, & irrite les fibres de leurs parois; leurs contractions doivent donc être plus vives; auſſi ai-je obſervé que les côtes étoient frapées avec force, dans une fille qui mourut d'un étouffement; les valvules tricuſpides étoient réunies par leurs côtés; elles ne laiſſoient entre leurs pointes qu'une ouverture qui étoit étroite; même obſervation faite par Vieuſſens, dans les valvules mitrales; je

ne ſçais ſi elles cauſoient les mêmes accidens ; quoi qu'il en ſoit, comme de pareilles maladies ſont fort rares, l'expérience ne peut rien prononcer ſur leurs ſymptomes.

Elle nous parle plus clairement ſur ce qui arrive, quand les orifices auriculaires ſont ouverts ; alors le reflux du ſang eſt plus abondant ; par conſéquent, les palpitations doivent être plus vives ; de-là viennent même, en divers cas, des accidens qui ſont formidables ; c'eſt ce que j'ai vu, il n'y a pas long tems, dans une fille de vingt-cinq ans ; la cauſe de ſa maladie & de ſa mort étoit dans les valvules tricuſpides ; cartilagineuſes, preſque oſſeuſes, & même abbaiſſées, elles ne pouvoient point ſe relever ; leur mouvement n'étoit pas plus libre dans une femme qui mourut quelque tems après ; on les y trouva défigurées, étroites, preſque charnues & attachées aux parois ; en même tems, les valvules mitrales étoient dures, appliquées à la ſurface de leur ventricule, & adhérentes en divers points à ſes parois ; les filets tendineux, qui

étoient fort courts, rendoient encore ces ſoupapes plus immobiles.

La dilatation des ventricules eſt une cauſe bien plus fréquente des palpitations; comme ils contiennent beaucoup de ſang, ce fluide heurte avec plus de force contre leurs colomnes ou leurs fibres; alors leur action eſt d'autant plus vive, qu'elle trouve plus de réſiſtance; le ſang, qu'elles pouſſent, ne céde point à leur impulſion; car il eſt impoſſible qu'il s'échappe par les orifices artériels, en quantité ſuffiſante; il faut donc qu'elles ſoient plus irritées, qu'elles ſe contractent avec plus de force, & que, par conſéquent, le reflux ſoit plus violent dans les oreillettes.

L'extenſion ſeule des parois du cœur rend encore les palpitations plus inévitables; car, dès que les ventricules ſe dilatent, leurs côtés & leur pointe doivent s'éloigner, en même tems, des orifices auriculaires, entraîner les piliers, tirer les cordons qui vont ſe rendre aux valvules, abbaiſſer ces digues, empêcher qu'elles ne ſe relevent; il eſt

donc impoſſible qu'elles ferment ces orifices, c'eſt-à-dire que le ſang doit refluer néceſſairement en plus grande quantité vers les oreillettes, pouſſer leurs parois avec plus de force, & les étendre ; il en eſt, par conſéquent, des cœurs dilatés comme de ceux dont les orifices auriculaires ſont toujours ouverts.

Si les oreillettes ſont forcées, & ſi elles prennent plus de volume, elles cauſent de même des palpitations ; qu'on ſe rappelle ce qui arrive dans des courſes, dans des efforts, ou des exercices immodérés ; la circulation devient plus rapide ; il aborde trop de ſang dans le ſinus de la veine-cave ; il faut donc néceſſairement que les parois de ce ſinus ſoient irritées par la maſſe & par l'impulſion de ce fluide qui le ſurcharge ; elles le pouſſent, par conſéquent, avec plus de force dans le ventricule droit, & ſon action devient à ſon tour beaucoup plus vive ; de-là un reflux qui eſt de même plus violent, & des battemens qui répondent à ce reflux.

Or voilà préciſément la même

cauſe, &, par conſéquent, les mêmes effets que lorſqu'il y a dans les oreillettes une dilatation contre-nature; alors leur tiſſu devient plus denſe & plus actif; leurs parois ſont plus irritables & plus irritées, puiſqu'elles ſont plus tendues & forcées par le ſang; il faut donc qu'elles agiſſent plus vivement ſur les ventricules, qu'elles les rempliſſent, ou les engorgent & les pouſſent vers les côtes avec plus de violence.

Ce qui donne encore plus d'activité à toutes ces cauſes dans la dilatation des oreillettes, c'eſt qu'en ſe rempliſſant, elles ſoulevent les grandes arteres, les compriment, par conſéquent, y rendent plus difficile le cours du ſang, l'arrêtent ou l'accumulent dans les ventricules; c'eſt donc une ſuite néceſſaire que leurs cavités ſe vuident alors avec plus de difficulté, que leurs parois ſoient irritées, qu'elles ſe contractent avec plus de force; les compreſſions ſont comme des ligatures; or, dès que l'aorte eſt liée, il ſurvient néceſſairement des palpitations.

Les dilatations de cette artere produisent les mêmes désordres ; il se forme, comme nous l'avons dit, des anévrismes à sa racine ; le sang s'y ramasse & se fige souvent autour des parois ; celui qui vient du ventricule gauche, trouve donc un obstacle qui l'arrête ou le ralentit ; il faut, par conséquent, que ce ventricule se remplisse alors & se dilate ; ses fibres irritées doivent donc agir avec plus de force ; or de-là des palpitations plus ou moins vives, selon les obstacles qui s'opposent au cours du sang.

Mais, si les obstacles qui sont à l'entrée ou à l'issuë du cœur, causent de telles palpitations, elles peuvent encore dépendre de ses parois ; nous avons déja dit comment les abscès & les ulceres portent le trouble dans cet organe ; ce sont des causes irritantes par elles-mêmes, & qui rendent les fibres qu'elles rongent plus susceptibles d'irritation ; il faut donc, quand le sang entre dans les cœurs qui sont abscédés ou ulcérés, que son impression soit plus sensible ; les contractions

irritent encore plus vivement le tiſſu des colomnes ou des parois, lorſqu'il y a quelque éraillement ou quelque léſion.

Il en eſt du cœur comme des autres parties qui ſont en ſouffrance; elles ſe révoltent contre les moindres impreſſions des corps étrangers, & deviennent même plus actives; c'eſt ce qu'on voit dans les fibres des muſcles, ou, pour mieux dire, dans les nerfs qui s'y diſtribuent; un nerf, qui eſt déja irrité, eſt plus ſuſceptible d'une nouvelle irritation, & peut bouleverſer toute la machine; j'ai toujours ſoupçonné que le tiſſu des oreillettes & des ventricules devenoit trop irritable & trop ſenſible en divers cas; & voilà une cauſe de palpitations.

Les oſſifications des parois du cœur, oſſifications preſqu'auſſi rares que les abſcès, produiſent de même une irritation qui ſe renouvelle à tous les inſtans; s'il y avoit un os dans le tiſſu de quelque muſcle, ſes fibres ſeroient bleſſées, dès qu'elles ſeroient en mouvement; il en eſt de même des ventricules; leur con-

traction doit donc toujours être irritante & difficile, dès qu'il y aura un corps dur dans leur ſubſtance ; ce qui porte encore un nouveau trouble dans leur mouvement, c'eſt qu'il eſt impoſſible qu'ils ſe vuident ſuffiſamment ; or le ſang, qui reſte dans leurs cavités, ſera un obſtacle pour celui qui arrive des veines-caves & des oreillettes ; voilà donc néceſſairement un ſurcroît d'irritation, c'eſt-à-dire une cauſe de palpitations.

Il ſemble d'abord que les polypes, accuſés ſi ſouvent, & ſans raiſon, ne ſçauroient jamais être par eux-mêmes une cauſe irritante ; mais des corps étrangers & attachés aux parois des ventricules, en doivent gêner les mouvemens ; quand même ces corps ſeroient flottans, ils ſeroient toujours comme des aiguillons par leur volume, par leur peſanteur & par leur action ; du moins ſeroient-ils des obſtacles qui retarderoient le cours du ſang, & ſurtout s'ils s'appliquoient, comme on l'a prétendu, aux orifices auriculaires, ou à l'entrée des grandes

arteres ; tout ce qui s'oppoſe au paſſage de ce fluide, eſt une cauſe d'irritation; il produit, par conſéquent, de plus vives contractions, & reflue avec plus de force vers les oreillettes.

Des cauſes bien différentes, & qui ſont au-dehors des ventricules & des oreillettes, n'en troublent pas moins les mouvemens; le péricarde, qui les renferme, eſt ſujet à diverſes maladies, à des oſſifications, à des tumeurs, à des concrétions pierreuſes, à des étranglemens; or ce ſont autant de principes d'irritation, ou des obſtacles qui s'oppoſent à l'action du cœur; heureuſement ils ſont auſſi rares que difficiles à connoître ; mais voici une cauſe qui eſt plus fréquente, & qui mérite plus d'attention.

Cette enveloppe, ou ce ſac, qui paroît ſi ample, peut ſe rétrécir; quelle que ſoit ſa cavité dans l'état naturel, elle eſt preſque remplie, quand les ventricules & les oreillettes ſe chargent de ſang; il leur donne ſouvent un grand volume, en les engorgeant; les injections même,

quoique pouſſées ſans violence, les dilatent toujours; c'eſt-à-dire que, dans une telle plénitude, il ne reſte au cœur qu'un petit eſpace pour ſes mouvemens; il rencontre alors, au premier effort de ſa contraction, des barrieres qui doivent le repouſſer; or cet organe eſt irrité par les obſtacles qui s'oppoſent à ſon action; c'eſt, par conſéquent, une néceſſité qu'il arrive des palpitations.

Autre cauſe plus dangereuſe, & moins fréquente; le péricarde ſe rétrécit & s'attache diverſement aux ventricules ou aux oreillettes; voilà donc un principe d'irritation encore plus vive; elle trouble, par conſéquent, leurs mouvemens, & doit leur donner un ſurcroît de force.

Cependant l'obſervation paroît démentir de telles idées; Lower, Malpighi, Peyer, de Littre, Ruyſch, & beaucoup d'autres qui ont détaillé les accidens de l'adhérence du péricarde, parlent, il eſt vrai, de la difficulté de reſpirer, d'une eſpece d'aſthme, de l'oppreſſion qui l'accompagne, de l'hydropiſie de

poitrine, de la fiévre, de l'insomnie; mais ces observateurs, qui sont si exacts, ne disent rien des palpitations; seroit-il possible qu'un tel symptome leur eût échappé?

Ce qui est certain, c'est que des hommes respectables par leur expérience, l'ont reconnu en divers cas qu'ils nous rapportent; tels sont Ballonius, Vieussens, Freind, Chséelden, Albrecht, Agricola; voilà donc, d'un côté, des témoignages positifs, qui ne sont susceptibles d'aucun soupçon, & de l'autre, un silence où l'on peut soupçonner une omission, ou une négligence qui n'est que trop ordinaire; supposons même qu'il ne méritât pas de tels reproches, il ne marqueroit qu'une exception dans les symptomes d'une maladie; elle peut produire, dans un cas, des accidens qu'on n'observe point dans des circonstances différentes.

Si l'adhérence du péricarde & du cœur est fort étroite, & les applique l'un à l'autre de tous côtés, le cœur renfermé, pour ainsi dire, dans un étui, ne peut avancer ni reculer; si

elle eſt lâche ou formée ſeulement par des liens ſouples, longs, & en petit nombre, il pourra ſe porter de gauche à droite, & fraper les côtes avec violence; ſi, au contraire, ces mêmes liens étoient courts, fermes & nombreux, ſon action ne ſçauroit être qu'une ſuite de ſecouſſes inſenſibles, ou de tremblemens; c'eſt ce que l'expérience a confirmé en beaucoup de cas.

Les cauſes des palpitations ſe préſentent plus clairement dans l'hydropiſie du péricarde; dès qu'elle en remplit toute la cavité, les grandes arteres ſont preſſées, & s'oppoſent à la ſortie du ſang; en même tems, le cœur, en ſe dilatant, doit déplacer, de tous côtés, une maſſe d'eau; il faut qu'il la pouſſe enſuite, en avançant vers la partie antérieure du thorax; or la réſiſtance qu'il rencontre, doit l'irriter néceſſairement, & lui donner plus d'activité; qu'on juge par-là, des idées de Diamerbroëk; cet anatomiſte a prétendu qu'une pareille hydropiſie n'excite pas des palpitations; mais les faits

que rapporte cet écrivain, doivent être regardés comme des cas rares qui ne décident de rien.

III.

Les poumons ne ſont pas une des cauſes les moins fréquentes des palpitations.

Telles ſont les cauſes immédiates, ou les plus prochaines, qui troublent l'action du cœur; mais il y en a d'autres qui en ſont éloignées, & qui, malgré leur diſtance, excitent ſouvent des palpitations; telles ſont, par exemple, celles qui viennent du cerveau; les nerfs agités dans leur principe, agitent toutes les parties, & pouſſent le ſang avec plus de force dans les veines-caves & dans les oreillettes.

Un jeune homme, ſuivant le témoignage de Lower, ne pouvoit ſe coucher ſur le dos, ni incliner la tête, qu'il ne fût ſaiſi, dans le même inſtant, d'un tremblement de cœur; quand on chercha la cauſe de cet accident dans le cadavre, on la trouva dans les ventricules du cer-

veau; ils étoient remplis d'une sérosité qui agitoit, sans doute, le principe des nerfs; or cette agitation, qui peut s'étendre jusqu'au cœur, & y causer des tremblemens, peut y produire des palpitations.

Cependant il faut avouer que cet exemple, que Lower rapporte, ne prouve pas tout ce que prétend cet écrivain; l'eau & le sang se répandent souvent dans le cerveau, sans qu'il s'éleve des palpitations; elles ne sont pas moins rares, ou, pour mieux dire, on n'en observe, en général, aucun vestige, lorsque la substance médullaire est enflammée ou s'abscède; si elles arrivent dans quelques cas de cette espece, elles peuvent être attribuées à d'autres causes; il y a très-souvent des vices cachés dans le tissu du cœur, ou dans ses cavités; il ne faut, pour l'agiter, qu'un leger mouvement, ou de la tête, ou de quelqu'autre partie; c'est ce que prouvent diverses observations.

Des mouvemens, qui sont excités par des passions, ne sont pas des causes aussi équivoques de ce

trouble; la colere, par exemple, a déchiré, en certains cas, les fibres du cœur, & a même ouvert les ventricules; il ne feroit donc pas extraordinaire qu'elle fût fuivie de palpitations; auffi divers médecins ont-ils obfervé une telle fuite; on en trouve un exemple dans les ouvrages de Timæus, & un autre dans ceux de Fonfeca; Platerus, encore plus éclairé, rapporte un troifieme cas de la même efpece, & qui entraîna une mort fubite.

Mais qu'eft-il eft befoin d'autorité, quand l'expérience nous parle tous les jours? Hoffman ne l'avoit pas, fans doute, confultée dans de tels cas; il dit que, dans la colere ou dans les excès de joie, il eft rare que le cœur palpite; telles étoient, dit cet écrivain, pour confirmer fon fentiment, les idées de Gabelcover qui ne doit pas être plus croyable.

Mais la crainte & la terreur ne font pas des caufes moins puiffantes, & fur-tout fi elles faififfent fubitement; alors les nerfs agiffent avec force fur le cœur, & troublent l'ordre de fes mouvemens; en

même tmes, le ſang eſt pouſſé, dans ces paſſions, par une ſecouſſe générale, ou un ébranlement de toutes les parties ; il faut donc qu'il s'accumule dans les deux troncs des veines-caves, qu'il ſe précipite dans les oreillettes, & qu'il les ſurcharge de même que les ventricules ; voilà donc deux cauſes, dont l'une eſt la ſuite de l'autre, & qui produiſent des palpitations ; c'eſt ce que prouvent des exemples nombreux ; les dilatations, comme nous l'avons dit, ſont des ſuites fréquentes des ſaiſiſſemens.

Les chagrins & la triſteſſe n'agiſſent pas ſi ſubitement, ni avec tant de force ; mais, comme nous l'avons dit, ces paſſions ſourdes & taciturnes entraînent le même déſordre ; pour en donner une nouvelle preuve, nous préſenterons dans un tableau leurs impreſſions ſur toute la machine ; elles y portent un trouble univerſel, & ce même trouble doit être un principe de palpitations ; il ſeroit bien ſurprenant que le cœur, qui eſt ſi irritable, & dont les fonctions ſont dépendantes

pendantes de tant de reſſorts, fût plus tranquille que des parties qui l'environnent, ou qui peuvent avoir quelque influence ſur les mouvemens de cet organe; qu'on en juge par ce qui ſuit.

D'abord il ſurvient un refroidiſſement, quand on reçoit quelque nouvelle affligeante; il ſemble qu'alors l'action de l'eſprit vital ſoit ſuſpendue; cependant il arrive, en même tems, une conſtriction; on la ſent ſur-tout ſur la région de l'eſtomac; auſſi eſt-il bouleverſé en divers cas; le foie, qui le couvre, ne ſouffre pas moins; ſes couloirs ſont rétrécis; la bile eſt ſouvent obligée de refluer dans les voies du ſang; il n'eſt pas rare que ce viſcere ſe concentre & ſe durciſſe; le même reſſerrement s'étend encore ſur le poumon; on ſent un poids ſur la poitrine, & ſouvent une douleur gravative ſur l'endroit où répond le cœur; c'eſt-à-dire qu'il eſt irrité, que le ſang s'arrête & ſe ramaſſe dans les oreillettes & les ventricules; cet engorgement eſt confirmé par l'ouverture des cadavres.

Cette impreſſion que font les paſſions, ſera bien plus vive dans les ſujets qui ſont ſenſibles & faciles à émouvoir ; on ſçait avec quelle facilité le cœur eſt troublé dans de tels corps, dans des cachectiques, par exemple, dans les hypocondriaques & dans les femmes hyſtériques ; j'en ai vu pluſieurs en qui une idée déplaiſante, un ſoupçon, le moindre bruit, une porte qui s'ouvroit ſubitement, agitoit toute la machine, & produiſoit des palpitations extraordinaires.

L'application, la méditation, la vie ſédentaire, qui en eſt la ſuite, ne ſont pas des cauſes moins fréquentes des palpitations ; il nous eſt impoſſible de connoître quelle eſt ſur les fibres du cerveau la puiſſance ou l'action de l'eſprit ; nous ſçavons ſeulement que, s'il ſe fatigue, s'il ſe fixe, par exemple, trop long-tems, ou avec trop de force, ſur des matieres difficiles, les nerfs deviennent plus ſuſceptibles d'agitation en divers cas, que le ſang s'arrête dans les viſceres, que leurs fonctions ſont dérangées ; or de ce trouble

naiſſent ſouvent les palpitations ; les nerfs & l'engorgement des ventricules, ou des oreillettes en ſont les cauſes immédiates ou inſtrumentales ; on verra encore mieux dans ce qui ſuit, quelle eſt leur force, & quels ſont les déſordres qu'elles entraînent.

I V.

L'action des nerfs eſt une des principales cauſes des palpitations.

Si l'origine des palpitations eſt quelquefois dans le cerveau, elle eſt bien plus ſouvent dans ſes agens, c'eſt-à-dire, dans les nerfs ; quoiqu'ils n'en ſoient qu'un prolongement ou une ſuite, ils ont en eux-mêmes un principe d'action particuliere ; action qui retombe ſur ce principe comme ſur le reſte de la machine.

Ces nerfs, qui agiſſent ainſi ſur les reſſorts du cœur, ſont ſur-tout les nerfs ſympathiques, liens néceſſaires de la ſociété des parties, & qui en entretiennent le commerce ; ils tranſportent de l'une à

l'autre leur trouble & leurs douleurs même ; étant donc agités dans un viſcere, ils peuvent, comme le cerveau, porter leur agitation dans les oreillettes & dans les ventricules ; c'eſt ce qu'ont obſervé les praticiens attentifs.

Les ſeuls nerfs, dit Saxonia, peuvent exciter des palpitations, ſans qu'il y ait aucun vice dans le cerveau ou dans le thorax ; ce médecin prouve ce qu'il avance, par une obſervation ; ſon frere étoit ſujet à des palpitations ; il le guérit, en lui faiſant froter l'épine du dos avec le thériaque.

Mais, s'il y a des palpitations qui doivent être attribuées à l'action des nerfs, ce ſont celles qui arrivent dans l'uſage des plaiſirs de l'amour ; elles ſont excitées très-ſouvent par cette cauſe ; c'eſt une convulſion univerſelle, ou une petite épilepſie, comme on l'a dit ; mais voici une obſervation de Plater, ſur ce ſujet ; on pourroit la confirmer par pluſieurs autres ; le cas ne ſe préſente que trop ſouvent avec des circonſtances différentes & dangereuſes ;

In veneris actu, dit cet écrivain, *ſibi ſtatim ſupervenire ſolere palpitationem quidam mihi faſſus eſt, ab eâque adeò ſe angi, ut, niſi deſiſteret, ſuffocaretur; quod & tandem illi accidit.*

Il n'eſt donc pas ſurprenant qu'on trouve le principe des palpitations dans quelques maladies convulſives, dans l'épilepſie, par exemple; elle vient quelquefois d'une cauſe placée dans les doigts, dans les bras, dans les jambes, dans un viſcere; or cette cauſe met les nerfs en jeu; le prélude de ſon action eſt, dans certains cas, comme une eſpece de vapeur qui parcourt diverſes parties; or, en s'y répandant par le moyen des nerfs qui en ſont, pour ainſi dire, le véhicule, elle peut ſe répandre ſur le cœur; auſſi l'agite-t elle vivement dans pluſieurs cas.

Mais voici des exemples plus familiers, & moins terribles; dans les affections hypocondriaques ou hyſtériques, affections qui ſont toutes nerveuſes, l'agitation de cet organe eſt ſouvent très-vive; ſans qu'il y ait même aucune apparence de ces maladies, les nerfs ſont quel-

quefois trop irritables; de-là viennent, en beaucoup de cas, des palpitations effrayantes; elles n'ont pas certainement d'autre principe, si elles sont passageres, si le pouls reprend, peu de tems après, sa marche naturelle; le cours du sang est alors parfaitement libre dans les oreillettes & dans les ventricules, &, par conséquent, il n'y a aucun vice dans leurs parois.

Je dis que, dans de tels cas, les palpitations peuvent être passageres; il seroit ridicule de s'imaginer que des spasmes, qui les produisent, soient continus pendant plusieurs mois ou plusieurs années; on ne sçauroit du moins accuser de telles causes, lorsqu'au moindre effort, il survient des étouffemens, & que le cœur frape les côtes avec violence; de tels accidens supposent quelque désordre dans cet organe ou dans le poumon, & quelquefois dans l'un & dans l'autre.

Il ne reste qu'à examiner comment les nerfs seuls peuvent produire des palpitations? ils sont les premiers mobiles du cœur; il faut

donc que ſa marche ſoit réglée par leur action, qui peut être ſi variée ; tantôt ils pouſſent le ſang avec violence dans les oreillettes & les ventricules, & c'eſt ce qui arrive dans la colere & dans la terreur, comme nous l'avons dit ; tantôt ils retiennent ce fluide dans le poumon, & c'eſt-là une ſuite non douteuſe des ſaiſiſſemens, du chagrin & de la triſteſſe ; voilà donc des engorgemens & des obſtacles qui ſe forment néceſſairement ; mais voici encore une autre cauſe qui doit paroître auſſi vraiſemblable ; nous en avons déja parlé ; il ne s'agit que de l'expoſer un peu plus au long.

Quand les nerfs agiſſent ſur les muſcles, leurs fibres ſe concentrent, deviennent plus fermes & plus courtes ; or tels ſont les effets de l'action des nerfs ſympathiques ſur le cœur ; ils en reſſerrent les parois, leur donnent une roideur qui eſt convulſive, précipitent les contractions de cet organe, les éloignent ou les prolongent ; ce ne ſont plus, en divers cas, que des vibrations preſque inſenſibles, qui ſe réduiſent

à de véritables trémouſſemens ; il eſt du moins certain que ces divers troubles ſont très-poſſibles ; or, s'ils arrivent, voilà un déſordre dans le cours du ſang ; il faut néceſſairement qu'il ſe ramaſſe dans les ventricules, & qu'il excite des palpitations ou des tremblemens.

Il eſt du moins évident, que, de quelque maniere que les nerfs agiſſent ſur le cœur, ils ſont très-ſouvent la premiere cauſe de ſes troubles ; elle ſe joint même preſque toujours à toutes les autres, & leur donne plus d'activité ; nous trouvons ſur-tout une telle cauſe dans les palpitations qui viennent des autres parties ; c'eſt ce que nous verrons dans les détails des accidens.

V.

Les palpitations ſont ſouvent produites par le cerveau.

Si quelque partie peut troubler par elle-même les fonctions du cœur, c'eſt ſans doute le poumon ; il reçoit immédiatement tout le ſang qui vient des veines-caves, de l'oreil-

lette droite & de ſon ventricule; ſi ce fluide s'arrête donc dans les arteres pneumoniques, il doit s'arrêter dans ces cavités, irriter leurs parois, leur donner plus de force, & jetter le déſordre dans leur action; c'eſt ce qu'on peut déduire d'une expérience fort connue, & rapportée par divers médecins; ſi on lie, diſent-ils, dans quelque animal, l'artere qui va au poumon, le cœur palpite avec violence; il ne s'agit que de ſçavoir ce qui peut produire les effets de la ligature dans cette artere.

C'eſt, ſelon pluſieurs médecins, le ſang épaiſſi qui bouche lui-même ſon paſſage dans le poumon; ſans porter leurs vues plus loin, ils ont avancé que cet épaiſſiſſement étoit le principe des palpitations; pleins de ce préjugé, ils n'ont cherché qu'à diviſer les humeurs, ou les affiner; c'eſt leur expreſſion ou leur jargon; comme le mercure qui eſt mêlé avec une liqueur épaiſſe, la diviſe, dit M. Chirac, lorſqu'on les ſecoue dans une phiole, il s'enſuit, ſelon lui, de cette expérience ſi groſſiere, que

le mars doit rendre plus fluide le ſang qui coule dans le poumon.

Nous l'avons déja dit ; c'eſt dans les hommes les plus vigoureux que le ſang a le plus de denſité ; il eſt plus épais encore, plus poiſſeux & plus peſant même dans les vieillards, dans leur foie ſur-tout, dans leur méſentere, dans leur rate ; cependant, lorſqu'ayant tant de conſiſtance, il aborde dans les poumons, & les traverſe, excite-t-il des palpitations ? d'ailleurs, quand elles s'élevent & qu'elles diſparoiſſent dans peu de tems, peuvent-elles dépendre de l'épaiſſiſſement ? une telle cauſe ne peut pas ſe former & s'évanouir ſi facilement ; mais c'eſt trop inſiſter ſur une conjecture qui n'eſt qu'une ſuppoſition arbitraire.

D'autres cauſes moins incertaines, qui agitent le cœur, peuvent ſe former dans le poumon ; on les trouve ſouvent dans diverſes maladies ; il ne faut même, pour produire une telle agitation, qu'une ſimple irritation dans le tiſſu de ce viſcere, ou quelques obſtacles qui

l'empêchent de ſe dilater; il eſt certain que, dans de tels cas, il peut s'élever des palpitations; elles pourront être encore plus vives dans certaines pleuréſies, & ſi la poitrine eſt ſerrée ou bleſſée par des cauſes extérieures; c'eſt ce qu'on verra dans un détail qui va confirmer toutes ces idées.

Je dis donc que, ſi le poumon eſt irrité par quelque cauſe qui en fronce le tiſſu, il doit ralentir le cours du ſang; alors le cœur droit en eſt ſurchargé, & il s'agite, par conſéquent; Schulzius rapporte que des vapeurs antimoniales ont produit des palpitations; ces vapeurs irritent non-ſeulement le tiſſu pulmonaire; mais elle le déchirent quelquefois; je faiſois du verre d'antimoine, il n'y a pas long-tems, &, quand je verſai la matiere fondue dans un moule, la fumée, qui s'éleva, fit cracher le ſang à un garçon apothicaire; les impreſſions de cette fumée pouvoient donc s'étendre juſqu'au cœur, & troubler ſa marche; elle eſt troublée de même aſſez ſouvent par l'odeur du charbon, &

par celle qu'exhalent les latrines, quand les matieres, qui y ſont renfermées, ſont fort fétides.

L'irritation, qui vient des cauſes internes, peut produire de même de tels accidens ; c'eſt-à-dire agiter les poumons, les empêcher de ſe dilater, & y rendre, par conſéquent, la circulation plus difficile ; c'eſt ce qui eſt prouvé évidemment par des maladies convulſives ; elles portent ſouvent ſur ce viſcere, y ralentiſſent le cours du ſang, & de-là des palpitations ; auſſi les malades ſentent-ils un reſſerrement & un poids fort lourd ſur la poitrine ; le reſſerrement ne peut dépendre que des nerfs ; & le ſentiment de peſanteur vient de l'engorgement qui doit s'étendre juſqu'au cœur.

J'ai vu cet engorgement dans les poumons, après diverſes maladies qui avoient cauſé de violentes palpitations ; ils étoient pleins d'un ſang noirâtre, preſque figé dans leurs arteres ; cette obſervation eſt confirmée par le témoignage de Willis ; il a trouvé, dans de tels cas, les vaiſſeaux pulmonaires obſtrués ;

d'autres écrivains n'ont apperçu que dans le cœur cette plénitude si dangereuse ; mais, si ses cavités droites sont dilatées ou forcées, il y a quelque obstacle ordinairement dans la substance du poumon.

Cependant, pour produire l'engorgement, & pour que le cœur soit agité par des palpitations, il n'est pas nécessaire que l'irritation soit extrêmement vive dans les poumons ; les efforts de la voix, l'air que l'on pousse dans les flûtes, les efforts & les courses qui ne font souvent sur ce viscere que des impressions très-peu sensibles, dilatent les ventricules & les oreillettes ; or de-là des palpitations qui sont quelquefois si vives ; elles arrivent même très-souvent, sans que ces cavités ayent été forcées ou dilatées en voici une preuve qui est confirmée par beaucoup d'autres.

A l'ouverture du cadavre d'un jeune homme, on trouva que le cœur n'avoit pas plus de volume que dans l'état le plus naturel ; il n'y avoit que les poumons seuls qui eussent souffert, ils étoient attachés à la

voute du thorax au médiaſtin, & au diaphragme ; de la une difficulté de reſpirer qui étoit peu ſenſible en général ; cependant elle avoit cauſé depuis long-tems de fréquentes palpitations ; enfin elles devinrent plus violentes deux ou trois mois avant la mort; le ſang trouva, ſans doute, de plus grands obſtacles dans les détours des vaiſſeaux pulmonaires ; les veines, qui portent ce fluide dans l'oreillette du cœur gauche, étoient rétrécies & encroûtées d'une matiere qui étoit fort dure.

Un autre obſtacle extérieur au poumon, & plus fréquent, eſt l'hydropiſie de poitrine ; ce viſcere ne ſçauroit s'étendre librement, quand l'eau le preſſe de toutes parts, & le concentre ; en même tems, le ſang ne peut le traverſer que difficilement ; il faut, par conſéquent, qu'il s'accumule dans le cœur droit, & de-là des palpitations ; il eſt vrai cependant qu'elles ſont peu ſenſibles en divers cas ; elles doivent l'être plus ou moins, ſuivant la quantité de l'épanchement, ſuivant les obſtacles qu'il oppoſe à la circulation, &

ſelon la fréquence ou le trouble des mouvemens de la poitrine.

D'autres maladies, qui ſont dans la ſubſtance du poumon, ne l'empêchent pas moins de ſe dilater; il n'eſt donc pas ſurprenant que des aſthmatiques ſoient ſujets aux palpitations; le ſang eſt gêné dans les détours des vaiſſeaux pulmonaires; il peut à peine les traverſer; il eſt donc forcé, comme nous l'avons dit, de s'accumuler dans ces vaiſſeaux; le ventricule droit ne ſçauroit, par conſéquent, ſe vuider ſuffiſamment, non plus que ſon oreillette; c'eſt donc une néceſſité qu'il redouble ſes efforts contre une maſſe qui le ſurcharge & l'irrite.

En même tems, les inſpirations & les exſpirations, qui ſont alors ſi fréquentes & ſi forcées, pouſſent le ſang veineux avec violence dans l'oreillette du cœur gauche; voilà donc une ſeconde cauſe de palpitations; il ne faut pas croire cependant qu'elles ſoient inſéparables de l'aſthme; on ne les obſerve point, en divers cas, dans les orthopnées, c'eſt-à-dire dans le trouble de tous

les organes de la reſpiration ; lors même que le poumon eſt abſcédé, ſquirrheux, plein de concrétions plâtreuſes, l'action du cœur eſt ſouvent peu ſenſible ; ſeroit-elle plus vive, en général, dans des aſthmatiques ?

Le nom d'*aſthme* eſt bien vague ; on le donne preſqu'à toute difficulté de reſpirer ; lors même que cette difficulté n'a ſon principe que dans le cœur, on n'accuſe ſouvent que le poumon ; cette idée ſi fauſſe eſt répandue dans beaucoup de livres, & dans des conſultations ; on n'a pas fait attention que des cauſes ſi étrangeres aux organes dela reſpiration, n'ont aucun rapport avec celles que l'on trouve dans les aſthmatiques ; les unes & les autres produiſent ſeulement quelques effets qui ſont les mêmes, l'anxiété, par exemple, l'oppreſſion, & le déſordre de l'action du cœur.

Mais, ſi quelque obſtacle doit produire ce trouble, c'eſt la pleuréſie ; non-ſeulement elle irrite le poumon ; elle y forme encore des congeſtions ; voilà donc une double cauſe qui arrête le cours du ſang dans ce viſcere,

& l'accumule à la racine de ſon artere ; les palpitations paroiſſent, par conſéquent, inévitables, dans le ventricule droit ; dans ſon oreillette, & même dans les veines caves ; cependant il ne faut pas croire qu'elles ſoient auſſi fréquentes qu'il ſembleroit qu'elles doivent l'être ; ſoit qu'il reſte un paſſage libre dans les vaiſſeaux, ſoit qu'il y ait quelques circonſtances qui facilitent la circulation, le cœur droit ſe vuide ſuffiſamment ; l'action des fibres cardiaques devient ſeulement plus vive ; de-là ſans doute ce pouls dur qui eſt ſi remarquable dans une telle maladie, en beaucoup de cas, & non en tous ; il eſt lâche quelquefois, & fort petit ; peut-être que les nerfs pneumoniques, qui envoient des filets aux plexus cardiaques, étouffent le mouvement des ventricules & des oreillettes.

Non-ſeulement de tels accidents peuvent être une ſuite de quelque déſordre du poumon ; mais les parois même du thorax qui le renferme, en peuvent produire d'auſſi grands ; il ſurvint à une femme, ſe-

lon le rapport de Balloniùs, une douleur à la mammelle gauche ; la suppression du lait avoit excité cette douleur qui fut suivie d'une violente palpitation; ce qui est singulier, c'est qu'une telle tumeur se soit dissipée, sans que la douleur se modérât; il fallut appliquer un suppuratif qui fit couler le pus abondamment ; & cet écoulement termina la maladie.

Une autre femme qui, selon Hoffman, étoit d'un tempérament fort délicat, s'appliqua sur le sein un épithême de ciguë, pour dissiper le lait ; or quelle fut la suite de ce remede ? un élancement, & une grande ardeur sur la région du cœur ; il se répandit une rougeur sur cet endroit, & il s'éleva des vessies larges sur les mammelles, dont il coula beaucoup de matiere ; ces accidens furent accompagnés d'une grande difficulté de respirer, & de violentes palpitations ; le dégoût & l'insomnie exténuerent le corps ; le ventre se resserra, & la soif, qui étoit brûlante, paroissoit irritée par des aphthes ; enfin une salivation, qui dura quatorze jours, fit presque évanouir tous

les accidens ; depuis quelques années, dit cet écrivain, cette femme a été ſujette à des affections hyſtériques ; mais elle a trouvé beaucoup de ſoulagement dans les eaux minérales, dans l'uſage de l'eſprit anodin de vitriol, & de quelques autres remedes.

Foreſtus rapporte une obſervation non moins ſinguliere ; un jeune homme, dit-il, reçut une bleſſure au dos ſur l'épaule gauche ; la plaie étoit pénétrante ; elle fut ſuivie d'une fiévre continue, & d'une palpitation ſi violente, qu'on entendoit le bruit des battemens loin du malade ; je le fis ſaigner du bras gauche, dit ce médecin ; j'appliquai enſuite ſur la région du cœur un épithême fait avec la méliſſe & la bourrache écraſées & arroſées de vinaigre & d'eau-roſe ; les palpitations céderent à ce remede qui avoit été mis en uſage par Elidée de Padoue, dans l'hôpital de Boulogne.

Il eſt vrai qu'on ne peut pas aſſurer que la palpitation vînt ſeulement de la bleſſure du thorax ; puiſque cette bleſſure étoit pénétrante, d'autres

parties pouvoient être intéreſſées ; mais ce qui eſt certain, c'eſt que la cauſe qui agitoit le cœur étoit ſympathique, puiſqu'elle céda ſi facilement.

V I.

Diverſes cauſes, qui ſe réuniſſent dans l'eſtomac, portent le trouble dans le cœur.

L'eſtomac eſt de même une des cauſes qui troublent l'action de cet organe du cœur; mais, en divers cas, cette cauſe eſt ſeulement occaſionnelle; qu'il y ait, par exemple, dans les oreillettes, dans les ventricules, ou dans les vaiſſeaux qui en ſortent, une legere dilatation, elle ne ſuffit pas, en divers cas, pour exciter des palpitations, ou n'en excite que de peu ſenſibles, ou de fort rares; il n'en eſt pas de même, ſi l'eſtomac eſt fort rempli ou irrité; c'eſt-à-dire qu'il peut mettre en jeu une cauſe qui ſeroit trop foible ou impuiſſante par elle-même; c'eſt ce que m'a appris l'ouverture de divers cadavres.

Mais qu'il y ait quelque vice dans le cœur, ou qu'il n'y en ait pas, la plénitude exceſſive de l'eſtomac peut l'agiter; non-ſeulement le diaphragme eſt pouſſé alors vers la poitrine, en diminue la capacité, met le cœur plus à l'étroit, l'agite & dérégle ſon action; l'aorte eſt encore preſſée, en même tems, dans le bas-ventre, par le volume des alimens; le ſang coule donc plus difficilement dans ce vaiſſeau, & ne peut pas ſortir du ventricule gauche comme auparavant; or un tel obſtacle peut cauſer ou occaſionner des palpitations; il produit quelquefois de grands battemens dans la région épigaſtrique; on les ſent, par exemple, quand on a mangé avec excès.

Dans de tels cas, comme on le voit, l'eſtomac ſeul eſt la vraie cauſe du déſordre; c'eſt par lui-même & par ſon volume qu'il agit; mais qu'il y ait, dans une autre partie, quelque vice qui produiſe ou puiſſe produire quelque trouble dans le cœur, les nerfs, agités par la plénitude ou par l'action de l'eſtomac, pourront por-

ter un nouveau désordre dans le foyer des palpitations, & les réveiller; or, dès qu'elles auront commencé, elles pourront se renouveller facilement; l'occasion la plus legere suffira pour les exciter, suivant la remarque de Lower; c'est ce qu'on observe dans les pâles couleurs, dans les affections mélancoliques, dans certaines obstructions qui se forment dans le bas-ventre.

Indépendamment de ces maladies, ou de la plénitude de l'estomac, telle est l'irritabilité de ce viscere, qu'il excite quelquefois des palpitations, sans qu'il y ait en lui aucun vice sensible; elles s'élevent non-seulement quand il est surchargé par les alimens, mais s'il n'en reçoit que ce qui est nécessaire pour la subsistance; elles n'arrivent, en divers cas, que vers la fin de la digestion; & alors les premieres voies ne se vuident qu'avec peine; les sucs nutritifs y dégénerent ou s'y dépravent; il s'y forme des flatuosités; & les malades ne sont soulagés qu'en les rendant; en voici un exemple remarquable

par des circonſtances qui s'y joignent.

Un préſident de Rouen, ſelon Hollier, étoit ſujet à des palpitations; elles arrivoient ſur-tout, lorſqu'il dormoit, après avoir dîné, & lorſqu'il croiſoit les jambes, en les mettant l'une ſur l'autre; il s'élevoit, en même tems, un tremblement dans les carotides; le pouls étoit petit ou éteint; or la palpitation ceſſoit, dès que le malade rendoit des vents par la bouche & par l'anus; il ſurvenoit alors une douleur aux clavicules & au front, avec une toux violente; Hollier, qui a vu tous ces accidens & leurs ſuites, a obſervé les mêmes bizarreries dans une femme.

Il ſe pourroit faire cependant que la cauſe de cette palpitation ne fût pas préciſément dans l'eſtomac; mais je ne rapporte cette obſervation que pour prouver ce que j'ai avancé, ſçavoir que l'action du cœur eſt ſouvent calmée, quand on rend des vents; c'eſt ce qui eſt confirmé par le témoignage de Ballonius; un homme, dit-il, fut ſaiſi d'une palpi-

tation, en diſputant; or, dans les récidives, il eſt ſoulagé, quand ſes entrailles ſe dégagent des flatuoſités; ce qui eſt remarquable, c'eſt qu'il faut qu'il ſe couche pendant l'accès qui ſe termine par des ſueurs.

Ces flatuoſités venoient, ſans doute, de quelque cauſe ſpaſmodique; quand une cauſe de cette eſpece agite le cœur, elle peut porter ſur les entrailles ſes impreſſions; alors l'eſtomac s'enfle; les inteſtins ſe rempliſſent d'air en certains endroits; or, dès que les nerfs, qui l'y ramaſſent ou l'y pouſſent, comme nous le dirons, viennent à ſe calmer, on diroit qu'il arrive une vraie criſe; tout ſe détend; les vents s'échappent par la bouche & par le rectum; il ſemble qu'ils emportent avec eux la cauſe des palpitations; c'eſt ce que j'ai vu dans quelques malades, dans des hypocondriaques, par exemple, & dans des femmes hyſtériques.

Mais, pour en revenir à l'eſtomac, il peut, ſans toutes ces cauſes, ou du moins ſans qu'elles ſoient ſenſibles, produire

produire des palpitations; le café, par exemple, les excite quelquefois dans des perſonnes même qui n'y ſont pas ſujettes; je connois un homme qui en eſt attaqué, dès qu'il mange des lentilles; il reſſemble, en cela, au grand Malpighi, en qui l'uſage des légumes portoit le trouble dans le cœur; Simon Pauli rapporte que les pommes cruës le jettoient auſſi dans cet accident; mais ce n'étoit que pendant l'automne; & voilà ce qui eſt le plus ſingulier.

Ces ſortes de cas, je veux dire les vices de l'eſtomac, ou ſes dérangemens qui produiſent des palpitations, ſont ſi fréquens, qu'il eſt inutile d'en rapporter d'autres exemples; cette cauſe eſt non-ſeulement encore établie par le conſentement de tous les médecins; ils nous marquent les ſignes auxquels on peut la reconnoître, le dégoût, dit Riviere, les nauſées, le vomiſſement, les matieres dépravées qu'on rejette, les douleurs d'eſtomac nous montrent ſouvent que le principe des palpitations eſt dans ce viſcere.

VII.

Les causes des palpitations sont très-souvent dans les autres parties de l'abdomen.

D'autres viscères n'ont pas moins d'empire sur le cœur; tels sont, par exemple, les intestins, dont la sympathie est si étendue; une évacuation trop abondante, qui n'est pas même douloureuse, &, à plus forte raison, la violence des purgatifs, peuvent exciter des palpitations; il n'est pas extraordinaire que les forces épuisées, qui entraînent, en tant de cas, des mouvemens convulsifs, ou que des douleurs vives, dont ils sont une suite si fréquente, troublent la marche d'un organe si susceptible d'irritation.

Des causes moins irritantes & moins dangereuses peuvent produire le même trouble; Hollier rapporte qu'une paysanne étoit sujette à des palpitations, & qu'elle en fut entiérement guérie, après avoir rendu beaucoup de vers; il n'y a rien de

ſurprenant dans des accidens de cette eſpece, & encore moins dans leur guériſon ; le cœur s'agite en bien d'autres cas où il ſembleroit qu'il ne peut recevoir aucune atteinte ; il palpite en pluſieurs perſonnes qui ont le ventre trop reſſerré ; & elles ſont ſoulagées, lorſqu'il eſt libre.

Parmi les affections des inteſtins, qui cauſent des palpitations, nous pouvons placer les hémorrhoïdes ; leur écoulement, s'il ſe ſupprime, peut produire des épilepſies & des étouffemens ; j'ai vu un prêtre qui étoit en délire dans une telle ſuppreſſion ; elle troubloit ſinguliérement l'imagination à un chirurgien ; il croyoit voir des ſerpens en feu, qui voltigeoient dans l'air ; enfin une femme étoit ſujette à des vertiges, dès qu'elle étoit privée d'une évacuation hémorrhoïdale ; en même tems, il ſe formoit trois ou quatre tumeurs fort dures autour de la tête ; ſeroit-il donc ſurprenant que, tandis que le cerveau & d'autres parties ſont en ſouffrance, le trouble s'étendît juſqu'au cœur, & que ſes mouvemens fuſſent dérangés ?

Le foie, qui eſt un des grands reſſorts de la machine animale, peut, ſans doute, exciter des palpitations ; les vices de cette partie rendent, en divers cas, la reſpiration fort difficile, portent ſouvent quelque douleur ſur les clavicules, ſur la partie poſterieure ou antérieure de la poitrine ; les coliques hépatiques, celles qui viennent ſur-tout des calculs biliaires, troublent l'action de l'eſtomac, agitent le poumon, font quelquefois une impreſſion douloureuſe ſur la poitrine ; ce n'eſt pas tout ; dans des accidens de cette eſpece, le cours du ſang eſt ralenti dans le bas-ventre ; de-là des hémorrhoïdes, & les affections hypocondriaques qui troublent ſi ſouvent l'action du cœur.

Cependant il faut avouer qu'il nous manque des obſervations qui prouvent directement que le foie peut cauſer des palpitations ; nous ſçavons ſeulement que, lorſqu'il y a dans les hypocondres quelque tenſion, ou un gonflement, elles ſont violentes en beaucoup d'occaſions ; en général, on peut aſſurer qu'elles ont ſouvent pour unique cauſe les embarras

des viſceres de l'*abdomen ;* embarras dans leſquels les obſtructions du foie ſont ſi fréquentes, & influent ſi ſouvent ſur les déſordres des autres parties.

La rate, comme nous l'avons dit, étoit regardée par les anciens comme une des cauſes principales des palpitations ; c'étoit, ſelon eux, le ſiége de la mélancolie ou de l'atrabile ; le ſang noirâtre, auquel ils donnoient ce nom, ſe formoit, ſelon eux, dans ce viſcere, dont l'uſage eſt ſi inconnu ; de nouvelles lumieres ont diſſipé ce préjugé ; ce n'eſt pas cependant que cette partie ne puiſſe agiter le cœur ; la ſympathie ſoumet cet organe à la rate comme aux autres viſceres.

Ballonius a obſervé des palpitations qui avoient pour principe un anévriſme de l'artere ſplénique ; Tulpius aſſure que, dans un malade, dont il a eu ſoin, elles ne venoient que de ce viſcere qui s'étoit durci ; des urines claires & aqueuſes étoient conſtamment des avant-coureurs de ces palpitations ; mais devoit-on les attribuer directement à une telle

caufe, ou à la mélancolie qui pouvoit les produire, ou accompagner les vices de la rate ? c'eft ce qu'il eft difficile de décider.

Willis, qui a débrouillé le premier, la théorie des nerfs, ou leur action dans les maladies fpafmodiques, n'avoit pas des idées différentes; il reconnoît que la rate n'a été accufée que comme le fiége des affections mélancoliques; mais, ce qui établit prefque la même caufe, c'eft aux nerfs fplanchniques qu'il attribue les palpitations qu'on rejettoit anciennement fur je ne fçais quelles vapeurs, fur des vapeurs, dis-je, qui s'élevoient de ce vifcere, felon les anciens médecins; le vulgaire, qui en prend toujours les préjugés plutôt que des idées juftes, a retenu ce même langage; & il n'eft pas encore banni entiérement de la médecine.

Les reins n'influent pas auffi fouvent que les autres parties fur le dérangement de l'action du cœur; cependant ils étendent leur fympathie fur cet organe; car ils y excitent des palpitations, comme Lifter l'a ob-

ſervé ; mais qu'eſt-il beſoin de ſon témoignage ? les vices des reins portent le trouble dans le cerveau, puiſqu'ils produiſent des épilepſies ; des coliques néphrétiques jettent leur violence ſur l'eſtomac, & le fatiguent par des vomiſſemens ; en même tems, l'irritation ſe porte ſur le thorax en divers cas ; elle y eſt auſſi vive quelquefois que dans les douleurs de la pleuréſie, & gêne, par conſéquent, la reſpiration ; or les nerfs qui agiſſent ſur la poitrine, ſur l'eſtomac & ſur le cerveau, peuvent étendre leur action juſqu'au cœur, & en troubler tous les mouvemens.

Mais l'utérus eſt une des cauſes qui porte les plus grands troubles dans cet organe ; il eſt agité, comme nous l'avons dit, par la ſuppreſſion des régles, par leur retard, par leur écoulement trop abondant, ou diminué ; cette agitation eſt ſur-tout familiere ſur la fin des groſſeſſes ; alors l'utérus a un grand volume ; il comprime toutes les parties du bas-ventre, & trouble le poumon même ; il eſt donc difficile que le ſang coule dans les vaiſſeaux de ce viſcere ; ce

fluide s'accumule, par conséquent, dans les gros troncs; le cœur, qui trouve plus de résistance dans ce sang, fait de plus grands efforts; & de-là viennent les palpitations; mais l'irritation des nerfs en est sur-tout le principe dans les accouchemens, comme dans d'autres cas dont nous venons de parler.

VIII.

Le cœur palpite en diverses maladies qui sont répandues par-tout le corps.

Nous venons d'examiner divers organes, dont l'action déréglée peut produire des palpitations; mais voici d'autres causes de ces battemens dans des maladies qui ne sont attachées à aucun viscere en particulier, & qui s'étendent sur diverses parties, ou sur toutes ensemble.

Telle est la fiévre, cette irritation universelle; or, dans sa violence, ou dans le désordre qu'elle produit, le cœur s'agite très-vivement en divers cas; selon Pison, c'est de l'ardeur brûlante qui s'allume dans les entrailles, qu'on peut déduire cette

agitation ; un autre écrivain plus ſingulier ne l'attribue qu'à la ſoif qui eſt cauſée par cette ardeur ; il rapporte pour preuve, qu'une femme qui, dans le cours d'une fiévre ardente, fut tourmentée de palpitations, en fut guérie, en buvant ſeulement de l'eau où l'on mêla du ſuc de limons ; cependant elles étoient ſi vives, qu'on eût dit que les côtes frapées par des coups redoublés, alloient être briſées ou détachées du ſternum.

La chaleur, dont la ſoif eſt une ſuite, pouvoit influer, ſans doute, ſur de telles palpitations ; mais leur vraie cauſe étoit la violence de la fiévre ; toutes les parties ſont agitées dans une telle maladie ; les vaiſſeaux, étant plus actifs, pouſſent le ſang avec plus de force dans le cœur ; il n'eſt donc pas extraordinaire qu'il s'engorge, qu'il s'irrite, qu'il redouble ſes efforts, que ſes battemens ſoient plus ſenſibles, & ſe déréglent en divers cas ; alors les poumons, dont l'action devient plus vive, jettent encore un nouveau trouble dans le mouvement de cet organe ; en même tems, les nerfs, qui ſont agi-

tés néceſſairement, augmentent ce trouble, & y mêlent d'autres accidens.

Cependant il ne faut pas croire que la fiévre continue produiſe toujours des palpitations ; elles ſont bien plus fréquentes dans les fiévres intermittentes; au commencement de leurs accès, dit Sylvius De Léboë, lorſque le froid eſt violent, & même lorſqu'il commence à ſe modérer, le cœur s'agite, & frappe les côtes avec force ; cette agitation n'eſt pas moins vive dans certains cas, lorſque la chaleur s'eſt établie ; cependant, comme l'action ou la violence de la cauſe fébrile tombe dans chaque paroxyſme en dix ou douze heures, le trouble s'évanouit de même dans les oreillettes & dans les ventricules ; il en reſte ſeulement quelque impreſſion en divers cas ; & elle peut faire des progrès.

Il n'eſt pas difficile de trouver la cauſe qui donne tant de violence à l'action du cœur, dans de telles fiévres ; le froid, qui les précede, n'eſt qu'extérieur ; les malades ſentent une vive ardeur dans les entrailles, tandis

qu'ils friſſonnent ; la ſoif eſt ſouvent brûlante, lors même que les extrémités paroiſſent glacées ; or le ſang ſe ramaſſe alors dans les veines-caves, dans les oreillettes & dans les ventricules ; il ſurcharge de même les poumons, & peut exciter, par conſéquent, des palpitations ; ces mouvemens peuvent continuer, quand la chaleur eſt allumée ; l'action violente des arteres peut même en être la cauſe occaſionnelle en diverſes circonſtances ; mais il eſt certain que, dans la chaleur, ils ſont plus rares que dans le friſſon.

Dans les petites véroles, le cœur n'eſt pas moins expoſé aux mêmes troubles en divers cas ; les palpitations qu'elles excitent, ſont quelquefois extraordinairement vives ; ce n'eſt pas la fiévre qui les produit, ou ce n'eſt pas du moins leur ſeule cauſe ; le venin de la maladie ſe jette, ſans doute, ſur les oreillettes & les ventricules ; peut-être qu'en divers cas, les entrailles, infectées du miaſme *varioleux*, agacent les nerfs, & qu'alors ils tournent leur action contre la poitrine & contre les parties qu'elle

renferme ; ce qui me confirme dans cette idée, c'eſt que les remedes qui les ont calmés en divers malades, ne ſont que des purgatifs.

D'autres maladies entraînent plus conſtamment des palpitations ; elles ſont preſque inſéparables, par exemple, de l'affection hypocondriaque ; or, dans ceux qui en ſont attaqués, deux cauſes portent le trouble dans les fibres des oreillettes & des ventricules ; d'abord les viſceres du bas-ventre ſont obſtrués ordinairement ; le ſang y croupit ; il ne peut paſſer que difficilement à travers le foie ; en ſecond lieu, les nerfs ſont plus ſuſceptibles d'agitation ; leur action déréglée dérange l'action du cœur ; les troubles de l'eſprit & du cerveau concourent ſouvent à ce déſordre.

Ces mêmes cauſes & leurs accidens ſe réuniſſent dans le ſcorbut ; auſſi a-t-on cru qu'il étoit une ſuite très-fréquente des affections mélancoliques ; il engorge toutes les parties, y porte un principe de pourriture, détruit enfin leur tiſſu, ou l'affoiblit ; or voilà ce qui arrive dans le cœur ; il s'engorge, par conſé-

quent; & de-là les palpitations ſi familieres aux ſcorbutiques; je ſçais bien qu'on les a attribuées à des polypes; mais elles n'avoient d'autre principe que le fond de la maladie.

Celles qui arrivent dans la goutte, viennent de deux cauſes bien différentes; il y a d'abord une matiere qui parcourt toutes les parties, les irrite, & ſe dépoſe, tantôt dans l'une, tantôt dans l'autre; mais cette matiere eſt ſecondée, ſans doute, par les nerfs qu'elle agite; il n'y a, comme nous l'avons dit, que de tels agens qui puiſſent tranſporter, dans un inſtant, les douleurs les plus vives d'un pied dans l'autre, par exemple, dans les entrailles, dans la poitrine & dans la tête; or, dans ce déſordre, eſt-il ſurprenant que le cœur s'agite, que ſes battemens deviennent plus vifs, que le pouls s'éclipſe, &c?

Une cauſe ſemblable, je veux dire une cauſe nerveuſe, produit des palpitations dans les préludes de l'épilepſie, & après ſes accès; elle n'eſt, dans tous ces ſymptomes, qu'une maladie convulſive, c'eſt-à-dire une

maladie qui dépend des nerfs; or, avant les grandes secousses qu'ils donnent à toute la machine, ils peuvent annoncer leur irritation, par divers spasmes, dans les parties intérieures; le cœur, par exemple, peut être agité diversement; mais, dans la force des convulsions, le sang est poussé avec violence dans les oreillettes & les ventricules; il peut donc laisser dans ces cavités un engorgement qui soit une cause de palpitations, après que les accès se sont calmés; & c'est ce qui arrive très-souvent.

Des maladies moins terribles peuvent encore faire sur cet organe les mêmes impressions; il ne faut, pour jetter le trouble dans son action, qu'une acrimonie dans le sang, ou quelque matiere impure qui y rentre, ou qui s'y forme; suivant le témoignage de Simon Pauli, des exhalaisons fétides, qui sortoient des pieds, étant supprimées, produisoient des palpitations; Zacutus parle d'une malade en qui elles avoient leur source dans la suppuration d'un testicule; elles viennent enfin, en-

plusieurs cas, des vieux ulcères, ou des abscès qui se cicatrisent ; ce qui dissipe tous les doutes sur de telles causes, c'est qu'une ouverture ou une issue procurée par un cautere, ont porté le calme dans le cœur en beaucoup de cas.

De simples vices de la peau, comme des exanthêmes, par exemple, dont la matiere est rentrée dans le sang, ont produit les mêmes effets ; il n'est pas rare que les parois des ventricules soient rongées, comme nous l'avons dit, par le venin de la gale ; aussi les palpitations, qui sont le produit d'une telle cause, sont-elles presque toujours désespérées ; celles qui viennent d'une humeur dartreuse, ne sont pas quelquefois moins dangereuses ; c'est ce que j'ai vu dans une fille qui en éprouva de fort violentes, après qu'une dartre eût disparu ; le pouls s'éclipsa insensiblement, & la mort survint ; or on trouva que le péricarde étoit attaché, de tous côtés, à la surface des ventricules ; elle étoit même ulcérée dans toute son étendue.

Mais, si le sang, par sa nature, ou

par quelque impureté qu'il a contractée, excite quelquefois des palpitations, sa quantité seule produit souvent les mêmes effets; les tempéramens qui sont sanguins, sont plus exposés à ces accidens; ils arrivent, sur-tout quand certaines hémorrhagies se suppriment, & qu'on néglige les saignées; alors il se forme très-souvent une plénitude marquée, selon Riviere, par une chaleur qui est excessive, par le gonflement de tous les vaisseaux, par la rougeur du visage, par l'oppression, par le resserrement que les malades sentent dans la région du cœur; mais de tels signes varient en plusieurs cas.

C'est à la même cause qu'il faut attribuer certaines palpitations qui sont périodiques; Galien rapporte, comme nous le dirons ailleurs, que, dans un homme qui étoit jeune, elles revenoient en des tems marqués; un autre, dont parle Zacutus, étoit sujet, chaque année, au même accident; le remede auquel on eut recours, en marque la source; c'étoit certainement la plénitude; car les saignées qui en furent le préser-

vatif, affermirent le cœur dans ſa marche uniforme & naturelle ; ou, pour mieux dire, elles écarterent ce qui pouvoit la rendre plus difficile, ou la troubler ; Stalpart, Vanderviel confirme ces faits par une nouvelle obſervation ; & de pareils exemples ne ſont pas rares.

Ce qui eſt ſurprenant, c'eſt que le vuide des vaiſſeaux puiſſe entraîner le même accident que la plénitude ; nous ne ſçavons pas exactement ce qui arrive au principe des nerfs, quand le ſang s'écoule & qu'il s'épuiſe ; il ſemble que leur action doive être affoiblie alors ; car les arteres qui la ſoutiennent, ſont déſemplies, &, par conſéquent, ont moins de force ; il faut donc s'en tenir au fait que l'expérience nous préſente ; or nous ſçavons uniquement que les hémorrhagies ſont ſouvent ſuivies de palpitations ; &, ce qui ſemble contredire les notions les plus évidentes, plus une perte eſt abondante dans les femmes, plus le cœur s'agite & ſe trouble en divers cas.

I X.

Les causes externes des palpitations.

Telles sont les causes intérieures qui peuvent troubler l'action du cœur ; reste à examiner celles qui viennent du dehors ; leurs suites ne sont pas moins dangereuses ; c'est ce qu'on verra dans le détail où nous allons entrer.

Personne n'ignore les effets des grandes secousses que les nerfs reçoivent, en divers cas, quand les parties extérieures sont blessées ; voyez ce qui arrive dans certaines opérations chirurgiques ; il n'est pas rare que, dans la violence des douleurs, la tête se charge, qu'il survienne un délire, que l'action des muscles soit convulsive, que la respiration soit difficile ou troublée ; le principe de ces accidens, qui tombent sur tant de parties, ne peut être, sans doute, que dans les nerfs ; or ils troublent de même l'action du cœur, lorsqu'ils l'irritent ; & de-là des palpitations plus ou moins vives.

Des compreſſions ſeules, qui ne cauſent aucune douleur, peuvent produire ces mêmes effets ; car, ſi le bas-ventre, par exemple, eſt comprimé, ou trop ſerré, le ſang de l'aorte doit y trouver plus de réſiſtance ; or, ſi elle eſt pouſſée à un certain degré, il eſt impoſſible que le cœur ſe vuide comme auparavant ; voilà donc une cauſe d'engorgement, d'irritation & de reflux, qui précipitent les mouvemens de cet organe, & les rendent plus vifs ; c'eſt préciſément le même cas qui, dans l'hydropiſie, dans la groſſeſſe, dans la plénitude de l'eſtomac & des inteſtins, cauſe ſouvent des palpitations ; je dis ſouvent ; car il ne faut pas croire qu'elles ſoient conſtantes ; rien n'eſt plus variable que ces accidens.

Même cauſe à-peu-près, & même effet, quand certaines parties, dont le mouvement eſt eſſentiel, ſont trop ſerrées ; ſi tant de filles ſont ſujettes aux palpitations, ce ſont leurs corſets qu'il faut accuſer en beaucoup de cas ; le thorax eſt trop preſſé par ces eſpeces de cuiraſſes ; les pou-

mons resserrés de toutes parts, ne sçauroient s'étendre ; le cœur même ne trouve pas un espace assez libre pour ses mouvemens.

Hollier avoit vu ces inconvéniens, sur lesquels Hoffman a insisté avec tant de raison ; leurs suites peuvent être encore plus dangereuses qu'il ne pensoit ; une femme, qui faisoit une quête dans une église, rendit tout-à-coup beaucoup de sang par la bouche, & fut suffoquée dans peu de tems ; la poitrine lacée étroitement, & l'action du cœur extrêmement vive furent les causes de sa mort.

Non seulement ce qui serre le bas-ventre & la poitrine, peut porter le trouble dans cet organe ; il ne faut quelquefois, pour l'agiter, qu'une ligature dans les membres ; Forestus raconte qu'un homme, dès qu'il vouloit prendre du sommeil l'après-midi, étoit tourmenté de palpitations, quand il avoit les jambes liées par des jarretieres ; mais, dès que ces liens étoient lâchés, tout se calmoit, & il pouvoit dormir tranquillement ; comme le cours du sang devenoit plus libre, ce fluide ne ré-

ſiſtoit plus à la puiſſance qui le pouſſoit, c'eſt-à dire à l'impulſion du ventricule gauche ; par conſéquent, ce ventricule ne devoit plus être ſi irrité, ni faire de ſi grands efforts.

D'autres cauſes extérieures, ou qui viennent du dehors, font des impreſſions plus dangereuſes ; les courſes à cheval, par exemple, ſi elles ſont longues & violentes, portent le trouble dans l'action du cœur ; les ſecouſſes qu'elles donnent, & la rapidité du mouvement ébranlent toutes les parties ; en même tems, tous les muſcles ſe roidiſſent ; cette roideur ou cette contraction univerſelle ſont néceſſaires, pour que le corps ſoit affermi dans une même ſituation, & qu'il réſiſte à la fougue qui l'entraîne ; alors la poitrine eſt comme immobile ; le diaphragme, toujours abbaiſſé, ne ſçauroit permettre qu'elle ſe dilate ou ſe reſſerre comme à l'ordinaire ; c'eſt-à-dire que le poumon eſt dans une inſpiration preſque continuelle ; il faut donc que le ſang ſe ramaſſe dans les détours de ce viſcere, dans les troncs, ſur-tout

de ſes arteres, & dans le ventricule dont elles ſortent; or de-là un reflux violent vers les oreillettes, &, par conſéquent, des palpitations.

Cependant ce trouble du cœur, ou l'agitation, qui doit lui donner, ce ſemble, de ſi vives ſecouſſes, eſt ſouvent peu ſenſible dans ſon origine; j'ai vu des chaſſeurs qui, dans les fatigues de leurs courſes, ne ſe plaignoient que d'un peu d'oppreſſion, d'un tiraillement, ou de quelque douleur dans la partie inférieure & antérieure de la poitrine; ils ne ſentoient point de palpitations; mais, en examinant le fond du mal, je trouvois toujours que c'étoit d'elles, ou de leur cauſe, que dépendoit la difficulté de reſpirer, & ce ſentiment douloureux qui l'accompagnoit; ce qui me confirmoit dans mes idées, c'eſt que peu-à-peu les battemens, qui étoient ſourds auparavant, devenoient plus vifs; tous leurs ſymptomes faiſoient des progrès à proportion; ils aboutiſſoient enfin aux dilatations dont nous avons parlé.

Les courſes à pied, les exercices violens, les efforts qu'on fait pour

monter des escaliers, ou pour soulever quelque fardeau, & enfin les coups qu'on reçoit sur la poitrine, entraînent les mêmes accidens; nous avons déja parlé de toutes ces causes & de la maniere dont elles agissent; ce qu'elles ont de commun, c'est qu'elles retombent sur les poumons, & ensuite sur le cœur, où elles forment des engorgemens; ils sont si sensibles après la mort, qu'en divers cadavres, on diroit que les cavités de cet organe sont injectées; les ventricules & les oreillettes ressemblent à des vessies qui seroient remplies de cire rouge; c'est ce qu'on observe également dans les hommes qui ont été sujets aux palpitations, & dans des animaux qui ont été forcés.

J'ai vu sur-tout de tels exemples dans des vieillards; un officier de soixante-douze ans monta, avec trop de vivacité, sur une tour fort élevée; les efforts qu'il fit, pousserent, sans doute, le sang avec trop de force dans le cœur; de-là vinrent des palpitations & une difficulté de respirer; elles furent si violentes, que le malade fut suffoqué en peu de tems,

c'eſt-à-dire en cinq ou ſix heures ; telle étoit, ſans doute, la maladie & la fin de certains gladiateurs dont parle Galien.

On pourroit croire peut-être que, dans de pareils engorgemens, les grandes arteres ſont bouchées ; elles ſont cependant ouvertes ; il n'y a nul obſtacle dans leurs orifices, c'eſt-à-dire qu'il en eſt du cœur, dans de tels cas, comme des veſſies qui ſont forcées ; il ne ſe vuide que par regorgement, quand ſes cavités ſont trop remplies ; ſes fibres ſont ſi tendues & ſi forcées par la dilatation, qu'elles ne peuvent plus ſe contracter comme auparavant ; elles deviennent, pour ainſi dire, paralytiques ; ou du moins leur action n'eſt qu'un véritable trémouſſement.

Il n'eſt donc pas ſurprenant qu'après certains efforts, l'oppreſſion & les palpitations ſubſiſtent ſi long-tems ; l'impreſſion reſte dans les fibres qui ſont forcées & irritées ; elles ne peuvent ſe rétablir que peu à-peu ; il eſt d'ailleurs difficile que le cœur ſe délivre du fardeau qui le ſurcharge, c'eſt-à-dire du ſang qui le remplit ou

qui

qui l'engorge ; s'il ſort, par exemple, une once de ce fluide par les arteres, & qu'il en entre autant dans les oreillettes, par les veines, la plénitude reſte la même dans le cœur ; il faut donc que ſes cavités ſe rempliſſent & ſe vuident inégalement, pour que tout rentre dans l'état naturel ; or comment accorder cette inégalité avec la marche réglée de la nature ? il n'y a, comme nous le dirons, que le tems, le repos, ou la ſaignée ſurtout, qui puiſſe faire un pareil accord.

X.

Les tremblemens du cœur.

Les palpitations, qui ſont les effets de tant de cauſes, ne diffèrent que par leur force, leur durée, leur marche ou leurs dangers ; mais, lorſqu'elles deviennent inſenſibles, qu'il n'en reſte dans le cœur que de ſimples tremblemens, ou quand ils arrivent, ſans qu'il y ait eu auparavant aucun trouble ſenſible dans cet organe, ces tremblemens ne forment-ils pas une

maladie particuliere, & d'une autre eſpece ? pour décider une telle queſtion, il faut ſçavoir en quoi ils conſiſtent.

On peut entendre par ces tremblemens des contractions foibles, petites, irrégulieres & fréquentes; ce ſont des eſpeces de frémiſſemens dans les parois du cœur, ou des vibrations preſqu'inſenſibles, inégales & preſſées, ſouvent mêlées de ſecouſſes ſubites; c'eſt du moins ce qu'on peut conclure de l'action du pouls qui peut ſeul nous découvrir un tel déſordre, qui eſt fréquent; on l'obſerve ſur-tout quand les ventricules & les oreillettes ſe dilatent; c'eſt ſouvent la derniere étincelle de l'eſprit vital.

Il y a une autre eſpece de tremblement qui ne conſiſte que dans la fréquence, la petiteſſe, l'irrégularité des battemens du cœur, lorſqu'il eſt pouſſé contre les côtes; c'eſt une eſpece de palpitation qu'on apppelle fauſſe, *illegitima ;* mais elle ne diffère de toutes les autres, ou des vraies, qu'en ce qu'elles ſont plus vives, ou moins obſcures.

Mais à peine eſt-il néceſſaire de diſtinguer ces deux eſpeces de tremblemens ; ils marchent toujours enſemble ; quand le cœur heurte les côtes, par exemple, & que ſes pulſations ſont inégales, preſſées, & preſqu'inſenſibles, ſes contractions le ſont de même, &, *vice versâ ;* en cherchant, par conſéquent, quelles ſont les cauſes d'une eſpece de tremblement, on cherche les cauſes qui produiſent l'autre ; elles ſe réduiſent, en général, à l'irritation, à l'engorgement, à l'action des nerfs, aux obſtacles que le ſang trouve à la ſortie des ventricules.

L'irritation eſt, ſans doute, la cauſe générale qui donne au cœur plus d'activité ; de-là viennent ſi ſouvent les palpitations, comme nous l'avons dit ; mais, ſi les parois des ventricules & des oreillettes ſont irritées trop vivement, elles ſe reſſerrent avec force, multiplient leurs contractions qui, en conſéquence, ſont plus petites, ou, pour mieux dire, une ſuite troublée de ſecouſſes & de vibrations imperceptibles ;

c'eſt ce qu'on voit dans les fibres des autres muſcles, ſi elles ſont expoſées à une cauſe irritante, à une piqûre d'épingle, par exemple.

Le ſang produit, en divers cas, cette irritation; il eſt comme un aiguillon qui, étant appliqué aux fibres cardiaques, les met en action, en les heurtant; mais, ſi ce fluide eſt pouſſé dans les oreillettes & dans les ventricules avec trop de violence, ou en trop grande quantité, il les engorge & les dilate; c'eſt-à-dire que leurs parois ſont pouſſées, ſans ceſſe, en dehors, par une force qu'elles ne peuvent vaincre; il eſt donc impoſſible qu'elles ſe rapprochent ou s'éloignent de leur centre comme dans l'état naturel; or cet obſtacle, ou cette barriere, les irrite néceſſairement; il faut donc que leurs contractions ſoient plus petites & plus fréquentes, ou pour mieux dire, des tremblemens.

Les nerfs ſont une cauſe plus immédiate, qui irrite le cœur; & de là vient, comme nous l'avons dit, qu'il palpite en divers cas; or, ſi leur

action devient trop vive, les contractions de cet organe se précipitent; elles peuvent être si pressées & si petites, qu'elles ne sont plus que de vrais trémoussemens; mais, en même tems, les oreillettes & les ventricules se remplissent de sang; voilà donc encore l'engorgement dont nous venons de parler, & une nouvelle cause d'irritation; c'est ce qui arrive dans les frayeurs, dans les saisissemens, dans les excès de joie ou de tristesse; la goutte & les affections hystériques produisent les mêmes désordres.

Cependant, sans le concours du sang, l'action du cœur peut être convulsive & tremblotante, quand elle est troublée par les nerfs; n'arrive-t il pas des battemens, ou des especes de palpitations dans tout le reste du corps? ne les sent-on pas dans les paupieres, dans les lévres, sur le visage & sur les membres? les mélancoliques sont sujets à de tels spasmes, ou à ces petites convulsions qui sont presque toujours superficielles, passageres & attachées à un

point de quelque partie ; on ne doit rien craindre, en général, de ces mouvemens ; mais ils ont été, en certains cas, des avant-coureurs de l'apoplexie.

Des causes plus sensibles des tremblemens, ce sont les vices du péricarde ; il est adhérent, dans divers corps, à la surface du cœur ; or, par une telle adhérence, qui est si fréquente, cet organe est toujours fixé à la même place ; serré si étroitement de tous côtés, par une vessie qui est immobile, il y trouve une barriere insurmontable ; alors il redouble ses vibrations qui deviennent imperceptibles.

Mais que le péricarde soit plus étroit, ou que le cœur se dilate, & le remplisse, voilà presque la même cause & les mêmes obstacles ; c'est-à-dire que cet organe est resserré de tous côtés par cette captule, assujetti à l'espace qu'il occupe, & dans l'impuissance de se transporter d'un côté ni d'autre ; c'est ce qu'on observe si souvent dans les cadavres, & qui répond parfaitement aux accidens.

X I.

Les divers accidens qui accompagnent les palpitations ou les tremblemens du cœur.

S'il y a dans les cauſes tant de variétés, les accidens ne doivent pas être moins différens ; voici d'abord les plus remarquables ; je veux dire les déſordres que le cœur porte en diverſes parties, lorſqu'il palpite ; les puiſſances même, qui l'animent, ſe reſſentent du trouble de ſon action.

La tête ſouffre, par exemple, lorſqu'il eſt agité par des palpitations ; elles entraînent des douleurs, des vertiges, des éblouiſſemens, des tintemens d'oreille ; le ſommeil eſt quelquefois interrompu par des rêves effrayans ; ces troubles arrivent non-ſeulement quand le principe des palpitations eſt dans le cerveau, mais encore quand elles viennent d'autres cauſes, de celles, par exemple, qui ſont placées dans des parties fort éloignées.

Alors même le principe vital, ou

ce principe qui anime toutes les parties, reçoit des atteintes dangereuſes; les forces s'anéantiſſent en certains cas, quand le cœur palpite; le corps & l'eſprit ſont également en défaillance; c'eſt ce qui arriva à un homme qui venoit de jouer à la paume; il tomba, dit Hoffman, dans l'abbatement, ou dans une eſpece de ſyncope; il n'avoit preſque plus de ſentiment; les extrémités étoient ſans chaleur; une ſueur froide ſe répandit ſur le viſage & ſur la poitrine; le pouls devint intermittent & irrégulier; enfin tout annonçoit une mort prochaine; or ces accidens ne pouvoient être attribués qu'à l'engorgement des ventricules & des oreillettes, ou à l'action des nerfs qui ſe reſſentoient de l'agitation de ces organes.

Ces mêmes cauſes portent beaucoup de trouble, en divers cas, dans les poumons; le cœur, qui palpite, y pouſſe le ſang avec violence, & l'y accumule; de-là une difficulté de reſpirer; ſouvent même il ſurvient une oppreſſion accompagnée de di-

vers accidens, & sur-tout d'un resserrement & d'une douleur fixe à la partie antérieure de la poitrine; le resserrement est plus sensible quelquefois, pendant la nuit, en certains malades; quand ils veulent s'endormir, il leur semble qu'ils soient accablés d'un poids qui presse la région du cœur; c'est ce que j'ai observé, depuis peu, dans une fille, dont les régles étoient dérangées; un homme, en qui les hémorrhoïdes s'étoient supprimées, fut sujet de même à une espece d'*incube*, & ensuite à de violentes palpitations, dès que le sommeil le saisissoit.

La douleur est moins constante que le resserrement, si elle précede ou accompagne certaines palpitations; on ne la sent point en divers cas; en d'autres, elle est médiocre, ou comme une espece de tiraillement qui est convulsif; quelquefois elle est assez vive, se fixe autour du cœur, s'étend même aux environs, ou descend plus bas, comme nous l'avons dit; ce tiraillement entraîne quelquefois un sentiment d'ardeur

dans les parties précordiales, ou ſeulement à la partie inférieure de la poitrine dans le côté gauche.

Le bas-ventre ne doit pas plus être exempt que la poitrine, de divers troubles; ſouvent, ſans que le cœur ſoit dilaté, le creux de l'eſtomac eſt douloureux, & comme chargé d'un poids qui le comprime; il s'y éleve même des battemens qui ſont quelquefois très vifs; je connois une femme en qui ils ſont les préludes des palpitations; mais ils en ſont une ſuite en d'autres cas; dans pluſieurs malades, les hypocondres ſe gonflent, & ſont fort tendus, on y ſent divers mouvemens; il ſe ramaſſe dans les inteſtins des vents qui les parcourent avec bruit; ces flatuoſités, comme nous l'avons dit, ſe forment, ſans doute, quand les entrailles ſont trop ſuſceptibles d'irritation, ou que le genre nerveux eſt trop ſenſible; il eſt rare cependant qu'on ne puiſſe accuſer qu'une telle cauſe.

D'autres accidens non moins ſinguliers tombent ſur des parties diffé-

rentes, ou ſur une ſeule ; il ſurvient des douleurs à l'épigaſtre, aux bras & aux jambes ; les arteres battent avec force dans tout le corps ; le plus ſouvent c'eſt dans les carotides ſeulement qu'on obſerve de tels battemens; les ſpaſmes produiſent des mouvemens alternatifs dans le col ſur-tout, & dans les muſcles ſterno-maſtoïdiens ; les tendons même ſont agités par des ſoubreſauts, des ſecouſſes ſubites, & des treſſaillemens ; enfin, dans ce trouble, qui, en beaucoup de cas, eſt univerſel, la chaleur & le froid ſe ſuccedent quelquefois alternativement; ſouvent les malades ne ſentent qu'un petit refroidiſſement ; il ne faut pas croire cependant que ces accidens ſoient toujours réunis ; il n'y en a qu'un ſeul en divers cas.

Toutes ces ſuites ſi irrégulieres des palpitations, les battemens même des carotides, & le gonflement des jugulaires peuvent dépendre de l'action des nerfs ; ils agiſſent de même diverſement ſur les fibres du cœur même ; tantôt c'eſt un ſpaſme qu'ils

y portent ; tantôt ils resserrent le tissu de cet organe ; en d'autres cas, cette même action de l'esprit nerveux donne plus de force aux vaisseaux dans certaines parties ; le battement des arteres m'a paru plus vif, en divers malades, dans les aînes & dans le col, &c.

Mais de tels exemples sont fort rares ; en général, le pouls est petit, fréquent & inégal ; il varie même, en peu de tems, dans beaucoup de cas ; l'inégalité arrive, sur-tout lorsqu'il y a quelque vice dans le cœur ; ce qui est surprenant, c'est que, tandis que le pouls est intermitent, la suite des battemens est quelquefois assez réguliere dans cet organe ; ils ont même beaucoup de force, quand ils sont très-foibles dans les arteres ; il semble pourtant que l'action de ces vaisseaux devroit être plus vive, c'est-à-dire proportionnée à celle du ventricule gauche.

Ce qu'on peut dire, en général, c'est que les contractions des ventricules, ou, pour mieux dire, de leurs parois, n'étant, en beaucoup

de cas, que des vibrations presqu'insensibles, ou des tremblemens, elles ne poussent que peu de sang dans les arteres; ainsi leurs pulsations doivent être petites, fréquentes & irrégulieres; il ne faut même, pour qu'elles soient telles, qu'un simple irritation dans les poumons; or ils sont irrités, quand le cœur palpite; en même tems, l'action des nerfs est déréglée; & le pouls doit se ressentir d'un tel désordre; cependant c'est avec réserve qu'on doit prononcer sur de telles causes; elles sont variables, & se joignent à beaucoup d'autres qui les déguisent.

Il ne faut pas être moins réservé sur les accidens des palpitations; elles n'ont pas, en beaucoup de cas, toutes ces suites effrayantes que nous venons de détailler; quelques malades ne se plaignent que d'une action, qui est un peu plus vive qu'à l'ordinaire, dans le cœur; plusieurs même ne la ressentent que rarement; l'œconomie des autres parties ne reçoit souvent aucune atteinte; la respiration paroît libre; rien ne trouble la tête; le pouls seulement est plus

petit en général ; s'il eſt quelquefois trop vif, il ne produit pas, en divers cas, des dérangemens qui ſoient ſenſibles ; il eſt même réglé, quoique l'agitation des ventricules & des oreillettes dût, ce ſemble, y porter le trouble.

XII.

Variétés des palpitations.

Mais, ſi ces accidens ſont ſi variables, il faut néceſſairement qu'il n'y ait pas moins de variétés dans les palpitations ; auſſi ſont-elles fort différentes dans leur origine, dans leurs cours, dans leurs progrès, dans leurs récidives, dans leur violence, & enfin dans leur terme qui dépend de diverſes circonſtances.

On trouve ſouvent l'origine ou la cauſe de ces variétés dans l'âge même des ſujets qui ſont tourmentés de palpitations ; elles ſont rares dans les enfans ; ou, pour mieux dire, ils n'en éprouvent preſque jamais aucune atteinte ; ce n'eſt pas que leur cœur, qui eſt, ſans doute, plus irritable que dans les adultes, ne s'agite

facilement; il n'eſt donc pas extraordinaire que, lorſqu'ils courent, ou qu'ils montent rapidement des eſcaliers, il heurte les côtes avec force; mais de telles pulſations, qui ſont paſſageres, ne méritent pas le nom de *palpitations*.

Elles ſont mieux caractériſées, ou plus réelles, dans une maladie qui eſt familiere aux enfans, je veux dire dans l'incube; il excite dans le cœur des battemens qui ſont très-vifs; heureuſement que la cauſe & l'accident ne menacent point de quelque ſuite; leurs atteintes ſont paſſageres; elles dépendent preſque toujours de la plénitude de l'eſtomac; cependant, ſans que je puſſe ſoupçonner une telle cauſe, j'ai vu deux petites filles tourmentées par des palpitations qui paroiſſoient héréditaires.

De tels cas ſont, ſans doute, des cas fort rares; il n'y a que la jeuneſſe, la vigueur de l'âge, ſon déclin, qui ſoient le vrai tems des palpitations; elles ſont fréquentes dans les hommes de vingt-cinq, de trente, quarante ans, & encore

bien plus communes dans ceux de ſoixante, de ſoixante-dix, ou davantage; la délicateſſe ou la foibleſſe du tempérament les rend moins vives en divers cas; elles ſont telles dans les femmes, par exemple; il y en a cependant, dont le cœur, dans ſa marche déréglée, frape les côtes avec force; c'eſt ce qu'on obſerve dans les pâles couleurs ſurtout.

D'autres maladies entraînent encore des variations de toute eſpece; il ne faut qu'une affection mélancolique, pour former une ſource d'accidens qui troublent diverſement l'action du cœur; il ſeroit difficile de ſuivre exactement la différence de ces troubles, & de marquer la cauſe qui les produit; il ſuffit de les indiquer; voici ceux qu'on remarque le plus ſouvent.

Les atteintes des palpitations ſont ſubites en divers cas; nul prélude ne les annonce; au contraire, elles ſont précédées quelquefois par des étouffemens, par un trouble des ſens & du cerveau, par des anxiétés, & des vents qui gonflent les inteſtins

& l'eſtomac; c'eſt ce qui arrive ſurtout, quand les nerfs ſympathiques ſont les cauſes qui jettent le déſordre dans l'action du cœur; ces cauſes ſont évidentes, comme nous l'avons dit, dans les affections hypocondriaques & hyſtériques.

Les retours des palpitations ſont irréguliers; dans quelques malades, c'eſt pendant le jour qu'elles arrivent; les uns, comme nous l'avons dit, les éprouvent d'abord après le repas, & les autres, dans le tems de la digeſtion; pluſieurs ne ſont ſujets à ces battemens qu'à l'entrée de la nuit, ou pendant le ſommeil; ſouvent c'eſt le mouvement ou l'agitation de l'eſprit ſeul qui les réveille; la ſituation même, que le corps prend, ſuffit quelquefois pour les exciter; diverſes perſonnes, par exemple, ne ſçauroient ſe coucher ſur le côte gauche, ſans que leur cœur ſoit agité par des ſecouſſes aſſez vives.

Mais les retours des palpitations ne ſont pas toujours auſſi bizarres ou auſſi variables; elles ſont périodiques en divers cas; tantôt elles

reviennent en des tems peu éloignés; quelquefois elles ne reparoiſſent que dans une année, ou dans une certaine ſaiſon; alors il n'eſt pas douteux qu'en général, leurs accès ne dépendent de la plénitude; elle eſt évidente, par exemple, dans le tems des menſtrues qui agitent le cœur de tant de façons, & qui lui donnent, en divers cas, tant d'activité.

Quelquefois les palpitations ſont continuës, & leur violence eſt toujours la même; j'ai vu une femme qui n'avoit jamais de relâche; les battemens des arteres étoient violens; je ſoupçonnai, en conſéquence, que le volume du cœur étoit groſſi, & ce ſoupçon étoit très-juſte; mais une telle dilatation ne prouve pas que cet organe dût être agité ſans ceſſe; il eſt difficile d'expliquer comment cette agitation eſt toujours égale, & ſe ſoutient ſans aucune interruption.

Lorſqu'il y a même dans le cœur des vices conſtans, cette agitation, en général, laiſſe des intervalles qui ſont tranquilles; une femme, par exemple, étoit ſujette, depuis

huit ans, à des palpitations ; elles revenoient, de mois en mois, comme par accès ; ce n'étoit qu'alors que la malade ſe plaignoit ; cependant les valvules auriculaires & les ſigmoïdes étoient cartilagineuſes ; beaucoup d'autres cauſes non moins fixes donnent de même des relâches aſſez longs ; c'eſt ce qu'on a vu dans divers exemples qui ſont rapportés dans cet ouvrage, & nous en rapporterons encore d'autres qui les confirment.

Il eſt inutile d'inſiſter ſur la rareté ou ſur la fréquence des retours dans les accidens d'une pareille maladie ; ils dépendent quelquefois des cauſes externes ; & ſouvent d'une action legere de l'eſprit & du corps ; mais, en beaucoup de circonſtances, rien n'occaſionne, ce ſemble, les accès ; l'activité des cauſes internes n'a ſouvent beſoin que d'elles ſeules, pour ſe réveiller ; un mouvement inſenſible peut les exciter, & porter le trouble dans le cœur ; le trouble, dis-je, le plus ſubit & le plus dangereux.

La force des palpitations ne doit

pas être moins variable; si, en divers cas, elles sont foibles, elles sont, en d'autres, extrêmement vives; dans le même accès, leur violence augmente ou diminue alternativement; je connois une femme en qui elles finissent par un coup violent; elles sont précédées d'un rouge vif qui se répand sur le visage; la situation seule du corps, ou de certaines parties, ralentit quelquefois l'action du cœur, ou lui donne plus d'impétuosité; quelques malades sont soulagés, en haussant la tête, en la baissant du côté droit, en se penchant du même côté, en élevant les cuisses, &c.

Un jeune homme, selon Hoffmann, après s'être fort échauffé, & avoir bu beaucoup de biere, & de vin, sentit de grandes anxiétés, & des palpitations; mais, lorsqu'il se courboit, & qu'il inclinoit la tête, la violence des battemens diminuoit dans le même instant; quel rapport pouvoit-il y avoir entre ces différentes situations, & un polype qui étoit, disoit on, la cause de tous les accidens?

Dans un autre jeune homme, dont nous avons déja parlé, & qui, selon le même écrivain, s'étoit excédé, en jouant à la paume, les accidens n'avoient pas moins de violence; cependant ils se calmoient par un changement de situation; dans l'étouffement même, dans les angoisses, & dans une défaillance universelle, la tête penchée vers le côté droit, & les cuisses élevées soulageoient le malade; on trouve un semblable cas dans les observations des Ephémérides; d'autres exemples, que nous avons rapportés, en traitant des dilatations, ne sont pas moins extraordinaires.

Le terme des palpitations est fort incertain; diverses personnes n'y sont sujettes que pendant quelque tems; d'autres en sont tourmentées pendant trois ou quatre années; &, après une suite encore plus longue de récidives, plusieurs en sont délivrés entiérement; mais ce bonheur est rare; quand une telle maladie est enracinée, la plûpart la traînent avec eux pendant toute leur vie.

Exemple remarquable de la durée

d'une pareille maladie ; un homme âgé de ſoixante-ſix ou ſoixante-ſept ans, étoit ſujet, depuis ſa jeuneſſe, à de violentes palpitations, dès qu'il avoit mangé ; il ſe rempliſſoit l'eſtomac avec précipitation ; il ne mâchoit pas les alimens ; or, quand l'eſtomac étoit ſurchargé, il ſurvenoit des étouffemens ; le pouls ſe concentroit ; & le cœur faiſoit des efforts violens ; ils ne ſe calmoient qu'après le travail de la digeſtion.

XIII.

Les dangers ou les ſuites des palpitations.

Le danger des maladies eſt auſſi différent & auſſi variable que leur principe ; ſi les cauſes, par exemple, qui troublent l'action du cœur, ſont ſympathiques ; elles ne ſont pas auſſi dangereuſes que ſi elles étoient d'une autre eſpece ; il eſt donc eſſentiel de les diſtinguer ; or, pour qu'on puiſſe les reconnoître, il faut d'abord examiner les accidens qui les ont précédées, ou les accompagnent.

La triſteſſe, la mélancolie, les affections hyſtériques ou nerveuſes forment d'abord un préjugé qui eſt favorable, quand il ſurvient des palpitations; elles ſont encore moins à craindre, ſi elles ſont legeres & ſéparées par un long intervalle, & ſur-tout ſi elles ne ſont point réveillées par des exercices ou des efforts qui n'ont rien de violent, quand on ſe promene, parexemple, ou qu'on monte doucement des eſcaliers, &c.

Il n'en eſt pas de même, ſi elles dépendent de quelque vice des oreillettes & des ventricules, de leur dilatation, par exemple, ou de quelque obſtacle à leur entrée ou à leur ſortie; les ſuites ordinaires de ces cauſes ſont, comme nous l'avons dit, la difficulté de reſpirer, des ſyncopes, l'enflure des pieds, des jambes & des mains; en général, dans ces accidens, qui ſont accompagnés de beaucoup d'autres, la vie ſe mine peu-à-peu; quelquefois même, lorſqu'elle ſemble être en ſûreté, il ſurvient une mort ſubite.

Mais, ſans qu'il y ait de telles cauſes dans le cœur, les palpitations

ne ſont pas moins dangereuſes en divers cas ; ſi elles viennent, par exemple, d'un ſaiſiſſement, ou de la colere, le ſang eſt pouſſé impétueuſement dans les oreillettes & dans les ventricules ; il agit même quelquefois avec tant de force, qu'il les déchire, & termine la vie dans un inſtant ; leur plénitude ſeule, ſi elle eſt exceſſive, peut devenir auſſi funeſte ; elle arrête les contractions de leurs parois, & y étouffe, par ſa maſſe, le principe de la vie.

Si la force du ſang & la plénitude produiſent dans le cœur de tels effets, ils ſont encore plus à craindre dans certains âges ; c'eſt ce que Galien avoit entrevu ; les jeunes gens, qui ſont attaqués de palpitations, dit ce médecin, parviennent rarement à la vieilleſſe ; il pouvoit ajoûter qu'elles ne doivent pas être moins ſuſpectes dans les vieillards ; toutes les fibres de leur corps, quoique plus roides, ſont moins actives ; auſſi celles des oreillettes & des ventricules ne peuvent chaſſer, en beaucoup de cas, la maſſe du ſang qui les ſurcharge.

Il

Il ſera encore plus difficile que le cœur réſiſte à des fiévres aiguës, quand il eſt ſujet aux palpitations; il faut néceſſairement qu'elles deviennent plus violentes, & qu'elles entraînent de nouveaux accidens; une ſimple fiévre intermittente les rend mortelles en divers cas; elles ne ſont pas moins dangereuſes quelquefois, ſi elles ne ſont que ſymptomatiques, ou un effet de la cauſe fébrile; car ou la matiere morbifique ſe dépoſe alors ſur le tiſſu des ventricules & des oreillettes, ou la force du ſang, qui les engorge, jette le trouble dans leur action, ou enfin le paſſage de ce fluide dans les poumons, y trouve encore plus de réſiſtance; les malades ne ſçauroient donc être en ſûreté, que quand le principe des palpitations eſt dans les nerfs; il y eſt, par exemple, dans des femmes hyſtériques, &c.

Les maladies des parties voiſines du cœur forment encore une complication, dont les ſuites peuvent être très-fâcheuſes; que les poumons s'enflamment, par exemple, ou qu'il ſurvienne une pleuréſie, le

cœur s'engorge & s'irrite ; par conséquent, il redouble ses efforts contre une partie déja en souffrance ; s'il y a donc quelque vice antérieur dans cet organe, il produira encore de nouveaux accidens ; mêmes inconvéniens dans divers asthmes ; ils entraînent quelquefois des palpitations, ou ils s'y oignent ; l'un & l'autre cas sont fort critiques.

Les accidens qui accompagnent les palpitations, en marquent, sans doute, le danger, mais sans en être la mesure en divers cas ; j'ai vu un abbé qui, dès qu'il montoit un escalier, étoit saisi d'une agitation vive dans le cœur ; il est vrai qu'elle se calmoit en peu de tems, & ne troubloit l'action d'aucune partie ; le pouls étoit seulement plus fréquent & plus petit ; cependant une mort subite termina une maladie qui donnoit si peu d'inquiétude ; ce fut un vice des ventricules, qui arrêta le cours du sang.

Au contraire, des hommes, dont tout le corps étoit, pour ainsi dire, bouleversé par les palpitations, se sont rétablis, sans qu'ils ayent

éprouvé de récidive ; c'eſt ce que Sanchez a obſervé dans un homme de trente-cinq ans ; il étoit mélancolique ; & , dès qu'il marchoit avec précipitation , ou qu'il montoit dans quelque lieu élevé , les carotides étoient agitées avec violence ; un arc , qui ſe détend ſubitement , n'auroit pas agi avec plus de force ; cependant le malade fut guéri par l'uſage des remedes *mélanagogues*.

Un homme de trente ans , ſelon Hoffmann , fut fort fatigué par une courſe qu'il fit à cheval ; il but enſuite du vin avec excès , & ſe livra aux plaiſirs de l'amour ; or , pendant la nuit , il ſurvint de violentes palpitations qui entraînerent avec elles un abbatement extraordinaire ; elles ſe réveilloient préciſément à trois heures après minuit , duroient pendant deux ou trois heures , & aboutiſſoient à une grande ſueur ; dans ces accès , le malade ſentoit une telle angoiſſe, qu'il ne pouvoit reſter dans ſon lit ; le ventre ſe reſſerroit ; & les hypocondres étoient tendus par des vents qui les gonfloient ; ces accidens avoient été précédés

d'un crachement de ſang, d'une affection mélancolique, d'une ſuppreſſion d'hémorrhoïdes; ils s'évanouirent cependant; ce fut l'uſage de l'eau, la ſaignée du pied, des poudres anti-ſpaſmodiques qui les diſſiperent entiérement.

J'ai vu un jeune homme de dix-huit ans dans des accidens qui étoient les mêmes, & qui avoient la même origine; un cheval fougueux l'avoit emporté pendant long-tems; les efforts qu'il fit, la frayeur, ou la courſe ſeule, retomberent ſur-tout ſur les poumons, y arrêterent le ſang, engorgerent le cœur, produiſirent des palpitations; telle étoit leur force & la maſſe qui frapoit les côtes, que tout annonçoit une dilatation; elle me paroiſſoit d'autant plus certaine, qu'elle étoit déja préparée par une vie déréglée, & par des excès avec des femmes; les ſuites ne paroiſſoient pas moins dangereuſes que ces cauſes; la maigreur, le ſommeil interrompu, la difficulté de ſe coucher ſur le côté gauche, de monter un eſcalier, enfin la violence du pouls, & la

toux fréquente ne me laiſſoient que peu d'eſpérance ; cependant, après huit mois de ſouffrances, le malade fut rétabli ; quelques remedes, la diſſipation, le régime, l'air de la campagne firent diſparoître les palpitations & les étouffemens ; il n'en reſta du moins, que quelques veſtiges qui étoient fort legers.

La longue durée des palpitations paroît être un préjugé contre les remedes ; mais c'eſt ſans raiſon qu'on les néglige en divers cas ; l'expérience démontre qu'elles cédent quelquefois aux efforts même de la nature, ou à quelques ſecours qui ne promettent rien moins qu'une guériſon ; j'ai vu une fille ſujette, depuis deux ans, à de violentes palpitations ; elles étoient ſi fortes, qu'on pouvoit les entendre de fort loin ; la poitrine ſe ſoulevoit à chaque coup ; l'oppreſſion étoit continuelle ; c'étoit quelquefois un étouffement qui menaçoit du plus grand danger, & alors tout mouvement étoit impoſſible ; mais, quand tout paroiſſoit déſeſpéré, des bouillons apéritifs, & des eaux ferrugineuſes

rétablirent le calme dans le cœur.

Un évêque étoit ſujet à des palpitations auſſi anciennes, & qui le tourmentoient cruellement; elles diſparurent entiérement dans l'uſage des eaux d'Encauſſe, quoiqu'elles fuſſent tranſportées fort loin; en même tems, je vis un abbé qui s'appliquoit aux belles-lettres; il ſentit bientôt les inconvéniens d'une vie trop ſédentaire; il maigrit, tomba dans des accès de mélancolie, fut ſujet à des palpitations qui ne lui donnoient aucun relâche; cet état de ſouffrance dura long-tems; mais il céda entiérement à des préparations martiales; une femme, qui étoit menacée des ſuites les plus funeſtes; ne fut pas moins heureuſe; elle fut délivrée de ſes palpitations par une petite vérole des plus violentes.

Enfin ce qui confirme les conſéquences qu'on peut tirer de ces faits, c'eſt qu'une femme tourmentée, depuis plus de vingt ans, par de violentes palpitations, en eſt guérie parfaitement; & c'eſt la nature ſeule qui a opéré cette guéri-

ſon ; un homme étoit ſujet, depuis très-long-tems, à des accidens encore plus graves ; le pouls paroiſſoit ſi dérangé, qu'on craignoit pour la vie à chaque inſtant ; ce qui eſt ſingulier, c'eſt que ces accidens ont ceſſé d'eux-mêmes, vers l'âge de ſoixante-dix ans ; dans cette femme, les palpitations venoient du genre nerveux ; &, dans cet homme, elles ne venoient que des hémorrhoïdes.

XIV.

Ce qu'il faut d'abord examiner, avant d'entreprendre la cure des palpitations.

L'origine, le caractere & les dangers de ces accidens doivent, ce ſemble, nous conduire aux indications ; mais ils ſont ſi compliqués, ſi variables & ſi nombreux, qu'il eſt impoſſible d'établir quelque régle générale qui conduiſe l'eſprit à travers les difficultés de la curation ; il ne peut voir la route qu'il doit ſuivre, que dans des détails circonſtanciés ; c'eſt pour la tracer que nous parcourons les divers cas qui

ſe préſentent dans le cours des palpitations, & les remedes qu'elles demandent.

Ces remedes n'offrent, ce ſemble, dans les Ecrits de la plûpart des médecins, qu'un vrai chaos, & l'on n'y voit que l'empyriſme & le préjugé; cependant, dès qu'on a fixé les diverſes cauſes des palpitations, de tels remedes ſe placent d'eux-mêmes, pour ainſi dire, à leur rang, ſuivant leurs propriétés; ainſi la théorie régle l'expérience & la confirme; or, pour ne pas nous égarer, en ſuivant ces deux guides, voyons quels ſont les premiers objets qu'il faut ſaiſir dans une maladie qui a paru ſi difficile à traiter ou à guérir.

Soit donc un malade qui ſoit tourmenté de palpitations, c'eſt d'abord le pouls qu'il faut conſulter; il eſt variable, comme nous l'avons dit; tantôt il eſt foible, inégal, intermittent, petit, irrégulier; tantôt, & c'eſt ce qui eſt plus rare, il eſt dilaté, a de la force, & une marche aſſez uniforme; il nous apprend donc ſi les iſſuës du ſang ſont plus ou moins libres, s'il ſe ramaſſe dans

les ventricules & ſi les forces vitales ſe ſoutiennent ; le cœur lui-même ne peut pas nous inſtruire ſi exactement du déſordre de ſon action.

Comme il eſt cependant la partie ſouffrante, & le principe de la maladie, il peut nous apprendre, à ſon tour, ce que l'action des arteres ne ſçauroit jamais nous découvrir ; tandis qu'elle eſt inſenſible, & preſque éteinte, il peut heurter les côtes avec violence, preſſer les poumons, exprimer le ſang de leurs vaiſſeaux, gêner le diaphragme, cauſer une eſpece de ſuffocation, ſurcharger la région épigaſtrique, comme un lourd fardeau ; il n'y a donc que cet organe, je veux dire le cœur, qui nous puiſſe inſtruire ſur la nature des palpitations, ſur leur marche & ſur leurs effets.

Ce qu'il faut ſur-tout examiner, c'eſt ſi elles ſont foibles ou violentes, continues ou interrompues, paſſageres ou habituelles, vagues ou périodiques ; on doit enſuite ſe demander ſi elles ont des ſymptomes

particuliers ? ſi elles ſe renouvellent facilement ? s'il en reſte quelque veſtige après les accès ? ſi elles permettent que le corps ſoit couché ſur le côté gauche, & que l'eſtomac ſe rempliſſe ? on voit à quelles conſéquences peuvent conduire de tels éclairciſſemens.

Connoiſſance non moins importante, c'eſt ſi les palpitations ſont récentes ou bien anciennes; les remedes, en général, ſont peu efficaces, quand elles ſont, pour ainſi dire, enracinées depuis long-tems; il ne faut pas cependant, comme nous l'avons dit, en déſeſpérer dans tous les cas; non-ſeulement elles ſont ſuſceptibles de quelque ſecours, mais encore de guériſon; elles ſe terminent quelquefois, quand on croit qu'il n'y a plus de terme à eſpérer; on peut donc ſe flater d'affoiblir leurs cauſes, & de procurer quelque relâche.

Enfin ces circonſtances étant connues, il faut remonter aux cauſes des palpitations; dépendent-elles des vices du cœur, des autres par-

ties, ou des fluides ? c'eſt ce qui décide du choix des remedes & de leur ſuccès ; les vices du cœur ſont ſans reſſource ; on ne peut eſpérer que de prévenir leurs accidens, de les éloigner ou de les modérer ; il n'en eſt pas de même de diverſes cauſes très-fréquentes ; ſoit, par exemple, une plénitude dans les ventricules ou les oreillettes, on peut les déſemplir ; ſoit dans leurs parois une irritation qui vienne des nerfs, on peut les calmer ; ſi elle eſt produite par des écoulemens qui ſoient ſupprimés, il n'eſt pas impoſſible de les rétablir en beaucoup de cas, &c.

X V.

La ſaignée eſt le remede le plus efficace dans les accès de palpitations.

Après ces recherches préliminaires, c'eſt l'état de la maladie qu'il faut conſulter ; ou elle a des accès & des intervalles, ou elle eſt habituelle & continue ; nous allons examiner ces trois objets, dont le premier demandera plus d'étendue que les deux autres.

Si c'eſt donc un accès qui ſe préſente, il faut voir d'abord ce que demande la violence des mouvemens qui agitent le cœur ; or, dans une telle agitation, la ſaignée, comme nous l'avons dit, eſt le plus efficace de tous les remedes ; elle réuſſit, du moins en général, lorſqu'il n'y a qu'une ſimple plénitude dans les ventricules, ou lorſque la violence des paſſions ou des efforts y ont pouſſé le ſang.

Telle étoit l'idée des anciens même ; Galien, pour l'autoriſer, en appelle d'abord à ſon expérience ; il rapporte qu'un homme, au retour du printems, étoit ſujet à de violentes palpitations ; les ſaignées l'en avoient délivré pendant trois ans ; mais enſuite ces accidens ſe réveillerent ; or, inſtruit par l'obſervation, il eut recours au même remede, mais en le plaçant avant le tems où les palpitations devoient revenir ; cette ſage précaution ne fut pas inutile ; le cœur, affermi enfin dans ſa marche naturelle, n'en ſortit plus dans aucune ſaiſon.

Ce grand médecin étoit ſi prévenu

pour les ſaignées, qu'il aſſure, peut-être avec trop de confiance, qu'il n'a jamais verſé le ſang inutilement, en traitant les palpitations ; on les prévient, ſelon lui, lorſqu'on ſe fait ſaigner, qu'on ne s'écarte pas du régime, & qu'on s'aſſujettit à l'uſage de quelques remedes atténuans ; il avoue pourtant que cette méthode ne préſerve pas de la récidive dans tous les cas ; mais, ajoûte-t-il, outre qu'elle eſt aſſez rare, elle l'a confirmé dans ſon opinion ; quelques-uns, dit-il, en qui les palpitations s'étoient réveillées quelquefois, ont été guéris par les mêmes ſecours dont il a parlé.

Ces idées ont paru ſi juſtes, qu'elles ont été adoptées par les hommes les plus éclairés ; ſelon Riviere, par exemple, la ſaignée eſt préférable à tous les remedes, dans le paroxyſme, *urgente paroxyſmo ;* d'autres, non moins inſtruits, l'ont preſcrite preſque ſans exception ; *Sylvius De Leboë* a prononcé qu'elle eſt utile, lors même que le cœur n'eſt pas ſurchargé par la plénitude ; *Craanen*, qui eſt plus

décisif, n'a pas été effrayé par les défaillances ; elles ne viennent, dit-il, que de l'oppression des forces vitales ; or elles se rétablissent, à mesure que le sang s'écoule.

Mais ces préceptes, qui sont donnés avec tant de confiance, ont besoin d'être modifiés ou étendus ; il faut d'abord sçavoir quels sont les cas où les saignées sont les plus nécessaires ? si elles sont toujours aussi utiles qu'on le prétend ? si elles n'ont pas quelques inconvéniens qui les interdisent ? or l'expérience nous apprend qu'elles sont indispensables, quand l'action du cœur est fort vive, qu'elle entraîne des accidents, que les sacs ou les ventricules sont dilatés ; elles sont toujours les premiers remedes qu'il faut tenter & en général elles réussissent, si elles sont placées à propos.

Ce qu'il faut décider pour les prescrire, c'est, si les forces vitales les permettent, quand l'action des arteres est trop foible ? voyez ce que nous avons dit sur cette foiblesse, dans le premier chapitre ; on y prouve évidemment, qu'elle n'est

pas toujours aussi formidable qu'on le croit ; s'il reste quelque doute là-dessus, l'observation du passé peut nous éclairer sur le présent & sur l'avenir ; il ne s'agit que de sçavoir si, avant & après les accès des palpitations, le pouls a été dilaté, ou, ce qui revient au même, si les issuës du cœur ont été libres ? or cette liberté étant supposée dans la route du sang, on est assuré que les embarras, qui le retiennent dans les ventricules, ne sont que des obstacles passagers ; c'est souvent ce fluide même, qui, par son action ou par son volume, se bouche les passages ; or, pour les ouvrir, on peut tenter la saignée, avec hardiesse, dans la violence des accidens.

Il ne nous reste qu'à examiner si le choix des veines ne doit pas être indifférent ? divers médecins n'ont pas douté qu'il ne fallût ouvrir au sang diverses voies pour dégager le cœur ; *Platerus* croyoit, de même que *Ballonius*, qu'en certains cas, les saignées faites aux parties inférieures, étoient plus efficaces ; quoi qu'il en soit, il est certain que le sang

tiré de certaines parties, donne toujours plus de ſoulagement; quand les hémorrhoïdes, par exemple, cauſent des palpitations, elles ſe calment plus facilement, ſi l'on applique quelques ſang-ſuës aux vaiſſeaux hémorrhoïdaires.

Les ventouſes ne paroiſſent pas moins néceſſaires, ſelon divers médecins; *Platerus* avoit obſervé qu'elles étoient très efficaces, lorſqu'on les plaçoit ſur l'hypocondre gauche; quelques praticiens, ſelon *Riviere*, les ont appliqueés ſur le thorax, ſans faire des ſcarifications; & ils comptoient beaucoup ſur un tel ſecours; *Rhaſes*, ſi recommandable par ſa longue expérience, les croyoit plus utiles ſur le dos, & vouloit que la peau fût ſcarifiée; or le même avantage ne ſe trouve-t-il pas dans les ſaignées, lorſqu'on ne ſe propoſe précisément que l'évacuation du ſang?

Mais, de quelque partie qu'il s'écoule, le ſoulagement qu'il peut produire, n'eſt que paſſager en divers cas; lorſque les palpitations viennent, par exemple, de quelque

vice qui eſt dans le cœur ou dans l'aorte, & qu'elles ſont anciennes ou habituelles, il faut s'attendre à des récidives; ſouvent même on ne peut qu'affoiblir l'action du cœur, & on ne maîtriſe que la pléthore ou quelque accident particulier; encore faut-il qu'il ſoit récent; les autres cauſes, qui ſont étrangeres & ſoumiſes à l'art, ne ſe diſſipent qu'après des ſaignées réitérées & ſecondées par d'autres remedes que nous allons indiquer.

XVI.

Néceſſité des purgatifs après les ſaignées.

Parmi ces remedes, ceux qui ont paru les plus efficaces ſont certainement les purgatifs; l'expérience & la raiſon en prouvent également la néceſſité, ſoit dans les accès des palpitations, ſoit dans leur relâche; mais il y a des cas particuliers, où elle eſt plus marquée que dans d'autres.

Lorſqu'il y a, par exemple, une plénitude dans l'eſtomac ou dans les

inteſtins, & qu'il ſurvient des battemens dans la région épigaſtrique, ce qui n'eſt pas rare dans le cours des palpitations, il faut dégager les parties ſouffrantes; l'agitation du cœur peut dépendre de ces parties; il eſt certain du moins, qu'elles peuvent la rendre plus violente, & en prolonger les diverſes ſuites; or on obſerve qu'elle ſe calme ou ſe termine, en certains cas, par l'opération des purgatifs; un écoulement même ſpontané des matieres qui ſurchargent ou qui irritent les entrailles, a ſouvent calmé les troubles du cœur.

Cet écoulement, procuré par l'art ou par la nature, n'eſt pas moins favorable, quand d'autres viſcéres affectés ſont la cauſe des palpitations; c'eſt le foie qui arrête le ſang, en beaucoup de cas, dans les vaiſſeaux hémorrhoïdaires; pour diminuer donc cet engorgement, il faut rendre plus libre la circulation dans tous les détours des veines hépatiques; il eſt ſur-tout eſſentiel que les couloirs de la bile ſoient ouverts; or voilà les effets qu'on peut attendre,

ſoit des eaux thermales laxatives, ſoit des bouillons apéritifs & rafraîchiſſans qui lâchent le ventre ; ce ſont les remedes qui m'ont paru les plus efficaces dans beaucoup de cas ; ils ne fatiguent point ; ils ſont appropriés aux affections mélancoliques & hypocondriaques.

Il y a des palpitations qui accompagnent ſouvent une maladie plus dangereuſe ; je veux dire l'hydropiſie ; les eaux épanchées dans le bas-ventre, compriment les vaiſſeaux, élevent le diaphragme, le pouſſent vers la cavité de la poitrine, dérangent, par conſéquent, la poſition du cœur ; alors ſon action devient plus vive ; & il eſt difficile qu'il ſe vuide ; or, dans un tel déſordre, il faut néceſſairement que les entrailles ſoient dégagées par les purgatifs, ou par la ponction ; il n'y a que de tels remedes qui puiſſent favoriſer ce dégagement ſi néceſſaire.

Il n'eſt pas moins certain, comme nous l'avons dit, que, ſans qu'il y ait de cauſe marquée dans le bas-ventre, il eſt eſſentiel de le vuider ;

une oppreſſion, une toux, un crachement même de ſang, accidens qui ne ſont pas rares dans le cours des palpitations, trouveront quelquefois une reſſource dans les purgatifs ; mais ils doivent être appropriés à de tels accidens ; le kermès, par exemple, en certains cas, en d'autres, la ſcille & l'oxymel ſcillitique, dégorgent les bronches & les véſicules pulmonaires ; en même tems l'action du cœur devient plus libre & plus réguliere.

Voici un cas où les évacuations de cette eſpece ne ſont pas moins indiquées ; que la maſſe du ſang ſoit infectée, le cœur pourra, ſans doute, ſe reſſentir de cette infection ; un venin rongeur peut ſe dépoſer dans le tiſſu de cet organe ; tel eſt, comme nous l'avons dit, le venin de la gale, ou un levain dartreux ; ils produiſent quelquefois des palpitations qui ſont dangereuſes ; or, dans de tels cas, les ſaignées ne ſçauroient atteindre juſques aux cauſes, elles peuvent plutôt être déplacées par quelques remedes laxatifs.

Il en eſt de même de la matiere

inconnue, qui eſt la cauſe de la goutte; elle ſe jette ſur le cœur comme ſur les autres parties, & produit ſouvent des palpitations; or, ſi elle ſe fixe ſur cet organe pendant long-tems, elle y portera un déſordre irremédiable; il faut donc tâcher de la déplacer; mais, pour obtenir ce déplacement, les laxatifs ſont néceſſaires; les eaux de Vichi peuvent, par exemple, être fort utiles; on peut les donner dans les accès même des palpitations.

On a à combattre quelquefois une autre cauſe, dont les impreſſions ſont auſſi rapides que deſtructives; c'eſt la matiere que les criſes tranſportent dans le cœur; elle céde pourtant, en divers cas, à des purgatifs; c'eſt ce que j'ai vu dans des petites véroles, dans des fiévres putrides ou malignes; mais des palpitations, qui ont de telles cauſes, ſont preſque toujours très-dangereuſes; ſi elles ſont moins à craindre quelquefois, c'eſt lorſqu'elles ne viennent que d'un trouble critique dans les nerfs.

Je vais plus loin; ſans qu'il pa-

roiſſe d'autre accident que la violence des palpitations, la néceſſité des purgatifs ſubſiſte toujours; la même raiſon, qui preſcrit la diéte, preſcrit les évacuations; elles facilitent le cours du ſang dans le bas-ventre, &, par conſéquent, dans les autres parties, comme dans le cerveau, par exemple; en ſuivant cette idée, je me ſuis ſervi aſſez ſouvent des eaux de Vichi, en donnant deux onces de manne dans le premier verre.

De telles raiſons ont décidé, ſans doute, divers médecins pour l'uſage des purgatifs; il faut expulſer, ſelon Platérus, les matieres dépravées, ou les corriger; dans cette vue, il conſeille ſagement de préparer les malades par divers remedes qui ouvrent les couloirs; c'eſt dans la même vue que *Sylvius De Leboë* preſcrivoit, en de pareils cas, des pilules legérement purgatives, ou une teinture laxative; il faut, dit-il, vuider peu-à-peu les humeurs nuiſibles; ce n'eſt qu'après un long eſpace de tems, que ces humeurs peuvent être domptées; il faut

ſeulement craindre de jetter les malades dans quelque accident, en leur preſcrivant des purgatifs qui agiſſent trop bruſquement ; *Mercurialis* ne déſapprouvoit pas les remedes qui lâchent le ventre ; mais, ſuivant le conſeil d'*Avicenne*, il joint les cordiaux aux laxatifs ; il eſt certain qu'avec une telle addition, ils agiſſent plus doucement ; elle eſt néceſſaire ſur-tout dans les mélancoliques, & dans ceux dont le genre nerveux eſt fort ſenſible.

Mais voici une obſervation qui eſt fondée ſur notre doctrine ; ou plutôt c'eſt la nature qui, en opérant d'elle-même, a confirmé l'utilité des évacuations ; un homme, dans la vigueur de l'âge, eſſuya diverſes attaques de palpitations, pendant une année ; ces attaques avoient eu d'aſſez longs intervalles ; mais, dans une récidive, tous les remedes devenoient inutiles ; alors un célebre médecin fut appellé ; tout lui parut effrayant dans l'agitation du cœur ; le pouls étoit petit & inégal ; le poumon ſouffroit ; le bas-ventre s'enfla ; on y ſentoit des battemens.

Enfin, quand tout empiroit, un vomiſſement, qui devoit, ce ſemble, être mortel, rétablit la marche du pouls, & calma les palpitations; trois fois elles ſe renouvellerent, trois fois le même remede, je veux dire le bouleverſement de l'eſtomac, les diſſipa avec leurs accidens; mais l'ouvrage de la nature étoit encore imparfait; de nouveaux accidens ramenerent, pour la quatrieme fois, de nouveaux dangers; ce dernier accès fut comme une criſe dont l'appareil étoit formidable; l'agitation du cœur, l'abbatement des forces, la marche inégale de la reſpiration, l'intermittence du pouls & ſon fourmillement n'annonçoient qu'une mort prochaine; or, dans un état ſi déſeſpéré, des déjections fétides & noires emporterent, dans une nuit, les cauſes de la maladie & tous ſes effets.

XVII.

Utilité des calmans & des cordiaux.

Telle eſt la cure générale, & la plus sûre, dans les accès des palpitations;

tations ; mais n'y a-t-il pas quelques remedes particuliers, qui puiſſent calmer l'action du cœur, & relever les forces vitales qui s'éteignent ? ce qui embarraſſe dans les vues qu'on doit ſe propoſer, c'eſt que les ſymptomes indiquent, ce ſemble, le pour & le contre ; voyons ce qu'exige leur principe, où eſt le nœud des difficultés.

La néceſſité, ſoit des calmans, ſoit des cordiaux, a été établie en général ; voyez le premier chapitre ; il ne nous reſte qu'à faire l'application de nos préceptes aux palpitations ; or le cœur, qui palpite, n'eſt qu'une partie agitée par un mouvement plus ou moins vif ; mouvement qui n'a très-ſouvent d'autre principe que l'action déréglée des nerfs, quand même il dépend de quelque cauſe différente ; ils concourent avec elle, & lui donnent plus de force ; il ſemble donc que les remedes, qui maîtriſent cette agitation, ſont les premiers qu'il faudroit tenter.

Les narcotiques peuvent, ſans doute, être fort utiles ; ils ſont même néceſſaires, s'il y a une irritation

vive dans le cœur, c'eſt-à-dire dans la plupart des palpitations; mais ce n'eſt qu'après des ſaignées réitérées & l'évacuation des premieres voies, qu'on peut eſpérer qu'ils réuſſiront, encore faut-il que ces remedes ſoient mêlés avec des anti-ſpaſmodiques ou des aromates qui les corrigent; leur vertu engourdiſſante & vireuſe, qui porte à la tête, a beſoin de correctif, ſur-tout dans les femmes vaporeuſes; elles ſont ſoulagées par le *caſtoreum* & par le camphre, ou autres drogues ſemblables, plutôt que par l'*opium*; c'eſt ce que Galien avoit entrevu.

Mêmes effets d'autres calmans dans de pareils cas; nous l'avons déja dit; la liqueur anodyne minérale, la poudre tempérante, le ſel ſédatif, & les abſorbans ſoulés d'acides végétaux, tels que les acides du vinaigre & du citron, peuvent être donnés plutôt que l'*opium* dont ils n'ont pas les inconvéniens; la propriété la plus marquée de ces remedes, c'eſt de calmer l'action des nerfs; or ce calme s'étend juſques au cœur, lorſqu'il y a même une cauſe

locale qui l'agite; c'eſt ce que j'ai vu en divers cas; & ſur-tout dans un homme de cinquante ans; les palpitations, dont il ſe plaignoit, n'étoient pas violentes à la vérité; mais il ne falloit, pour les diſſiper, qu'un peu d'huile douce de vitriol.

Elles étoient bien plus effrayantes dans une femme de trente ans; épuiſée par des purgatifs & des ſaignées, & toujours prête à s'évanouir ou à être ſuffoquée, elle ne trouva une reſſource que dans la poudre tempérante de M. Stahl; cette poudre, donnée juſqu'à un gros, chaque ſoir & chaque matin, rétablit le calme dans le cœur; il ne reſta plus aucun veſtige d'une maladie où tout paroiſſoit déſeſpéré.

Je pourrois rapporter d'autres exemples de pareils ſuccès; mais il ne faut pas s'imaginer qu'ils ſoient les mêmes dans toutes ſortes de palpitations; l'irritation eſt ſi violente quelquefois dans les fibres du cœur, qu'elles ſont agitées par des eſpeces de mouvemens convulſifs; or il faut s'en tenir aux calmans narcotiques; peu de cas refuſent de tels remedes;

& ſur-tout la thériaque qui a été ſi vantée par divers médecins ; ſuivant *Ettmuller*, un homme fut délivré de ſes palpitations par la thériaque céleſte ; elle a produit les mêmes effets ſelon d'autres obſervations ; mais l'expérience journaliere les rend inutiles.

Si les remedes narcotiques doivent quelquefois être interdits, c'eſt dans la foibleſſe du pouls, dans la ſyncope, dans une grande oppreſſion, dans le refroidiſſement des extrémités ; or, dans cet anéantiſſement ſi formidable, il n'y a que les cordiaux qui puiſſent alors être une reſſource ; auſſi les a-t-on regardés comme des remedes très-efficaces contre les palpitations ; *Wedelius* vante la cannelle & l'élixir de propriété ; *Angelus Sala* preſcrivoit une teinture cordiale, qu'il appelle *præſentiſſimum remedium ;* il ajoûte ſeulement à la canelle quelques aromates, & de l'ambre qui a plus de vertu.

Cependant l'uſage des cordiaux ne ſçauroit être auſſi heureux dans tous les cas ; qu'en peut-on eſpérer

dans des malades dont le pouls eſt extrêmement foible, quoique le cœur ſoit fort agité ? ſon action, qui forme la maladie, ne ſera-t-elle pas plus violente enſuite ? on ne peut certainement exciter avec quelque ſuccès les forces vitales ou les inſtrumens de la circulation, que lorſque les ouvertures des ventricules ſont libres, que les palpitations viennent, de l'action déréglée des nerfs d'une cauſe qui eſt ſympathique, de la ſuppreſſion des menſtrues, de l'eſtomac ou de la goutte ; il n'y a que des cas urgens qui puiſſent former une exception.

XVIII.

Uſage des remedes extérieurs dans les accès des palpitations.

Ce ne ſont pas là les ſeuls remedes dont l'uſage puiſſe être utile dans la violence des palpitations ; ce qui peut paroître ſurprenant, c'eſt que ceux qu'on applique aux parties extérieures, calment ſouvent ces battemens ; les ventouſes, par exemple, ſont recommandées par les plus

grands maîtres, comme nous l'avons dit; les cauteres, dont elles produisent les effets, ne sont pas moins efficaces, s'il en faut croire *Mercurialis*; c'est, dit-il, un puissant remede, *maximè valens, in palpitationibus, ut ego sum expertus, fœlicissimè*; cependant il ne compte pas moins sur l'application des vésicatoires; mais il bannit l'usage des cantharides; il leur substitue le ranoncule, & la graine de moutarde.

L'utilité des ventouses scarifiées, se trouve dans les saignées, comme nous l'avons dit, si on ne se propose que l'évacuation du sang; cependant il n'est pas douteux que, lorsque des matieres impures infectent les humeurs, d'autres égouts, qu'on leur présente, n'épurent le corps, en l'évacuant; ils délivrent le cœur, ou les autres visceres, d'un aiguillon importun qui produit quelquefois des palpitations; voilà donc un même effet, & des ventouses, & des cauteres.

Telle est encore l'opération des vésicatoires; mais l'irritation seule qu'ils excitent sur les parties aux-

quelles ils ſont appliqués, peut détourner du cœur l'action des nerfs; il ſe fait alors une eſpece de révulſion de mouvement; c'eſt ainſi que, par l'application du feu, les Indiens ſoulagent les douleurs de la goutte, & celles que produiſent certaines coliques; dans les affections nerveuſes, le cautere actuel, appliqué aux extrémités, calme l'irritation dans le reſte du corps, & l'agitation de l'eſprit même; enfin des frictions ſeules moderent quelquefois l'action du cœur & de pluſieurs cauſes irritantes, répandues dans les viſceres.

Mais, ſi les palpitations ont été calmées par des remedes irritans, appliqués extérieurement, d'autres, qui adouciſſent l'irritation, ont porté le calme dans le cœur; l'eau, par exemple, ſi on y plonge les pieds pendant long-tems, ralentit les mouvemens de cet organe; elle relâche les parties auxquelles elle eſt appliquée; & alors le relâchement s'étend juſqu'aux viſceres; c'eſt ce que prouvent divers exemples qu'il eſt inutile de rapporter.

On ne trouve pas moins d'utilité dans les épithêmes ; nous avons rapporté, à ce sujet, une observation de *Forestus ;* la thériaque appliquée à l'épine du dos, a calmé des palpitations ; l'empereur Maximilien, comme l'assurent *Craton* & *Mercurialis*, trouvoit beaucoup de soulagement dans ce remede ; voilà donc l'*opium* & les aromates qui sont des topiques utiles contre les palpitations.

On a appliqué des épithêmes au dos, à la poitrine & au carpe ; or, comment, dans de telles parties, & à travers tant d'obstacles, peuvent-ils étendre leur action jusques aux cœur, & en calmer les agitations ? il est certain que les corpuscules, qui s'exhalent de diverses matieres, pénetrent dans l'intérieur de notre machine, & y produisent très-souvent une révolution ; peu importe de sçavoir comment ils agissent ; sçavons-nous mieux comment une fiévre quarte délivra M. de la Hire de violentes palpitations qui duroient depuis huit mois ?

XIX.

Si on peut combattre en même temps les causes & les effets des palpitiations.

On ne se propose uniquement, dans de tels secours, que de calmer les palpitations ; mais ne doit-on pas attaquer les causes en même tems que les effets ? pour décider une telle question, c'est la nature de ces causes qu'il faut consulter ; il s'agit d'abord d'examiner si elles sont susceptibles de remedes ? si elles en demandent de particuliers, & si on peut les placer dans la violence des accidens qu'elles produisent ?

Quelques-unes, qui sont répandues dans le sang, peuvent du moins être adoucies ; il est même possible de les déplacer, si elles se fixent dans quelque partie ; que la gale, par exemple, se soit jettée sur le cœur & quelle produise des palpitations, les saignées ne sont pas moins indiquées dans un tel cas, que dans une vraie inflammation ; un venin, qui irrite & qui ronge, demande

qu'on affoibliſſe ſes impreſſions en verſant le ſang.

Cependant on doit plus inſiſter ſur les purgatifs & ſur les eaux ſulfurées & laxatives, comme le ſont celles de la Mothe; il faudra en venir enſuite aux bouillons faits avec la patience, ou avec diverſes plantes qui peuvent avoir quelque énergie ſur le virus galeux; mais ces bouillons ſeront encore plus efficaces, ſi on les aiguiſe avec la terre foliée, pour lâcher le ventre; enfin d'autres remedes, qui ouvrent les pores de la peau, & qui préparent une iſſue à un tel venin, ne doivent pas être négligés.

Il y a un remede plus ſingulier, qui a été tenté en certains cas; un homme, couvert d'une gale rongeante, oſa ſe baigner dans de l'eau froide; auſſi ce venin ſe jetta-t-il ſur les poumons; de-là une difficulté de reſpirer, ou, pour mieux dire, une eſpece de ſuffocation; en même tems, il s'éleva des palpitations qui durerent aſſez long-tems, malgré les remedes qu'on employa contre leur violence; mais enfin le malade

trouva la guériſon dans une nouvelle infection; on le fit coucher dans la chemiſe d'un galeux, dont le corps dégouttoit de ſanie & de pus; or, dans peu de jours, les parties internes ſe débarraſſerent, & les externes ſe couvrirent de puſtules galeuſes qui ne s'effacerent qu'après l'uſage de beaucoup de remedes.

Le venin dartreux n'exige pas moins des remedes particuliers, qui le détournent des parties internes, ou qui le détruiſent; or certaines eaux, ſans même qu'elles lâchent le ventre, peuvent produire ces deux effets; ils doivent cependant être ſoutenus par d'autres remedes, tels que l'antimoine diaphorétique, ou la poudre de la Chevaleraye; elles ne diffèrent qu'en ce que celle-ci eſt plus laxative; mais ce qui eſt encore plus important, c'eſt d'ouvrir un égout à ce venin qui s'eſt attaché au cœur, voilà donc encore le cautere qui eſt un remede eſſentiel.

Quand la goutte ſe jette ſur le cœur, les ſaignées ſont, ſans doute, indiſpenſables; mais il faut auſſi que

le ventre ſoit libre ; or les eaux de Vichy entretiendront cette liberté ; l'antimoine diaphorétique, à la doſe d'un gros & demi, ſi on le brouille avec deux onces d'huile, ne ſera pas un purgatif moins approprié ; il porte à la peau, &, en même tems, il dégage les poumons ; c'eſt ce que j'ai vu ſur-tout dans les rhumatiſmes qui ſe jettent ſur la poitrine ; mais, malgré l'efficacité de ces remedes, ce qui me paroît le plus preſſant, c'eſt de rappeller l'humeur goutteuſe dans ſa place, c'eſt-à-dire aux extrémités.

La nature elle-même nous apprend ces eſpeces de révolutions, & nous invite à la ſuivre ; elle dégage quelquefois une partie qui eſt malade, en portant ſur une autre le foyer de la maladie ; un homme étoit ſujet à des palpitations qui avoient réſiſté à beaucoup de remedes ; il ſentit tout-à-coup une douleur vive & lancinante ſur la poitrine, & une difficulté de reſpirer, qui alloit juſqu'à l'oppreſſion ; enfin, quand la violence de ces accidens fut, pour ainſi dire, à ſon comble, la goutte ſe

déclara ſur un genou, & les calma entiérement; il n'en reparut même aucun veſtige.

Même ſoulagement dans une femme qui étoit tourmentée de ſemblables palpitations; enfin il s'éleva une tumeur ſur la main gauche; je doutai d'abord ſi cette tumeur étoit goutteuſe; ce qui me décida entiérement, c'eſt la douleur qui ſe fixa ſur le pouce & le doigt ſuivant; alors les palpitations furent calmées; bientôt même elles s'évanouirent entiérement; or ces métaſtaſes ſi heureuſes autoriſent l'application des véſicatoires qui en peuvent produire de ſemblables.

La maniere dont la nature les produit, peut nous conduire à l'uſage de ces remedes; un homme, que la goutte tourmentoit depuis long-tems, fut ſaiſi tout-à-coup d'une douleur vive; il ſe plaignoit d'une conſtriction ſur la poitrine, & de violentes palpitations; mais, ſoit par l'efficacité des remedes intérieurs ou extérieurs, ſoit par une criſe ſpontanée, le malade ſentit, ce ſont ſes termes, un feu ardent qui deſcendit, dans un

instant, comme une fusée, depuis la partie douloureuse jusqu'aux pieds; alors la goutte ne se fit plus sentir dans le thorax, ni dans le cœur & le poumon.

Le choix des remedes appropriés à d'autres causes qui sont répandues par tout le corps, présente plus de difficultés; la fiévre, par exemple, qui porte l'agitation dans toutes les parties, entraîne quelquefois des palpitations; tantôt elles s'élevent au commencement de la maladie, & ne finissent qu'avec elle; comme je l'ai vu, il n'y a pas long-tems, dans un jeune homme; tantôt elles viennent dans la violence des accidens, &, en certains cas, elles n'arrivent qu'avec la crise, je veux dire quand la matiere morbifique, que la nature veut expulser, se transporte dans le cœur; elle y fait alors des impressions très-dangereuses, & si le trouble de cet organe est moins à craindre en certains cas, c'est quand la cause, qui l'agite, n'est qu'une simple agitation du genre nerveux.

Or que peut-on tenter dans des circonstances de cette espece? si le

cœur eſt agité dans les premiers troubles de la fiévre, les remedes généraux ſont les remedes que demande cette agitation ; mais, dans la violence des accidens que la fiévre entraîne, & ſur-tout quand le ſang a été épuiſé, on doit être plus réſervé ſur les ſaignées ; ce n'eſt pas qu'on y doive renoncer, ſi le cœur palpite avec force ; cependant les purgatifs ſont mieux indiqués, de même que les calmans tels que la poudre tempérante, & le ſel ſédatif de M. Homberg ; j'ai éprouvé, en divers cas, leur utilité ; pour ce qui eſt du tems de la criſe, s'il ſurvient alors des palpitations, les reſſources, qui nous reſtent, ſont bien bornées ; les derniers remedes que nous venons de propoſer, & l'huile douce de vitriol, ſont les ſeuls qui n'ayent rien de ſuſpect.

Cependant en divers cas où les nerfs ſont la ſeule cauſe des palpitations, ils pouſſent le ſang avec violence dans les oreillettes & dans l'un & l'autre ventricule ; or, pour remédier à ce déſordre, les ſaignées & les laxatifs ſont, ſans doute, les

ressources les plus sûres ; mais les calmans & les anti-spasmodiques ont une action bien plus directe sur les affections qui sont nerveuses.

Autre remede non moins utile, & peut-être plus approprié ; si l'action des nerfs trouble le cœur, il faut en détourner leurs impressions ; or, dans cette vue, je ne craindrois pas même une legere secousse de l'émétique ; elle a calmé, en divers cas, les palpitations dans les pâles couleurs ; mais, ce qui est encore plus efficace, c'est l'application des vésicatoires ; ils rappellent l'esprit nerveux dans les parties extérieures qu'ils irritent ; c'est ce qui est confirmé également par la raison & par l'expérience.

Outre les causes, qui sont répandues dans tout le corps, il y en a quelques-unes qui résident seulement en certaines parties ; les poumons, par exemple, comme nous l'avons dit, peuvent influer sur les palpitations ; mais cette influence peut être équivoque ; souvent la respiration n'est troublée que par le cœur même ; or, dans ces deux cas, pour dégager les vaisseaux pulmonaires,

la premiere ressource est la saignée ; mais il faut qu'elle soit secondée par d'autres remedes ; le kermès pris en petite dose, & réitéré plusieurs fois par jour, dégorge les bronches & les vésicules aëriennes ; la scille en substance, ou l'oxymel scillitique préviennent l'infiltration & ouvrent les filtres des urines ; je l'ai déja dit, & je ne reviens à ces remedes que pour mieux leur marquer leur place.

L'estomac, ce laboratoire si essentiel à notre machine, le soutien & la source de nos forces, ne demande pas moins de précautions ; les anciens, attentifs sur-tout aux effets sensibles, ont accusé les flatuosités ; il est vrai qu'elles peuvent être pour le cœur un principe d'agitation ; c'est ce qu'on voit dans les mélancoliques, par exemple, comme *Wédélius* l'a remarqué ; mais ces flatuosités ont diverses causes ; tantôt c'est l'action déréglée des nerfs, tantôt un relâchement, quelquefois la nature des sucs gastriques, & des alimens, ou enfin quelqu'autre vice qui dérange la digestion ; voilà donc

des indications entiérement différentes.

On peut juger par-là de divers remedes qu'on a prescrits avec confiance contre les palpitations qui viennent de l'estomac; *Wédélius* croit que l'élixir de propriété est fort efficace; *Mercurialis* recommande le rhapontic; ce médecin en conseilloit une infusion dans le vin avec le panax; *Riviere* a donné son approbation à un tel remede; mais répond-il à toutes les causes? les eaux thermales sulfurées & laxatives, ensuite quelques cordiaux, qui n'ayent pas trop d'activité, remplissent mieux la plûpart des indications dans les paroxysmes.

Mais, en divers cas, une partie, qui agite le cœur, doit ses souffrances à une autre qui ne paroît pas aussi affectée; le foie, par exemple, est souvent la cause des hémorrhoïdes; il influe sur certains désordres de l'estomac, & des intestins; enfin il arrête en divers cas le cours du sang dans le mésentere & dans la rate; de-là viennent des congestions

& des affections mélancoliques qui portent le trouble dans le cœur; voilà donc des indications qui nous ramenent aux eaux de Vals & de Caranſac; mais les hémorrhoïdes, quand elles ceſſent de couler, demandent des remedes plus particuliers; l'application des ſang-ſuës eſt ce qu'il y a de plus efficace.

XX.

Cure de divers accidens qui arrivent dans les accès des palpitations.

Il n'eſt pas moins eſſentiel de remédier à des accidens qui ſont quelquefois fort graves dans les accès des palpitations; le pouls, comme nous l'avons dit, s'éteint en divers cas; il ſurvient des ſpaſmes & des vomiſſemens; mais, en parlant des cauſes qui produiſent ces déſordres, nous avons indiqué les diverſes reſſources qu'on a trouvées, pour ranimer l'action des arteres, ou pour calmer l'irritation des nerfs & de l'eſtomac.

Reſte à combattre des accidens plus formidables; les palpitations

paroissent calmées quelquefois, & se changent en tremblemens; or, s'il reste encore quelque force dans le pouls, les préceptes, que nous avons donnés pour modérer ou pour rétablir l'action du cœur, subsistent toujours; les saignées, les évacuations & les calmans sont d'abord les remedes qu'il faut tenter; ils seront encore plus efficaces, si la maladie n'est pas ancienne, & si elle vient de la violence de quelque passion.

Mais les tremblemens sont quelquefois sourds; on ne les apperçoit que dans le pouls qui est irrégulier; les malades sentent seulement des especes de trémoussemens ou certaines secousses dans la région du cœur; or, que peut-on tenter dans de pareils cas? les parois de cet organe sont souvent émincées, & trop foibles, ou il a une telle masse, qu'il est dans l'impuissance de se mouvoir; quelquefois il est fixé, par des obstacles, à la même place, ou rempli de concrétions qui étouffent son action; est-il donc possible de la lui rendre? & tout ce qu'on peut se proposer, n'est-ce pas dela soutenir, en tâ-

chant de ranimer les forces vitales ?

On trouve quelquefois plus de ressources contre des accidens aussi effrayans, je veux dire contre l'oppression & l'eau infiltrée dans le poumon ou dans les parties extérieures ; c'est-là une suite trés-fréquente des palpitations dans leurs accès ; elle les rend même plus violens ; or toutes les vues doivent se tourner sur les dangers de ces accidens ; voici quelques exemples où l'on trouvera toutes celles qu'on peut se proposer ; ils seront plus instructifs que les préceptes.

Un homme de soixante ans se plaignoit de violentes palpitations ; la goutte en étoit la premiere cause ; c'est dans une attaque de cette maladie, qu'il les sentit la premiere fois ; elles étoient accompagnées d'un étouffement qui paroissoit être sans ressource ; cependant la nature ou les remedes rétablirent l'action du cœur ; la respirationde vint très-libre ; on eût cru qu'il ne restoit plus aucun vestige de tant d'accidents.

Mais, après un relâche assez long ;

ils reparurent encore, & furent plus vifs; la moindre agitation soit du corps soit de l'esprit troubloit le pouls; il se perdoit souvent, ou il étoit irrégulier; alors les jambes & les mains s'enflerent, & les tégumens du bas-ventre s'épaissirent; sans doute que les poumons s'infiltrerent de même; la respiration étoit si gênée, que le malade étoit exposé à des étouffemens, dès qu'il changeoit de situation; on étoit obligé d'ouvrir les fenêtres, pour renouveller l'air.

Dans de telles circonstances, on crut que la poitrine étoit remplie d'eau, ou qu'il y avoit quelque polype dans le cœur; cependant l'expression de cloportes, des bouillons faits avec la racine de patience, la scolopendre, le cresson, dissiperent la leucophlegmatie, rendirent aux poumons leur liberté, & calmerent les palpitations; il n'y eut que le pouls qui ne changea point, c'est-à-dire qu'il fut petit, fréquent & irrégulier; il est souvent tel, lorsque la goutte s'est calmée ou a disparu.

Un malade, âgé de cinquante ans, fut encore mieux rétabli, quoique

ſon cœur eût reçu des atteintes auſſi vives ; il battoit avec tant de force, que la reſpiration devint fort difficile ; de-là une oppreſſion qui fut bientôt continuelle ; il falloit, pour la rendre plus ſupportable, que la tête fût toujours élevée ; mais les jambes & les cuiſſes s'enflerent, & il ſurvint un épanchement dans le bas-ventre ; cependant, quand les accidens ne laiſſoient, ce ſemble, plus d'eſpérance, des pilules faites avec le ſavon, la gomme ammoniac, les cloportes & la ſcille firent diſparoître juſqu'aux moindres reſtes d'une maladie ſi terrible ; j'ai vu un ſemblable effet de ce même remede dans pluſieurs cas de la même eſpece.

Un homme de quarante-cinq ans ſentoit des palpitations, dès qu'il avoit monté un eſcalier, ou qu'il avoit fait le moindre effort ; enfin elles devinrent plus vives tout-à-coup ; le poumon parut ſe charger ; la reſpiration ne marchoit avec liberté, que quand le malade étoit aſſis, & que la tête étoit penchée ſur la poitrine ; enfin il s'éleva des

battemens dans les arteres par tout le corps; ils étoient violens, & surtout dans les aînes; or les saignées & les purgatifs dissiperent ces accidens dans neuf à dix jours; mais, trois mois après, il survint une attaque non moins violente, avec une enflure; alors un mêlange de savon avec l'oxymel & l'expression de cloportes rétablit les fonctions du poumon, porta le calme dans le cœur, effaça tous les vestiges de la leucophlegmatie; on eût dit que les parties vitales n'avoient souffert aucune atteinte.

Ce qui mérite ici le plus d'attention, c'est que, de tous les remedes qu'on employa, la scille fut le plus efficace; j'y ai trouvé souvent le même secours en divers cas qui paroissoient désespérés; après le vomissement, qui est cependant quelquefois suspect, l'étouffement a diminué; les urines ont coulé plus abondamment; les palpitations se sont calmées; la respiration a été plus libre; c'est ce que j'ai vu dans un homme presque suffoqué; il fut rendu, pour ainsi dire, à la vie, dans

dans peu de jours, par l'ufage du vin fcillitique; l'exemple, qui fuit, confirme encore les propriétés de ce remede.

Une femme de trente-cinq ans étoit à table auprès d'un homme qui tomba en apoplexie; faifie à la vue de cet accident, elle fentit de violentes palpitations qui furent fuivies d'une efpece de fuffocation; elles devenoient plus effrayantes à chaque moment; le corps étoit, pour ainfi dire, attaché à la même place; en même tems, les jambes & les bras s'enflerent; les tégumens du bas-ventre s'imbiberent fur-tout, & devinrent fort épais; enfin, dans de tels accidens, qui avoient éludé la force de la plûpart des remedes, on eut recours au vin fcillitique; il fouleva l'eftomac plufieurs fois, non fans produire un grand foulagement; mais, pour ménager une partie qui s'irritoit fi facilement, on mit la fcille en pilules avec le favon, les cloportes, & quelque cordial.

Or, dans l'ufage de ce remede, la leucophlegmatie difparut; la refpiration devint plus libre; l'action

du cœur ſe modéra ; ſes battemens prirent une marche plus réguliere ; il y a apparence que l'action de la ſcille, dont l'efficacité étoit ſi connue à nos anciens maîtres, tombe ſur-tout ſur les poumons ; d'abord elle les dégage, & facilite par-là le cours du ſang dans les ventricules & dans les oreillettes ; elle ouvre enſuite, dans les reins, à la ſéroſité qui eſt infiltrée, une voie qui lui étoit fermée.

Mais de tels remedes ne ſont pas toujours auſſi efficaces ; M..... âgé de cinquante-cinq ans, avoit une affection mélancolique, & fut tourmenté, pendant long-tems, par une toux qui étoit continuelle ; ce qui eſt ſingulier, c'eſt que la toux ſe calmoit d'abord, lorſqu'il crachoit un peu de ſang ; cependant, quelque tems après, ce malade ſe plaignit d'une oppreſſion qui ſurvenoit, dès qu'il montoit un eſcalier ; or, quand on eut examiné avec plus de ſoin cet accident, on découvrit que la cauſe étoit une palpitation ; peu-à-peu elle devint plus vive ; la reſpiration fut encore plus embarraſſée ; il ſur-

vint une enflure aux jambes; elle gagna même jusqu'au haut des cuisses.

Dans un tel état, on employa tous les remedes qui étoient indiqués par de tels accidens; mais les urines ne coulerent jamais abondamment; aussi les palpitations furent plus pressantes; leurs accès étoient quelquefois d'une telle violence, qu'on voyoit & qu'on entendoit même les battemens; enfin les jambes devinrent éréſipélateuses; il se forma sur la gauche une tache gangreneuse qui fit bientôt de nouveaux progrès; & la vie fut terminée en peu de jours.

Or la mélancolie & la toux avoient pour principe les palpitations; on n'apperçut pas une telle cause au commencement; de-là vient que les remedes qu'on employa, furent inutiles, ou peut-être nuisibles; on en jugeroit mieux, si le cadavre eût été ouvert; mais ce qu'on peut assurer, c'est que le cours du sang étoit fort libre dans le cœur, puisque le pouls avoit du volume; en même tems, on ne sentoit qu'une petite masse qui frapoit les côtes; on peut

donc aſſurer que les ventricules n'étoient point dilatés.

Il n'y avoit pas plus d'apparence qu'ils le fuſſent dans le cas que je vais rapporter ; Mad..... fut long-tems ſujette à des palpitations qui n'étoient pas fort incommodes ; elles lui donnoient même, de tems en tems, quelque relâche ; mais enfin elles devinrent plus vives ; & la reſpiration fut fort gênée ; alors les jambes s'enflerent ; les tégumens du bas-ventre s'épaiſſirent ; le pouls devint petit & irrégulier ; les urines furent preſque ſupprimées ; & rien n'en put rétablir l'écoulement.

Or, dans cet état où tout empiroit, deux ſaignées procurerent un ſoulagement qui parut donner quelque eſpérance ; ce qui la confirma, ce fut l'effet des ſang-ſuës ; elles tirerent beaucoup de ſang des vaiſſeaux hémorrhoïdaires, & alors tous les accidens ſe diſſiperent ; les couloirs des reins devinrent plus libres ; les palpitations ne furent plus auſſi violentes ; cependant, quelques mois après, tout revint dans le même état qui entraîna bientôt de nouveaux

accidens ; la malade fut ſuffoquée dans des angoiſſes inexprimables.

Dernier exemple auſſi malheureux, & pris d'une maladie dont le cours ne fut pas auſſi varié, ni ſi effrayant ; M..... avoit joui d'une ſanté qui ſe ſoutint juſqu'à l'âge de ſoixante ans ; alors il fut attaqué de palpitations qui devinrent habituelles ; les accidents furent une enflure, & un reſſerrement qui ſe fit ſentir, de tems en tems, à la partie inférieure & antérieure de la poitrine ; il étoit ſi violent, que le malade craignoit de périr à chaque inſtant ; le pouls, qui étoit foible, petit, intermittent, augmentoit cette crainte ; cependant le cœur battoit avec plus de force ; or, pour calmer cette agitation, on tenta divers remedes que le défaut de régime rendit inutiles ; ce défaut même hâta la mort ; elle arriva après un ſouper qui ne pouvoit être que dangereux.

Ce qui doit ſurprendre, c'eſt que la cauſe immédiate de cet accident ne fut pas trouvée dans le cœur ; il n'y avoit aucune trace d'anévriſme ; les palpitations, qui l'agitoient, ne

dépendoient que de l'aorte ; ſans être dilatée, elle avoit ſes parois épaiſſes, & preſque cartilagineuſes juſqu'au diaphragme ; en même tems, la ſurface interne de cette artere, étoit dure, inégale, excoriée, ulcérée profondément à ſa racine ; on trouva auſſi les valvules ſigmoïdes rapetiſſées, relevées, appliquées à cette ſurface, ſans qu'elles puſſent s'en écarter ; cependant tous ces déſordres ne porterent pas le dernier coup à l'eſprit vital ; il ne fut éteint que par le ſang qui s'épancha entre les membranes du cerveau.

X X I.

Méthode curative, qui eſt indiquée dans les relâches ou les intervalles des accès.

Telle eſt la méthode curative qu'on doit ſuivre dans les accès des palpitations ; mais, malgré les remedes les mieux indiqués, & appliqués avec le plus de juſteſſe, il arrive ſouvent qu'elles continuent avec violence ; que ſi elles ſe calment en certains momens, elles reprennent

toute leur force, ou qu'enfin la maladie ne ſoit plus qu'une alternative continuelle d'accidens & de calmes trompeurs; or, dans de tels cas, s'il y a quelques exemples d'un rétabliſſement ineſpéré, ils ſont fort rares, & doivent l'être; alors les parties vitales ſont attaquées trop vivement & depuis trop long-tems, pour qu'on puiſſe eſpérer une guériſon, ou pour que la vie ſe ſoutienne; il arrive très-ſouvent une mort ſubite.

Le parti le plus ſage qu'on puiſſe prendre, quand les palpitations ſont ſi obſtinées, eſt, ſans doute, de ſe borner aux précautions, & de prévenir, s'il eſt poſſible, de plus grands accidens; or les ſeules reſſources qui nous reſtent, ſont comme nous l'avons dit en parlant des dilatations, le régime du corps & de l'eſprit, quelque ſaignée, un exercice modéré, des purgations légeres, des calmans, des apéritifs, &c; voyez le détail où nous ſommes entrés, ſur ces remedes; il eſt rempli d'obſervations qui ſont très-exactes;

bſervations qui confirment encore ce que nous avançons.

Mais, s'il y a des accès qui n'ont d'autre terme que la mort, ou qui laiſſent dans le cœur une agitation vive & continuelle, il y en a beaucoup qui ſe calment ou diſparoiſſent, les uns plutôt, & les autres plus tard; cependant ils ſont ſujets à ſe réveiller, quand tout ſemble même nous raſſurer contre leur retour; des apparences ſi trompeuſes ont cauſé la perte de divers malades; pour prévenir donc des récidives ſi funeſtes, il faut en venir néceſſairement aux ſecours indiqués contre les accès & ſur-tout contre la plénitude, & l'irritation; ces ſecours ſont comme nous l'avons dit, les ſaignées, les purgatifs, les calmans & les anti-ſpaſmodiques, &c.

Il y a cependant des circonſtances où le cœur a beſoin d'autres remedes; les cauſes des palpitations ſubſiſtent ſouvent dans cet organe ou dans d'autres parties, lorſque tout paroît y être tranquille; on ne peut qu'affoiblir, en divers cas, la vio-

lence des accidens dans leurs accès ; leur relâche eſt donc le tems le plus favorable, ou le ſeul même qui permette d'attaquer le fond de ces cauſes, par des remedes appropriés ; or ce principe, qu'il faut combattre, peut être fort différent ; & préſenter, par conſéquent, diverſes indications ; elles ne peuvent pas être les mêmes, par exemple, quand il eſt fixe ou paſſager.

A peine eſt-il néceſſaire de parler des indications que l'on peut tirer des cauſes fixes ; nous l'avons ſouvent dit ; on ne ſçauroit ſe propoſer que de combattre leurs effets, d'affoiblir leurs récidives, ou de les éloigner ; or ce qui diſſipe les accidens, malgré leur violence, peut, ſans doute, les prévenir, les retarder, ou les rendre moins vifs ; qu'on ſe rappelle la cure des anévriſmes des ventricules, & des dilatations des oreillettes ; le cœur palpite vivement, dans ces maladies, & ſur-tout dans leur force ; or elles ne demandent, dans leur relâche, que les remedes palliatifs.

Il n'en eſt pas de même du venin

de la gale, des levains dartreux, des désordres de l'estomac, des ravages du scorbut, des vices des menstrues, de l'action déréglée des nerfs, des affections hypochondriaques; ce sont-là des causes dont le fond reste très-souvent après les accès des palpitations; il peut même les réveiller, lorsque tout paroît le plus tranquille; il faut donc l'attaquer avec des remedes appropriés, si on veut prévenir les récidives; elles seroient inévitables, si on ne tâchoit de détruire le foyer de la maladie qui porte le trouble dans l'action du cœur.

Je n'entre ici dans aucun détail sur ces remedes; on les connoît; il s'agit seulement de les appliquer avec réserve; ce qui est sur-tout essentiel, en les appliquant, c'est de ne perdre jamais de vue, l'irritation qui agite le cœur, & le sang qui se ramasse dans les cavités de cet organe; en voulant calmer ses mouvemens, on pourroit lui donner plus d'activité, & attirer même les accidens qu'on veut éviter.

Il n'est pas moins essentiel de

jetter les yeux ſur les ſuites des palpitations, ſur l'infiltration, par exemple, des poumons & ſur l'hydropiſie de poitrine; or, pour prévenir ces accidens, nous n'avons que des évacuans, des diurétiques, un exercice modéré, des frictions legeres, ou enfin ce qui peut faciliter la circulation & la ſoutenir; or voici une reſſource qui peut produire un tel effet, & qui mérite une attention particuliere.

XXII.

L'uſage du mars dans les palpitations.

Le mars eſt un remede dont les modernes ont enrichi la médecine; ce n'eſt pas que les anciens ne l'ayent connu; mais nous en avons étendu l'uſage; on l'a appliqué à diverſes maladies dans leſquelles on n'avoit pas entrevu ſon utilité; il eſt ſi efficace, par exemple, contre les palpitations, qu'on le preſcrit, en beaucoup de cas, comme un ſpécifique. Mais quelle eſt ſon opération? nous n'en connoiſſons que les effets; nous ſçavons ſeulement qu'il dé-

bouche le foie, qu'il débarrasse d'autres viscères, qu'il favorise la digestion, qu'il calme l'action des nerfs sympathiques, qu'il rappelle l'écoulement des menstrues, qu'il le modere, lorsqu'il est trop abondant; mais ce remede agit-il en absorbant, comme on l'a prétendu ? c'est ce qui n'est apuyé d'aucune preuve; M. Stahl a déja flétri cette opinion comme l'opinion de l'ignorance; la propriété de diviser & d'atténuer, propriété dont ne doutent pas tant de médecins décisifs, ne sçauroit être prouvée par aucun fait; elle n'est appuyée que sur de vains raisonnemens que les vrais physiciens dédaignent toujours.

Il faut donc se renfermer dans l'expérience, si on ne veut s'égarer dans de vaines conjectures toujours honteuses pour des médecins & dangereuses pour la vie des malades il est certain que les palpitations cedent souvent à l'usage du mars; mais on doit d'abord déterminer si on peut le donner dans tous les cas ?

Il paroît du moins être inutile, quand les palpitations sont excitées

par des vices du cœur ; j'ai pourtant obſervé qu'en ces mêmes cas, divers malades trouvoient quelque ſoulagement dans l'uſage de ce remede ; ce n'eſt pas qu'il eut pu agir efficacement ſur les fibres cardiaques irritées ; mais il avoit rétabli ſans doute les fonctions des viſceres du bas-ventre ; ces malades étoient mélancoliques ; l'eſtomac ſe vuidoit difficilement ; les inteſtins étoient pleins de vents ; or ces accidens & beaucoup d'autres avoient diſparu.

Lorſque les poumons ſont viciés, & que leurs léſions entraînent des palpitations, il eſt certain que l'uſage du mars doit être interdit ; il eſt ennemi de ce viſcere ; c'eſt-là un fait avoué de tous ceux qui ont obſervé l'opération d'un tel remede ; il porte une ardeur dans la poitrine, & cauſe ſouvent des crachemens de ſang.

Si les hémorrhoïdes ſupprimées ou douloureuſes agitent le cœur, l'uſage du mars ne demande pas moins de circonſpection ; il eſt certain qu'il ſera nuiſible, tandis qu'il y aura de l'irritation dans les vaiſſeaux hémor-

rhoïdaires ; mais, comme nous l'avons dit, il débouche les viſceres, ouvre les couloirs de la bile, facilite le cours du ſang à travers le foie ; ces effets favorables peuvent, dans certains cas, laiſſer une place à ce remede dans la cure des palpitations, quand, par exemple, les douleurs & le gonflement auront diſparu à l'iſſue du rectum.

Si le trouble de l'action du cœur vient de l'embarras de quelque viſcere du bas-ventre, des dérangemens, par exemple, de l'eſtomac, de la ſuppreſſion des régles, des affections mélancoliques, un tel remede aura, ſans doute, bien plus de ſuccès ; c'eſt à cauſe de ſon efficacité dans de tels maux, qu'on l'a appliqué aux palpitations ; il attaque leur cauſe, & voilà pourquoi il a réuſſi en tant de cas où les autres reſſources étoient inutiles.

Ce n'eſt pas qu'il réuſſiſſe également dans toutes ces maladies ; elles ſont même accompagnées de beaucoup d'accidens qui très-ſouvent ne permettent pas qu'on ait recours à un tel remede ; dans des affections

hyſtériques, par exemple, des femmes qui perdent leurs régles, ou les ont perdues, le mars ne peut pas être bien efficace; on peut même douter s'il n'eſt pas moins utile que nuiſible, quoiqu'on le preſcrive ſi ſouvent, & avec tant de confiance.

Mais, dans les cas même auxquels il eſt plus approprié, il n'y a que le tems qui en peut aſſurer l'heureux ſuccès; des mois entiers ne ſuffiſent pas ſouvent, pour qu'on retire quelque avantage ſenſible d'un pareil remede; il faut quelquefois le continuer pendant un an, & même plus long-tems.

XXIII.

Si la méthode précédente peut s'appliquer à tous les cas.

Une telle méthode paroît s'étendre ſur tous les cas; mais il y a des palpitations qui ſont peu ſenſibles; à peine ceux qui y ſont ſujets, les reſſentent-ils; quelques-unes qui ſont plus vives reviennent de tems en tems, ſans être fort incommodes; d'autres même ſont anciennes, con-

tinuës ou habituelles, ſans cependant qu'elles entraînent des accidens ; or ces différences changent-elles les indications ?

Tous ces cas trouvent, ſans doute, leurs remedes parmi ceux que nous avons indiqués ; il y en a pluſieurs même qui ſont eſſentiels dans les palpitations les plus legeres ; il eſt vrai qu'à ne conſulter que leurs accidens, on croiroit ſouvent qu'elles ne demandent aucun ſecours ; mais on a une idée bien différente, ſi on jette les yeux ſur l'avenir ; les cauſes qui troublent l'action du cœur, peuvent faire de grands progrès ; il faut donc tâcher de les arrêter ou de les ſuſpendre par quelque ſaignée & par le régime ; on n'a pas d'autres reſſources ; ſouvent même elles ne ſont pas inutiles, elles ont prévenu, en divers cas, des ſuites facheuſes que tout annonçoit.

Quand les palpitations ſont plus vives & habituelles, on ne trouve de même quelque ſecours que dans les remedes généraux dont nous avons parlé ; on peut en prouver

l'utilité par divers exemples ; en voici un qui n'eſt pas des moins ſinguliers.

Un grand perſonnage avoit eſſuyé une fiévre violente, qui auroit demandé pluſieurs ſaignées ; mais au lieu de diminuer le volume du ſang, on avoit prodigué les remedes les plus échauffans ; de-là une action beaucoup plus vive dans le cœur ; ſes battemens étoient ſi forts, que les côtes ſe ſoulevoient à chaque coup qui les frapoit ; cependant le malade, habitué depuis deux ans à ces accidens, pouvoit marcher ; il montoit même des eſcaliers, ſe livroit aux travaux de ſon état, & n'obſervoit que peu de régime.

C'étoit-là un cas qui indiquoit encore les ſaignées ; mais on n'en put obtenir qu'une ; pour ce qui eſt des autres remedes, on conſeilla au malade les eaux de Spa ; il les prit, & non ſans ſuccès ; ſi le fond de la maladie ſubſiſta toujours, les palpitations furent moins vives ; aujourd'hui, c'eſt-à-dire depuis ſept ans, la marche du cœur n'eſt pas diffé-

rente ; elle eſt ſeulement plus ou moins troublée, ſuivant le régime, ou les mouvemens, &c.

D'autres exemples ne prouvent pas moins l'utilité de quelques remedes quand les palpitations ſont obſtinées ; elles furent très-vives dans une femme & devinrent périodiques ; le prélude étoit une douleur ſur la région du foie, une ardeur brûlante ſur l'eſtomac, un vomiſſement de bile cauſtique ; enfin les eaux thermales purgatives ſuſpendirent les accidents ; ils reparurent cependant de temps en temps, mais ſans laiſſer après eux aucune ſuite.



CHAPITRE X.

De la foibleſſe de l'action du cœur, ou de la ſyncope.

ARTICLE I.

Définition & deſcription de la ſyncope ; ſes différences, & ſon principe général.

LE principe vital, ou ce principe qui anime tous les reſſorts de notre machine, n'eſt que l'action continuelle des nerfs& du cœur ; mais cette action peut être affoiblie peu-à-peu, ou ſe perdre tout-à-coup ; or cette foibleſſe ou les forces vitales s'évanouiſſent, & où l'ame ſemble ſe retirer de toutes les parties, eſt ce qu'on appelle *la ſyncope.*

Comme cette maladie a divers degrés, elle a divers noms qui les déſignent, ou, pour mieux dire, qui ne marquent que ſes effets ou ſes accidens ; les Grecs l'ont appellée ἔκλυσις, λειποθύμια, λειποψύχια, συκοπὴ. Les Latins ont rendu ces termes par ceux d'*exſolutio*, *animi de-*

fectio, *deliquium*, *concifura*, *lapfus virium ;* mais tant de noms d'une même chofe font inutiles ; nous les exprimerons par le feul mot de *fyncope*, mot inconnu aux anciens Grecs, & qui n'a été d'ufage que du tems de Galien ; c'eft, felon lui & felon ceux qui l'ont fuivi, le dernier degré des forces vitales, le dernier, dis-je, de leur foibleffe, quand elles s'éclipfent, fans s'éteindre ; &, par conféquent, il renferme tous les autres ; nous nous fervirons cependant, de tems en tems, du terme de *défaillance*, fans y attacher une idée différente.

Mais, pour mieux caractérifer cette défaillance ou la fyncope, voici un tableau de fes accidens ; elle eft très-fouvent plus effrayante que dangereufe ; c'eft pourtant une image de la mort ; les puiffances de l'ame & du corps tombent tout-à-coup ; les fens internes & externes paroiffent éteints ; plus de connoiffance, de mémoire, de fentiment ; les parties les plus effentielles perdent leur action ; du moins eft-elle infenfible dans le cœur & dans les

poumons ; en même tems, le pouls s'éclipſe, & le froid ſe répand ſur tous les membres ; la vie, qui eſt ſuſpendue pour ainſi dire, eſt donc comme un feu couvert qui ne jette plus aucune étincelle ; or, quelles ſont les cauſes qui éteignent ce feu en apparence, ou qui peuvent l'éteindre réellement ?

Il n'eſt pas ſurprenant que de telles cauſes ſe ſoient dérobées aux anciens ; cependant, dans l'obſcurité de leur phyſique, ils ont vu que la partie ſouffrante, ou celle d'où partent comme de leur ſource les divers accidens de la ſyncope, ne pouvoit être que le cœur ; la cauſe qui éteint les forces vitales dans cet organe, c'eſt, diſoit-on, une eſpece de vapeur qui les ſuffoque ; on l'a comparée à certaines exhalaiſons qui ſortent des végétaux, des animaux, & des lieux ſouterreins ; elles ſont quelquefois un vrai poiſon, & comme un ſouffle peſtilentiel.

De tels miaſmes, ou de tels venins, peuvent ſe former dans notre corps ; ils s'attachent, ſelon les anciens, à l'eſtomac de même qu'au

cœur; de-là vient qu'en reconnoissant une syncope *cardiaque*, ils ont établi une syncope *stomachique*; il y a, sans doute, du vrai dans ces idées; mais elles sont vagues ou obscurcies par le préjugé; on a confondu les effets avec les causes; celles qui sont éloignées, ont été regardées comme prochaines ou immédiates; cependant, pour les débrouiller, il n'y avoit d'abord qu'à déterminer celles qui sont attachées aux premiers organes de la circulation & de la vie; or c'est ce que nous allons examiner.

II.

Causes qui sont dans le cœur, & qui produisent des syncopes.

Parmi les causes qui sont dans le cœur, & qui étouffent les forces vitales, il faut, sans doute, placer le sang qui aborde, sans cesse, dans les cavités de cet organe; il s'engorge souvent, comme nous l'avons dit; or son action est plus difficile, quand il est trop plein; de-là vient aussi cette pesanteur qui se fait sentir

ſur la poitrine, la difficulté de reſpirer, la foibleſſe des forces vitales ; j'ai vu des hommes qui, après des courſes & des efforts long-tems continués, cauſes ſi fréquentes de l'engorgement des oreillettes & des ventricules, étoient prêts à s'évanouir à chaque inſtant.

Il s'enſuit de-là que les grandes dilatations, de quelque cauſe qu'elles viennent, menacent ſouvent l'eſprit vital ; il faut néceſſairement que l'action du cœur ſoit chancelante ſous ſon volume & ſous le poids du ſang ; c'eſt la remarque d'Albertini, remarque qui eſt confirmée par l'expérience ; l'aorte & l'artere du poumon, dilatées à leur racine, entraînent, dit-il, le même déſordre, c'eſt-à-dire des défaillances.

On ne doit pas croire cependant qu'elles ſoient une ſuite conſtante des dilatations ; c'eſt ce que prouvent divers exemples qu'il eſt inutile de rapporter ; il eſt évident que, ſi les poumons ne ſont pas gênés à un certain point, & ſi le ſang peut ſortir librement des ventricules, les puiſſances vitales ſe ſoutiennent ; elles

ne tombent, en général, que lorſque le pouls eſt vacillant & inégal, qu'il vient à manquer, que le cœur a un grand volume, que ſes fibres ſont relâchées, &c; c'eſt ſur-tout vers la fin d'une pareille maladie, qu'il arrive des ſyncopes; & très-ſouvent ce ſont les annonces de la mort.

Les forces vitales ſeroient encore bien plus expoſées, ſi le ſang perdoit ſa fluidité dans les oreillettes ou les ventricules; or on le trouve coagulé dans ces cavités en divers cas; alors il cauſe, ſuivant Lower, des anxiétés, des palpitations, des intermittences dans le pouls, & des ſyncopes; j'ai injecté, ajoûte-t-il, demi-livre de lait dans la veine crurale d'un chien; or, demi-heure après cette injection, le cœur parut oppreſſé; il ſurvint des angoiſſes, avec des palpitations; & l'animal mourut; le lait formoit avec le ſang une maſſe épaiſſe; on ne pouvoit la diviſer avec les doigts; Lower devoit ajoûter que l'eau ou l'air & les acides peuvent produire les mêmes effets; mais il s'agit de ſçavoir ſi cette coagulation peut arriver dans les

les cavités du cœur, ſans qu'une cauſe étrangere y ait pénétré.

Si on ne conſultoit que l'opinion ou les ouvertures des cadavres, cette coagulation ne ſeroit pas douteuſe ; elle n'a point trouvé de contradiction dans l'eſprit de beaucoup de médecins, de Salius Diverſus, par exemple, de Spigélius, de Riolan, de Bartholin ; pour preuve de leur opinion, ils ont rapporté diverſes obſervations qui ſont, ce ſemble, déciſives ; elles paroiſſent même confirmées par d'autres non pas moins impoſantes.

Une fille, dit Riviere, étoit ſujette à de fréquentes lipothymies ; elle mourut ſubitement, & on trouva le ſang coagulé dans la veine-cave ; ce fut-là la cauſe de la mort ſubite, ſuivant cet écrivain ; un enfant de trois mois, ajoûte Loſſius, périt dans un inſtant ; or le cœur étoit rempli de concrétions ; enfin une femme, ſelon Judécius, étoit ſujette à la goutte, & ſe portoit mieux ; cependant elle mourut dans une grande défaillance ; les cauſes de cette mort furent les mêmes que

celles que nous venons de rapporter; mais ce qui avoit précédé, n'annonçoit pas certainement une telle cataſtrophe ; cette femme s'étoit livrée à la joie, & elle avoit ri avec excès.

Malgré ces exemples & divers autres, cette cauſe eſt imaginaire; une telle coagulation, comme nous l'avons dit, n'eſt, en général, que l'ouvrage de la mort ; s'il arrive quelquefois qu'il ſe forme des concrétions, pendant la vie, dans les oreillettes & les ventricules, c'eſt quand leurs cavités ſont dilatées ; alors il faut avouer que le poids du ſang, ſon volume, les engorgemens qu'il occaſionne, les obſtacles qu'il oppoſe à ſon propre cours, peuvent troubler ou ſuſpendre même l'action du cœur & de-là les défaillances.

Mais, outre ces cauſes, en voici une autre fort différente, qui eſt toujours inſéparable des dilatations, & qui eſt même dominante ; quand le cœur s'engorge, qu'il ſe dilate, ou qu'il s'y forme des concrétions, il faut néceſſairement que les parois de cet organe perdent leur force ;

auſſi, comme nous l'avons dit, le pouls s'affoiblit, & de-là viennent très-ſouvent de violentes ſyncopes; la raiſon & l'expérience confirment également une telle idée.

Si l'on applique à un muſcle découvert quelque cauſe qui puiſſe l'irriter, d'abord ſon tiſſu ſe révolte pour ainſi dire, en ſe reſſerrant; quand on pince, par exemple, les fibres du cœur dans un chien vivant, elles ſe concentrent; leurs vibrations ſe précipitent & deviennent plus petites; l'irritation même peut être ſi vive dans ces fibres, que leurs mouvemens ne feront plus que de vains efforts, ou des ſecouſſes imperceptibles; elles ne pouſſeront donc dans les arteres qu'un filet de ſang; par conſéquent, le reſte du corps, le cerveau, les nerfs ſurtout & le poumon doivent tomber dans l'inaction; c'eſt ce que prouvent des obſervations qui ont été faites ſur le cœur de l'homme même; dès qu'on touche la pointe de cet organe avec une ſonde, dans une bleſſure de poitrine, il ſurvient des défaillances dans le même inſtant.

Qu'on juge, par-là, des effets que produisent les abscès & les ulceres qui se forment dans le cœur, le concentrent, le flétrissent & le rongent; il n'est pas surprenant qu'il perde ses forces dans ces désordres; elles s'affoiblissent, lors même qu'il n'y a dans son tissu qu'un petit espace qui soit abscédé, ou qui s'ulcere; or ce qui porte une atteinte dangereuse à l'esprit vital, dans de tels cas, c'est d'abord l'irritation; elle trouble l'action des oreillettes & des ventricules; en même tems, il suinte de leurs parois une matiere purulente ou ichoreuse & ennemie des nerfs; car elle suspend leur influence ou l'activité qui donne le mouvement à nos organes; c'est ainsi qu'en se formant, même en d'autres parties que le cœur, une telle matiere, si elle est résorbée, entraîne, souvent, des défaillances.

Je dis, souvent, & non pas toujours; car il arrive quelquefois que le cœur s'abscede ou s'ulcere, sans qu'il produise des syncopes; l'irritation n'est pas toujours assez vive dans les abscès, pour que l'action de

cet organe soit troublée ; ses ulcérations sont quelquefois sourdes ; leur fonds & leurs bords deviennent calleux, c'est-à-dire moins irritables ; peut-être que la matiere, qui s'y forme, est peu abondante en certains cas, ou n'est pas assez dépravée pour porter quelque atteinte aux forces vitales.

Quoi qu'il en soit, tout est si variable, que le cœur, bien loin d'être irrité dans certaines syncopes, peut être engourdi par diverses causes ; il l'est, par exemple, lorsqu'il se desseche & se flétrit, qu'il est mollasse, relâché & macéré, ou que ses parois, en s'exténuant, deviennent trop minces ; alors il y a peu d'action dans les fibres motrices de cet organe ; le pouls est insensible, inégal ou vermiculaire ; voilà donc les forces vitales prêtes à s'éteindre à chaque instant ; heureusement, si de telles causes sont sans remede, elles sont rares ; &, comme il seroit impossible de les deviner, il est presque inutile d'en parler.

D'autres, pour être plus fréquentes, ne sont pas plus faciles à dé-

mêler; c'eſt la mort ſeule qui peut nous apprendre que certains obſtacles qui s'oppoſent à l'action du cœur, y éteignent ſouvent les forces vitales; ces obſtacles ſont intérieurs ou extérieurs; ceux qui ſe forment dans les cavités de cet organe, ſont des tumeurs, des oſſifications, des rétréciſſemens; nous en avons déja parlé; tous ces vices éteignent par eux-mêmes les forces vitales.

Ceux qui ſont au dehors des ventricules & des oreillettes, n'entraînent pas moins de dangers; c'eſt ce que prouvent, par exemple, les hydropiſies du péricarde; l'anxiété inſupportable qu'elles produiſent, les variations du pouls, l'oppreſſion, la peſanteur & le reſſerrement au bas de la poitrine, ſont des préludes preſque aſſurés de la ſyncope; c'eſt ce que prouvent tant de cas que nous avons rapportés; cependant elle arrive quelquefois ſans le concours de ces accidens; on a vu des malades en qui rien n'annonçoit qu'il y eût de l'eau épanchée autour du cœur, tandis qu'il y étoit noyé depuis long-tems.

Tel étoit, ſelon l'illuſtre Morgagni, celui d'une femme qu'on avoit purgée violemment, & qui avoit bu enſuite beaucoup d'eau; de-là une difficulté de reſpirer, & une ſyncope qui en attira d'autres; enfin elles devinrent fort fréquentes; la cauſe la plus legere les occaſionnoit; ce qui eſt ſingulier, c'eſt que la malade s'évanouiſſoit, dès qu'elle ſe livroit à l'envie de parler; cependant rien n'annonçoit un tel accident; nulle altération dans le viſage; le ſommeil étoit tranquille, & la reſpiration libre, dans quelque ſituation que fût le corps; les pulſations des arteres étoient même égales; auroit-on cru, que dans un tel cas, il y eût un épanchement dans le péricarde, & qu'il n'y eût point d'autre cauſe de défaillance?

De tels cas ne ſont pas pourtant auſſi rares qu'on pourroit le croire; Olaüs Borrichius, Vieuſſens, Valſalva n'ont obſervé aucune trace d'oppreſſion dans quelques malades dont le péricarde étoit plein d'eau; les ſyncopes, ſuites fréquentes d'une

telle hydropiſie, ne ſont pas plus conſtantes, ſelon d'autres obſervateurs; Schreibérus, par exemple, trouva un épanchement conſidérable autour du cœur, ſans qu'il y eût eu le moindre trouble qui intéreſſât l'eſprit vital; cependant la reſpiration devint enfin fort difficile; l'oppreſſion & la toux furent continuelles, &c.

L'adhérence du cœur au péricarde n'eſt pas une cauſe moins variable de la ſyncope; c'eſt ce qu'on voit dans diverſes obſervations; celles qui ne parlent point de cet accident, ſont peut-être les plus nombreuſes; mais elles prouvent ſeulement que le cœur ne perd pas toujours ſon activité, lorſqu'il trouve quelque réſiſtance; cependant, lorſqu'il eſt collé étroitement à ſon enveloppe, ou que leurs attaches ſont ſerrées, fortes & courtes, il ſurvient une irritation, ſuite néceſſaire des obſtacles qui s'oppoſent à l'action de cet organe; c'eſt ce qui répond à beaucoup de difficultés qui ſe préſentent ſur diverſes cauſes de la ſyncope.

III.

Les vaiſſeaux produiſent la ſyncope de même que le cœur, lorſqu'ils ſont trop pleins, qu'ils ſe vuident, ou que le cours du ſang y eſt trop ralenti.

Mais, voici une cauſe plus fréquente & moins dangereuſe en général, quoiquelle s'étende par tout le corps ; c'eſt la plénitude qui ſe forme, en divers cas, dans les arteres & dans les veines.

Il n'eſt pas extraordinaire que cette plénitude affoibliſſe les forces vitales, ou les éteigne ; les arteres, qui ſont engorgées, ſe compriment les unes les autres, preſſent les nerfs qui les animent, & étouffent, par conſéquent, leurs propres forces ; il reſte encore moins d'activité dans les fibres des veines ; leurs parois ſont plus foibles, & leurs cavités plus ſuſceptibles de congeſtions.

Mais c'eſt en même temps une ſuite néceſſaire qu'elles ſe forment dans le cœur ; la plénitude y eſt encore plus grande, à proportion, que dans les vaiſſeaux ; il peut, ſans

doute, s'engoger, ſans qu'ils ſoient trop pleins ; mais, dès qu'ils ſont ſurchargés de ſang, il faut que ce fluide s'accumule dans les oreillettes & les ventricules ; or voilà une cauſe de ſyncope, comme nous l'avons dit.

Il y a une fauſſe plénitude qui a tous les inconvéniens de la véritable ; c'eſt le gonflement qui eſt cauſé par la raréfaction, ſuite néceſſaire de la chaleur ; alors les poumons ſurtout ſont en ſouffrance ; la reſpiration eſt plus difficile, dès que le ſang eſt plus raréfié ; c'eſt ce qu'on éprouve dans les ardeurs de l'été ; dans des lieux trop chauds, dans des étuves, dans des bains ; il n'eſt donc pas ſurprenant que les forces vitales en reçoivent quelque atteinte ; je ne ſçais pourquoi elles ſont plus ſujettes à s'affoiblir dans les enfans ; ils s'évanouiſſent plus ſouvent dans les égliſes, par exemple, lorſqu'il y a trop de monde raſſemblé, & que le chaud y eſt étouffant.

Des accidens, qui ſont les mêmes, naiſſent ſouvent de cauſes con-

traires; si les vaisseaux, lorsqu'ils s'engorgent, suffoquent le principe vital, sa force se perd de même, quand ils se vuident; que les sucs nutritifs, par exemple, qui réparent la perte de ceux qui s'exhalent sans cesse, viennent à manquer, les corps s'exténuent nécessairement; de-là une foiblesse dans les muscles, dans les nerfs & dans le cœur, &, par conséquent une source de syncopes.

Cette foiblesse n'est pas moins à craindre dans d'autres cas où les vaisseaux se désemplissent; les sueurs trop abondantes, par exemple, celles même qui sont critiques, les évacuations qui sont causées par la violence des purgatifs ou des diarrhées, les débordemens, tels que ceux du *cholera-morbus*, affoiblissent la force des arteres; en même tems, le tissu des fibres se relâche dans toutes les parties; voilà donc l'esprit vital exposé à des défaillances.

Il doit être encore plus affoibli après diverses maladies qui ont duré long-tems; elles laissent quelquefois si peu de force dans les corps

qui les ont eſſuyées, qu'un effort qu'ils font pour ſe tourner ou ſe redreſſer, peut les jetter dans des ſyncopes; les cachectiques ne doivent pas y être moins ſujets, quand leur ſang a été appauvri ou conſumé; au lieu de ce fluide, qui fait la force des vaiſſeaux, on y trouve de l'eau rougeâtre avec une matiere flatueuſe, matiere qui trouble ou rallentit néceſſairement la circulation; auſſi des ſaignées, qu'on a faites imprudemment dans de tels cas, ont-elles causé une mort ſubite; c'eſt ce qui eſt arrivé à divers malades qui étoient ſujets à des ſyncopes.

Ce n'eſt pas ſeulement dans les vaiſſeaux que l'on voit de telles flatuoſités; *Grætzius* rapporte qu'une femme étoit ſujette à des lipothimies continuelles, à des angoiſſes & à des anxiétés; or la cauſe de ces accidens étoit dans le cœur; on y trouva, non pas du ſang, mais une eſpece de tympanite; la force de l'air, qui la formoit, devoit être, ſans doute, exceſſive; car les parois même du cœur gauche étoient forcées, c'eſt-à dire qu'elles pou-

voient être regardées comme paralytiques, puiſqu'il y avoit ſi peu de réſiſtance dans leurs fibres.

On trouve ſur-tout qu'il ſe ramaſſe beaucoup d'air, ſoit dans le cœur, ſoit dans les vaiſſeaux, après de grandes hémorrhagies; voilà donc deux cauſes qui affoibliſſent en même temps l'eſprit vital; l'une eſt le ſang qui manque, ou n'a plus aſſez de force pour ſoutenir l'action des parties ſolides; l'autre, c'eſt l'air qui ſe développe, & qui s'oppoſe partout le corps, au courant de la circulation.

Mais il ne faut pas, en divers cas, qu'il s'écoule beaucoup de ſang, & que l'air ſe développe dans les vaiſſeaux, pour que les forces vitales s'affoibliſſent; une ſeule ſaignée ſuffit ſouvent pour les abbatre tout-à-coup; or la cauſe de cette défaillance eſt fort difficile à démêler; il n'eſt pas douteux qu'en certaines perſonnes, ce ne ſoit l'imagination; car l'appareil ſeul, le bras trop ſerré, la piquure qui eſt ſi legere, troublent également le corps & l'eſprit; alors il s'éleve quelquefois un mou-

vement dans l'estomac ou dans les intestins ; il survient même une sueur froide, qui est l'avant-coureur de la syncope.

Sans même que l'esprit ait été frapé d'aucune idée ou d'aucune crainte qui le trouble, il survient souvent des défaillances, quand une veine qui est ouverte se désemplit ; or ce n'est pas précisément cette évacuation qui affoiblit ainsi les forces vitales ; une simple saignée, n'enléve pas beaucoup de sang ; dix ou douze onces qu'elle en tire, ne forment qu'un vuide insensible, quand il est partagé à tous les vaisseaux ; d'ailleurs, lorsqu'elle est réitérée plusieurs fois, & en peu de tems, les corps même, les plus délicats, la soutiennent, sans s'évanouir ; c'est alors cependant que les forces vitales doivent être plus affoiblies ; or d'ou vient cette différence si bisarre ?

La cause des défaillances nous est moins cachée dans d'autres évacuations ; voyez ce qui arrive, quand l'eau s'écoule du bas-ventre des hydropiques ; alors les arteres, qui

ſont ſi nombreuſes & ſi groſſes dans cette cavité, ne ſont plus ſi preſſées il faut donc, comme nous l'avons dit, que le ſang s'y précipite comme dans un vuide qui ſe préſente ſubitement; ce fluide doit, par conſéquent, ſe détourner de la tête, c'eſt-à-dire s'y porter en moindre quantité, & agir avec moins de force ſur le cerveau; l'eſprit, qui anime les nerfs, & dont la force eſt proportionnée à la force du ſang, doit donc s'affoiblir.

D'autres cauſes contribuent encore à cette ſyncope, & c'eſt ce que prouve l'expérience que je vais rapporter; lorſqu'on ouvre le ventre d'un chien vivant, les vaiſſeaux ſe gonflent d'abord, comme nous l'avons dit, & en même temps le cours du ſang y devient plus foible; au contraire, il marche avec plus de force, quand on preſſe les inteſtins; car, ſi dans l'artere crurale, ou dans une autre on inſinue le bout d'une tube, ce fluide y monte beaucoup plus haut; il doit donc ſe ralentir néceſſairement, lorſqu'on vuide les eaux des hydropiques; car il eſt im-

possible que des parties relâchées le poussent vers le cœur comme auparavant ; & que les forces de cet organe se soutiennent.

Le cours du sang ne doit pas être moins ralenti dans les arteres pneumoniques, quand les eaux s'écoulent du bas-ventre ; s'il en est plein elles élevent le diaphragme, & le poussent vers la cavité de la poitrine ; mais il descend nécessairement, dès qu'elles se vuident ; en même tems, les poumons le suivent, & s'étendent ; or, dès qu'ils occupent plus d'espace, la circulation doit être plus lente dans leurs vaisseaux ; par conséquent, le ventricule gauche reçoit moins de sang, & a moins de force ; de-là un pouls foible & chancelant, c'est-à-dire un prélude de la syncope.

On doit craindre le même danger, quand on vuide les eaux qui sont ramassées dans la poitrine ; elles concentrent le poumon, & le réduisent très-souvent à un volume qui est fort petit ; mais, si elles viennent a s'écouler, l'air étend nécessairement les vésicules pulmonaires, & allonge les vaisseaux qui étoient repliés ;

voilà donc encore un plus grand espace qu'ils occupent & que le sang doit parcourir ; il faut, par conséquent, qu'il se ralentisse ; il peut même perdre une grande partie de ses forces, &, par une suite nécessaire, le cœur doit s'affoibir de même ; or la foiblesse, ou l'inaction de cet organe, est la syncope ; ce n'est pas cependant une suite constante de l'évacuation de la poitrine ; j'en ai vu tirer jusqu'à trois pintes d'eau, sans qu'il survînt aucun accident.

IV.

Les nerfs sont la troisieme cause de la syncope.

Les nerfs sont des causes plus actives & plus fréquentes ; ils peuvent dans un instant jetter le désordre dans le cœur, qui à son tour peut éteindre l'esprit qu'ils portent dans toutes les parties ; ces agens dépendent l'un de l'autre ; telles sont les forces qui nous donnent la vie, si elles sont impuissantes dans les nerfs, elles le sont de même dans

le cœur, &c. *vice versâ;* c'eſt ſurtout dans ces organes ſi liés & ſi différens, qu'on voit cette chaîne où ce cercle qui n'a ni fin ni commencement; tout eſt principe & effet dans leur action & leur inaction; de-là vient que les cauſes des défaillances ont paru ſi obſcures.

Cependant il ne faut pas croire que ces puiſſances étant liées ſi étroitement, leur dépendance réciproque doive être égale; le cœur eſt paſſif dans les ſyncopes, & les nerfs les produiſent très-ſouvent, quand ils s'irritent, ou qu'ils agiſſent avec violence; c'eſt-à-dire que leur action eſt alors un principe d'inaction dans les fibres du cœur; auſſi les bleſſures les plus legeres le jettent-elles dans un trouble qui peut y éteindre les forces vitales; il ne faut même que des obſtacles qu'il rencontre ou qu'il heurte, pour qu'elles tombent dans un inſtant; ſi les nerfs peuvent donc faire de vives impreſſions ſur les oreillettes ou les ventricules, voilà des cauſes de défaillance; auſſi eſt-elle une ſuite fréquente des emportemens de la

colere, des saisissemens, & de la frayeur.

Mais les impressions que les nerfs peuvent faire sur le cœur, sont encore plus évidentes dans les douleurs; le mal aux dents même, les souffrances de l'estomac & des intestins, leurs blessures, les opérations chirurgiques, la piquure seule d'un filet nerveux imperceptible, entraînent des cardialgies, des angoisses, des défaillances; les douleurs, disent les malades, portent alors jusques au cœur; il leur semble que cet organe se resserre, lorsque leurs forces s'évanouissent; delà vient que, si des parties blessées sont fort sensibles, son action & celle de l'esprit vital est troublée ou suspendue par l'irritation; Alex. Bénédictus rapporte qu'il a vu des syncopes qui n'étoient produites que par le seul froissement des doigts.

L'irritation, quoique moins sensible, n'est pas moins réelle dans les affections hypocondriaques; les nerfs sont susceptibles des plus legeres impressions dans ces maladies; il n'est donc pas extraordinaire qu'ils

tournent leur force contre le cœur ; qu'ils en troublent les mouvemens, & qu'ils produisent des syncopes.

Dans les maladies hystériques, tout est érétisme, crispation ou irritation ; de-là vient que, dans de telles maladies, il ne faut quelquefois qu'un mouvement, une idée, un leger trouble dans l'esprit, pour que les forces vitales tombent tout-à-coup ; la foiblesse où le corps est réduit, donne encore plus de prise aux causes irritantes.

Mêmes causes à craindre, quand la texture des organes est trop délicate ; ils sont alors plus faciles à ébranler ; j'ai vu un homme qui étoit purgé par deux gros de manne, & qui tomboit en défaillance, quand le ventre se lâchoit ; ceux qui sont épuisés par la débauche avec les femmes, n'ont pas quelquefois des nerfs moins sensibles ; tel est le principe d'irritation qui y reste après ces excès, il menace, sans cesse, l'esprit vital ; c'est donc une suite nécessaire que l'action du cœur soit chancelante, ou qu'elle s'arrête en divers cas.

Il s'agit de sçavoir comment les nerfs éteignent ainsi les forces vitales dans le cœur? nous l'avons déja dit, ils resserrent le tissu de cet organe, quand ils l'irritent; c'est-à-dire, que ses fibres sont alors plus tendues, & se raccourcissent; il faut donc que leurs mouvemens ne soient qu'une suite précipitée de petites vibrations; il se peut même que la contraction des oreillettes & des ventricules soit continuë comme dans les muscles en convulsion; c'est ce qu'Hippocrate avoit entrevu, & que M. Morgagni a confirmé, en adoptant ma théorie; d'autres médecins, qui ont vu des cœurs durs & concentrés, n'ont pas douté que le spasme ou la constriction ne les eût réduits à un moindre volume.

Mais, sans que les nerfs soient irrités, ils peuvent causer des défaillances en divers cas; que l'esprit qui anime ces organes, n'ait, par exemple, que peu de force, voilà nécessairement toutes les parties qui s'affaisent; or c'est ce qui arrive dans les corps foibles, &

dans les vieillards, où toutes les fibres se racorniſſent ; dans des corps même vigoureux, les filets nerveux, qui vont au cœur, peuvent devenir paralytiques ; il y a apparence que, lorſqu'après des morts ſubites, on ne trouve pas dans les cadavres de cauſe ſenſible, c'eſt une telle paralyſie qui a éteint la vie dans une ſyncope ; telles ſont du moins les idées du grand Morgagni & de quelques autres médecins.

Des cauſes bien différentes peuvent engourdir l'eſprit nerveux ; tels ſont divers miaſmes, par exemple, qui attaquent les forces vitales ; il y a, ſans doute, dans ces eſpeces de venins un principe d'acrimonie; mais peut-elle être aſſez vive pour ſuſpendre l'action de nos organes dans un inſtant ? la maniere même dont ils agiſſent, écarte, ce ſemble, toute idée d'irritation ; on ne ſent qu'une foibleſſe qui gagne juſques au cœur; elle n'eſt pas différente de celle qui arrive, quand on s'évanouit dans les ſaignées.

Ces matieres ſe forment ſouvent dans les corps animés, & ne ſont

pas de la même eſpece, comme nous le verrons dans le détail ; nous dirons ſeulement ici, en général, que quelques-unes prennent toute leur force & leur virulence dans nos vaiſſeaux, que d'autres deviennent plus actives, lorſqu'elles ſont expoſées à l'air ; que les corpuſcules qu'elles exhalent, ſuffoquent, pour ainſi dire, le principe vital ; c'eſt ainſi que le fœtus ou le *placenta*, qui ſe pourriſſent dans la matrice, ne cauſent quelquefois aucun accident ; mais, lorſqu'elle s'ouvre, elle s'infecte ſubitement ; des ſucs, qui étoient ſi peu nuiſibles auparavant, prennent alors des qualités pernicieuſes ; le même principe d'infection altere quelquefois les eaux des hydropiques ; c'eſt à ce principe qu'on doit attribuer la défaillance qui leur arrive dans certains cas.

On voit par là quelle peut être l'activité de diverſes exhalaiſons qui ſe répandent dans l'atmoſphere ; de celles, par exemple, de certaines grottes, des tombeaux, des lieux fermés depuis long tems ; il s'éleve

de la ſurface de la terre d'autres matieres qui ne ſont pas moins pernicieuſes ; malheureuſement nos organes ſont ouverts, pour ainſi dire, à toutes les cauſes qui peuvent éteindre leur action ; quelques-unes même, qui flatent les ſens, ne ſont pas, pour cela, moins ennemies de l'eſprit vital ; telle eſt, par exemple, l'odeur des roſes, du muſc, de l'ambre, du jaſmin, &c ; elle jette ſurtout certaines femmes dans des défaillances effrayantes.

Nous ne ſçaurions déterminer comment ces cauſes agiſſent ſur les nerfs ; l'eſprit vital y eſt étouffé, pour ainſi dire, par quelque force inconnue, ou, ſi l'on me permet cette expreſſion, par quelque vertu occulte.

Il peut même ſe faire que cet eſprit, ou ce principe de la vie, ſoit incompatible avec certaines matieres ; peut être y a-t-il quelque principe engourdiſſant ; ce qui confirme cette idée, c'eſt que ſouvent les narcotiques portent une atteinte aux forces vitales ; ils produiſent des anxiétés & des vomiſſemens, troubles qui conduiſent à la ſyncope, puiſqu'elle

puiſqu'elle en eſt une ſuite dans tant d'occaſions.

V.

Cauſes particulieres de la ſyncope.

Toutes ces cauſes générales étant établies, nous pouvons ſuivre les ſyncopes juſqu'à leurs cauſes particulieres, juſqu'aux parties, par exemple, qui peuvent troubler l'action du cœur; il y en a pluſieurs qui, quoiqu'éloignées de cet organe, en dérangent non-ſeulement les mouvemens, mais les affoibliſſent ou les arrêtent pour toujours.

La tête eſt une des parties principales qui portent le trouble dans le cœur; elle produit des palpitations, &, par conſéquent, elle peut produire des ſyncopes; il ne faut quelquefois qu'une preſſion de la ſubſtance du cerveau, pour affoiblir les forces vitales; que le ſang s'extravaſe, par exemple, dans les ventricules, ou qu'une tumeur comprime les corps calleux, il n'y a plus de force dans les ſens; le ſeul trouble des nerfs dans leur principe

qui eſt ſi caché, jette les reſſorts de la machine dans l'inaction ; auſſi a-t-on enterré des perſonnes vivantes, en qui on ne découvroit aucun ſigne de vie.

Il y a, ſans doute, beaucoup de rapport entre cet accident & la ſyncope ; il en a même les apparences ; mais voici une obſervation qui prouve encore plus directement, que le cerveau peut affoiblir ou éteindre l'action du cœur ; pour ne laiſſer aucun doute là-deſſus, le grand Morgagni rapporte qu'un prêtre âgé de trente ans, étoit ſujet à des maux de tête & d'eſtomac ; ce qui étoit ſingulier, c'eſt qu'il ne pouvoit ſe tenir ſur ſes pieds, ſans s'évanouir dans le même inſtant ; or on ne trouva dans tout ſon corps d'autre cauſe de cet accident, que beaucoup d'eau épanchée dans le cerveau, & des glandes tuméfiées dans le plexus chorroïde.

Autre exemple qui eſt rapporté par ce même auteur ; un homme affoibli depuis long-tems par des hémorrhagies du nez, ſentoit un froid ſingulier au bas du *ſternum* ; cette ſen-

ſation ſe changea enſuite en une douleur qui montoit à la tête ; alors la vue étoit obſcurcie ; le pouls s'éclipſoit, & il ſurvenoit des défaillances ; or tout ce qu'on trouva dans le cadavre, ſe réduiſoit à des os pointus qui s'étoient formés dans les membranes de la faulx ; il y en avoit un ſur-tout qui étoit fort long, & qui pouvoit produire ces accidens ; c'eſt ce que prouvent certaines bleſſures de la moëlle cérébrale ; elles éteignent quelquefois l'action du pouls & les forces vitales.

On voit encore mieux dans les paſſions, que les troubles du cerveau affoibliſſent l'action des nerfs cardiaques ; le ſaiſiſſement de la frayeur, les tranſports de joie, la violence de la colere, l'abbatement de la triſteſſe, la fureur aveugle de l'amour, tous ces mouvemens, ſi différens ou ſi contraires, ont ſouvent produit des ſyncopes mortelles ; ils jettent beaucoup de ſang dans les oreillettes, dans le cœur droit & dans le gauche qui s'engorgent par conſéquent, & qui s'irritent ; voilà donc des cauſes oppo-

ſées qui étouffent également l'eſprit vital.

Mais en voici une qui eſt bien différente, & qui peut produire de tels effets; l'imagination a un grand empire ſur les nerfs du cœur; il ne faut quelquefois, pour en troubler tous les mouvemens, qu'un objet déſagréable, ou pour lequel on a de l'horreur; l'aſpect ſeul du ſang ou de quelque abſcès, &, ce qui eſt encore plus extraordinaire, la préſence d'un chat ou d'une ſouris, peuvent produire des défaillances; la vue de la couleur rouge & du fromage en a été la ſeule cauſe dans certains cas, ſuivant les Journaux d'Allemagne; ſans-même que les ſens préſentent à l'eſprit aucun objet qui le puiſſe fraper, ce qu'il imagine, qu'il ſe rappelle ou qu'il craint, jette le déſordre dans les forces vitales.

Diverſes parties bien différentes du cerveau n'ont pas moins d'empire ſur le cœur; les poumons, par exemple, agiſſent ſur cet organe comme une cauſe immédiate, & comme une cauſe ſympathique; nous avons

parlé de leur influence ſur la ſyncope ; elle arrive lorſqu'ils ne peuvent ſe dilater, qu'ils ſont trop raréfiés par la chaleur, qu'ils reſpirent des matieres ennemies de l'eſprit vital, qu'ils ſont attachés de tous côtés aux parois de la poitrine, qu'ils ſont rongés par des abſcès, & remplis de pus, en un mot, quand il ſe forme dans leur ſubſtance des obſtacles qui empêchent l'entrée de l'air, & qui s'oppoſent au paſſage du ſang dans les arteres ou dans les veines pneumoniques ; auſſi l'aſthme, la phthiſie & bien d'autres maladies jettent le cœur dans l'inaction ; c'eſt une ſuite néceſſaire de l'engorgement des ventricules & des oreillettes.

Mais, en même tems que le ſang s'arrête dans le cœur, il y ad'autres cauſes qui troublent l'action de cet organe ; car, dès qu'il ſouffre, ſes nerfs s'irritent, & l'agitent quelquefois avec violence ; les nerfs même des parties voiſines produiſent, en divers cas, cette irritation ; dans les aſthmes, par exemple, il faut néceſſairement que les ſecouſſes des

nerfs pneumoniques s'étendent jusqu'aux nerfs cardiaques ; or il feroit bien difficile que, dans ce défordre, les forces vitales ne fuffent pas affoiblies.

Ces forces ne font pas moins expofées dans l'hydropifie de poitrine ; un hypocondriaque, fuivant le rapport de Dulaurent, tomboit en défaillance plufieurs fois dans la journée ; ce n'étoit pas la maladie la plus apparente, c'eft-à-dire la mélancolie, qui caufoit un tel accident, mais l'eau qui étoit épanchée autour du poumon ; or cette eau, qui le preffoit de toutes parts, & le réduifoit à un petit efpace, pouvoit influer fur les fyncopes ; elle étoit rougeâtre & femblable à l'urine, lorfqu'elle eft fétide.

L'eftomac n'eft pas une fource moins fréquente de défaillances ; il a beaucoup d'empire fur les nerfs & fur les organes de la circulation ; les anciens écrivains l'ont regardé comme un foyer de l'efprit vital ; c'eft ce vifcere fur-tout qu'ils ont accufé dans les fyncopes ; le fondement de leur opinion étoit cette angoiffe

qui précede l'évanouissement; les remedes stomachiques, qui raniment l'action du cœur, & qui rendent le mouvement aux autres parties, confirmoient ces mêmes idées.

Deux causes bien différentes, & également ennemies de l'estomac, peuvent produire des syncopes; son vuide seul peut jetter le cœur & les arteres dans l'inaction; quand la faim presse, on se trouve mal; on sent une chaleur & un tiraillement qui entraînent, en divers cas, une défaillance; mais quelquefois la plénitude n'est pas une cause moins efficace; le grand volume des alimens pousse le diaphragme vers les poumons; alors ce muscle ne s'abbaisse plus que difficilement; les vaisseaux, qui sont comprimés dans le bas-ventre, s'opposent, en même tems, au cours du sang, & affoiblissent l'esprit vital.

Ces deux causes sont secondées par l'action des nerfs sympathiques, lorsque l'estomac est irrité; si elle est sensible dans quelque cas, c'est sur-tout dans l'opération de l'émétique, & dans des vomissemens qui

viennent d'eux-mêmes ; elle n'eſt pas moins évidente dans les accidens que les vers produiſent ; un enfant de cinq ans, ſelon Bonet, tomboit fréquemment en défaillance ; or on trouva dans l'eſtomac, non de la bile ou des matieres qui puſſent le ſurcharger, mais un ver qui, par ſes mouvemens ou ſes picotemens, agitoit les nerfs ſympathiques.

Des alimens même où il n'y a nul principe d'acrimonie ou d'irritation, peuvent produire de tels effets ; Henri de Héers a obſervé une ſyncope qui étoit cauſée par la matiere la plus douce ; c'étoit du lait coagulé ; Bininger parle d'une défaillance qu'il attribue à des pieds de veau ; il y a des perſonnes qui ne peuvent manger des viandes graſſes, de l'anguille ou des champignons, ſans s'expoſer à s'évanouir ; telle eſt la répugnance ou l'antipathie de nos goûts, ou de l'eſtomac ; ce qui doit, ce ſemble, l'adoucir ou le flater, n'y produit ſouvent que des anxiétés inſupportables.

Les ſucs putrides ont en eux-mê-

mes un principe ennemi des nerfs, comme nous l'avons dit; c'eſt l'action de ce principe ſi pernicieux, qui jette ſouvent les puiſſances vitales dans l'inertie; on voit, par-là, ce que peuvent produire dans l'eſtomac les levains de certaines fiévres; il eſt quelquefois rempli de matieres putrides, & irrité par la cauſe même de la maladie, par les nerfs ou par les autres parties qui ſont troublées dans leurs fonctions; il peut donc ſuſpendre ou affoiblir l'action du cœur & de l'eſprit vital.

Mais, ſi l'eſtomac a tant d'empire ſur le cœur, il n'eſt pas ſurprenant que les inteſtins en puiſſent troubler le mouvement; ils ſont une ſuite du pylore; leur action dépend du même principe; la ſtructure de leurs parois eſt peu différente; ils ont enfin un commerce ſympathique avec tout le reſte de la machine, comme la raiſon & ſur-tout l'expérience nous l'apprennent; car les purgations, ſi elles ſont trop vives, les coliques, les étranglemens ne ſont que des cauſes trop fréquentes de la ſyncope.

Un tel accident a quelquefois une autre origine qui eſt moins effrayante ; c'eſt une agitation ou un mouvement preſqu'inſenſible dans les entrailles ; elles ſe troublent ſi facilement en divers ſujets, que, ſi leur ventre ſe lâche, ils s'évanouiſſent ; cependant les évacuations ne ſont pas telles qu'elles les épuiſent ; bizarrerie non moins ſurprenante ; il y a des perſonnes qui tombent de même en ſyncope, en retenant les excrémens ; la plénitude des inteſtins où les matieres ſe ſont ramaſſées, ſuffit quelquefois pour qu'il ſurvienne des défaillances.

Le foie en eſt une cauſe en divers cas, de même que les autres parties ; c'eſt là remarque de Riviere ; remarque qui paroît être confirmée par un fait qui n'eſt pas douteux, ſelon cet écrivain ; un homme, qui avoit eu des attaques de goutte, ſe livra au chagrin ; peu-à-peu les forces vitales ſe minerent ; à la langueur & au dégoût ſuccéderent enfin des défaillances qui furent les préludes de la mort ; quand on chercha la cauſe de cet accident dans

le cadavre, on la trouva, dit-on, dans la ſubſtance du foie; il étoit noir; & il y avoit une tache de la même couleur dans l'eſtomac.

Ce qu'il falloit déterminer, c'eſt ſi ces cauſes étoient réelles? il n'y avoit de ſang ni dans le cœur ni dans les vaiſſeaux; on n'y découvrit que beaucoup d'air qui troubloit, ſans doute, la circulation; on ne pouvoit donc pas accuſer le foie comme la vraie cauſe des défaillances; pour prouver qu'il peut les produire, il faut des raiſons plus déciſives; on les trouve, par exemple, dans ſes tumeurs, dans ſes abſcès, dans les coliques hépatiques; car ces maladies, en beaucoup de cas, ſont accompagnées de syncope.

Cauſe fort différente, & qui entraîne cependant les mêmes accidens; le foie, lorſqu'il prend un grand volume, preſſe l'eſtomac, pouſſe en bas les inteſtins, ralentit le ſang dans les vaiſſeaux méſentériques, tire, en même tems, le diaphragme, & l'abbaiſſe; il n'eſt donc pas ſurprenant qu'il ſurvienne des défaillances; elles

arrivent même quelquefois, ſans que la maſſe de ce viſcere ſoit plus grande qu'à l'ordinaire; il deſcend & reçoit des ſecouſſes, par exemple, dans des courſes à pied ou à cheval; alors il ſurvient des anxiétés ou des cardialgies en certains cas, & l'action du cœur eſt chancelante; auſſi les coureurs portent-ils des ceintures qui ſoutiennent les entrailles dans leur poſition naturelle.

On trouve une cauſe plus fréquente de ſyncope dans la rate, dont les uſages ſont ſi obſcurs; elle a quelquefois un ſi grand volume, qu'elle affoiblit ſinguliérement les forces vitales; c'eſt une ſuite de la compreſſion de tous les viſceres de l'*abdomen*, & des obſtacles qu'elle oppoſe néceſſairement au cours du ſang; autre raiſon non moins évidente; le tiſſu même de cette partie peut devenir plus irritable; un apothicaire y ſentoit des douleurs inexprimables, & des battemens qui étoient ſinguliers; il étoit prêt à s'évanouir à chaque inſtant; une irritation, qui étoit plus ſourde, ne

permettoit pas à un autre malade de s'appuyer ſur le côté gauche du bas ventre, ſans s'expoſer à des défaillances; c'eſt ce qui eſt confirmé par une obſervation de Nicolas Piſon; elle eſt plus sûre, ſans doute, que la théorie de cet écrivain & des anciens; leurs préjugés attribuoient à la même cauſe des maux ſans nombre.

Mais, ſi cette cauſe, je veux dire la rate, n'eſt pas auſſi féconde en accidens qu'on l'a prétendu, elle eſt du moins, en certains cas, une ſource non douteuſe de l'affection mélancolique, affection qui trouble ſi ſouvent l'eſprit vital; la diſſolution qui eſt ſi fréquente dans le tiſſu de cette partie, lorſqu'elle s'engorge, le ſang, qui s'y altere, & devient noirâtre, les qualités nuiſibles qu'il y doit prendre, ſa diſpoſition à ſe pourrir, l'acrimonie qu'il porte dans la bile, en paſſant dans le foie, & en ſe répandant avec elle dans l'eſtomac, toutes ces altérations, dis-je, ſont capables de porter une atteinte aux forces vitales.

Une autre partie, je veux dire

l'*uterus*, a bien plus d'empire ſur les nerfs & ſur le cœur même ; c'eſt ce que prouvent, comme nous l'avons dit, les affections hyſtériques ; car, puiſqu'elles éteignent le pouls, le rendent inégal, troublent les ſens & les organes de la reſpiration, elles menacent néceſſairement les puiſſances vitales, puiſſances qui ne ſont pas moins expoſées dans d'autres déſordres qui ont la même ſource ; lorſque les régles, par exemple, ſont ſupprimées, les nerfs ſympathiques ſont agités par l'irritation ; ils bouleverſent quelquefois toute la machine.

Pendant la groſſeſſe, la matrice eſt fort tendue ; ſon volume occupe preſque tout le ventre ; en même tems, le diaphragme eſt pouſſé en haut ; les inteſtins ſont réduits à un petit eſpace ; or la compreſſion de ces parties, l'irritation de l'eſtomac, les anxiétés, les vomiſſemens peuvent produire des ſyncopes ; mais c'eſt ſur tout dans les derniers mois de la groſſeſſe qu'elles arrivent ; je les ai obſervées dans pluſieurs femmes qui étoient d'abord ſoulagées

par quelques ſaignées & par quelques laxatifs.

Par tous ces déſordres, on peut prévoir ce qui doit arriver dans le travail de l'accouchement ; ſi les douleurs ſont fort vives, elles s'étendent juſqu'au diaphragme ; le cœur s'agite comme les autres parties, & dans ce cas quelquefois les défaillances ſont inévitables ; elles le ſont ſurtout, quand il ſurvient de grandes hémorrhagies, accidens fréquens dans ce travail ; mais que les vuidanges diſparoiſſent, la fiévre s'allume, les matieres arrêtées ſe corrompent dans la matrice, rentrent dans les vaiſſeaux, infectent les humeurs, portent ſouvent une atteinte dangereuſe aux forces vitales.

Cependant leur abbatement, ou leur déſordre, qui eſt ſi fréquent dans l'accouchement, feront moins à craindre, s'ils ne dépendent que de certaines cauſes ; il y en a qui ſont paſſageres, & auſſi actives ; telle eſt, par exemple, l'agitation des nerfs ſympathiques ; les mouvemens qu'ils produiſent quelquefois,

ſont effrayans ; ils troublent également le corps & l'eſprit ; le pouls s'éteint ; les ſens perdent leur activité ; heureuſement tout ſe ranime très-ſouvent, & ſe tranquilliſe ; cependant ce calme, qui raſſure, en a impoſé en divers cas ; on n'a vu quelquefois que des vapeurs dans des cauſes qui étoient mortelles, & qui ſe déguiſoient ſous cette forme.

V I.

Des maladies générales qui entraînent avec elles des ſyncopes.

Telles ſont les ſyncopes attachées aux vices de certaines parties ; mais il y a des maladies plus générales, qui menacent également l'eſprit vital ; elles peuvent l'éteindre par leur force, par leur caractere, par un venin dont elles infectent tout le corps, & qui s'attache ſur-tout aux nerfs ou au cœur même qu'ils animent.

Or, parmi ces maladies, les fiévres occupent la premiere place ; il y en a qu'on appelle *ſyncopales*, parce que les ſyncopes y paroiſſent les ac-

cidens les plus marqués, ou les plus redoutables.

En cherchant les causes de ces syncopes, divers médecins se sont livrés à des conjectures ; M. Chirac a prononcé d'un ton décisif que *les défaillances étoient toujours les suites des levains aigris & gluans ;* en passant, dit-il, de l'estomac dans les voies du sang, ils épaississent ce fluide dans les poumons ; cette théorie ridicule a infecté plusieurs ouvrages, tels que l'*Idée de l'Œconomie animale de Helvétius*, & le *Traité des Saignées de Sylva ;* elle y est appliquée diversement, & déguisée sous d'autres idées dont on a cru l'avoir enrichie.

Ce qui est étonnant, c'est que d'un principe si frivole on déduit la nécessité de la purgation, nécessité qui est souvent démentie par l'expérience ; la syncope même forme d'abord un préjugé contre cette conséquence qui est tirée si legérement d'une fausse idée ; les forces sont affoiblies ; les ressorts de la machine sont prêts à tomber dans l'inaction ; peut-on donc sur une simple supposition, ou sur une conjecture, éta-

blir une régle générale, régle qui prefcrive de jetter encore les malades dans l'épuifement ?

D'autres médecins plus réfervés ont imputé les défaillances à la bile ærugineufe, âcre, cauftique ; mais, fi elle les produit dans quelques fiévres, c'eft dans celles qui font intermittentes-malignes ; elle y eft fouvent abondante, épaiffe, cauftique, fufceptible de putréfaction ; or cette matiere, qui eft rejettée fi fouvent par le vomiffement, & en fi grande quantité ; cette matiere, dis-je, peut affoiblir les forces vitales ; elles peuvent être attaquées, en même tems, par la caufe fébrile ; dès qu'elle fe développe, elle agite les parties les plus fenfibles ; & fes premiers efforts tombent fur l'eftomac.

La même caufe fe préfente au commencement de diverfes fiévres continuës ; les forces abbatues, les anxiétés dépendent fouvent des matieres qui infectent les premieres voies ; or, parmi ces matieres, la bile tient la premiere place ; c'eft ce qu'on peut prouver par l'amertume de la bouche, & par les débor-

demens qui arrivent ſouvent, débordemens toujours précédés de tant d'angoiſſes, & qui abbatent le principe vital; alors c'eſt l'irritation qui eſt l'agent immédiat de cette cauſe; qu'on juge de ſes effets par ceux du *cholera-morbus*, qui eſt ſi ſouvent une ſource de ſyncopes; ce n'eſt point un principe d'inflammation qui produit cette maladie; c'eſt ſeulement une acrimonie non moins dangereuſe.

Voilà donc deux cauſes de la ſyncope, deux cauſes, dis-je, qui la produiſent au commencement des fiévres intermittentes, & des fiévres continuës; mais, dans le cours de ces maladies, il y a d'autres agens qui attaquent de même le principe vital; ſouvent c'eſt la violence du cours du ſang; il aborde dans le cœur en trop grande abondance, le ſurcharge & étouffe ſes forces; en divers cas, c'eſt ce même fluide qui engorge, en même tems, d'autres viſceres; une telle cauſe eſt confirmée par les obſervations de Spigélius; car, après des fiévres hémitritées, il a trouvé des engorge-

mens dans le foie & dans l'eſtomac ; ſi elles ont un principe gangreneux, les malades doivent être encore plus expoſés à des ſyncopes.

C'eſt ce même principe qui les produit, en divers cas, dans le cours des fiévres peſtilentielles, des fiévres malignes ou pourprées ; il y a des miaſmes qui s'inſinuent dans les corps, & y portent le levain de ces maladies ; il ſe développe & ſe dépoſe diverſement, ſelon ſon caractere ; c'eſt tantôt dans une partie, tantôt dans une autre ; après des fiévres de cette eſpece, par exemple, on trouve des anthrax dans l'eſtomac & dans les inteſtins ; les fiévres malignes & les fiévres pourprées répandent de même par-tout la virulence qui les produit ; elle n'eſt ſouvent qu'un venin irritant ou gangreneux, qui attaque l'eſprit vital, & qui entraîne, par conſéquent, des anxiétés & des défaillances.

Dans les fiévres putrides, le miaſme, qui les produit, infecte de même toutes les parties ; mais elle ſe développe, ſur-tout dans les premieres voies & dans les cavités des inteſ-

tins ; il s'y forme ordinairement une pourriture qui produit les mêmes effets que les purgatifs ; car elle cause quelquefois une fonte qui dure long-tems, qui est très-fétide, qui épuise bientôt les corps même les plus robustes ; de-là viennent diverses syncopes qui sont d'un mauvais augure ; elles annoncent le désordre ou l'extinction de l'esprit vital.

Comment cet esprit si irritable pourroit-il conserver sa force dans de pareilles maladies ? il la perd souvent dans de simples fiévres vermineuses ; le seul mouvement des vers, ou leurs picotemens, peuvent causer des cardialgies, des anxiétés, des défaillances ; mais les sucs pourris, ou dépravés, dans lesquels ces insectes s'enveloppent, contribuent encore à de tels accidens ; telles sont les impressions de certaines matieres corrompues ou putrides ; lorsqu'il y a du sang, par exemple, dans les intestins, qu'il y séjourne, & qu'il s'y pourrit, il cause une fiévre accompagnés de syncopes.

D'autres maladies, qui s'étendent aussi sur tout le corps, peuvent pro-

duire les mêmes effets ; & ils n'ont rien de ſurprenant ; dans les petites véroles, par exemple, lors même qu'elles commencent à ſe montrer, les inflammations gangreneuſes, qui ſont ſi fréquentes dans une telle maladie, peuvent éteindre l'eſprit vital ; mais, ce qui eſt plus ordinaire, & moins redoutable, elle forme dans la bouche beaucoup de puſtules ; le pus, qui en ſort, coule dans l'eſtomac où il prend encore des qualités plus pernicieuſes ; il produit alors les mêmes effets que les matieres pourries qu'on avale ; c'eſt-à-dire qu'il infecte les premieres voies, & qu'il cauſe des cardialgies & des défaillances.

Mais, ſans toutes ces cauſes, qui ſont ſi réelles, il eſt évident que, dans les fiévres & dans d'autres maladies aiguës, il y a ſouvent un principe non moins ennemi du principe vital ; c'eſt l'inflammation avec toutes ſes ſuites ; elle lui porte ſurtout des atteintes dangereuſes, quand elle eſt dans l'eſtomac, dans les inteſtins, dans le diaphragme ; certaines parties externes, les bour-

ſes, par exemple, quand la gonorrhée jette ſon virus ſur les teſticules, qu'il y ſurvient un gonflement, une dureté ou une tenſion inflammatoire, ſont une cauſe fréquente de ſyncopes; elles arrivent encore plus ſouvent, ſi certaines membranes, comme le péricrâne, le périoſte ſont piqués, & qu'ils viennent à s'enflammer, on voit dans le panaris les mêmes effets; ils confirment ce que nous avons dit ſur les douleurs & ſur les bleſſures, &c.

L'irritabilité qui rend ſi ſenſibles certaines parties, leur ſympathie ſur-tout, ou leur empire ſur le cerveau & ſur le cœur, ſont ce qui expoſe les forces vitales à des atteintes dangereuſes dans l'inflammation; car, dans ſon cours, elle peut aboutir à des gangrenes, à des abſcès, à des ulceres, c'eſt-à-dire, à une ſource dangereuſe de ſyncopes.

Nous avons parlé de la gangrene & de ſes effets; or, quand elle ſe forme dans les entrailles, elle attaque plus facilement le principe vital; c'eſt par des anxiétés qu'elle

s'annonce, à moins qu'elle n'arrive ſubitement; alors le corps & l'eſprit ſont très-ſouvent dans un calme trompeur; il ſurvient enſuite des défaillances qui ſont les préludes de la mort; telle eſt la marche ordinaire d'une maladie ſi formidable, ou du poiſon qu'elle répand dans toutes les parties; il n'y a que certains cas particuliers où elle ne préſente pas de tels accidens qui la caractériſent.

Les gangrenes des parties externes produiſent quelquefois les mêmes effets; les corpuſcules, qu'elles envoient dans le courant du ſang, peuvent troubler l'action du cœur & de l'eſprit vital; mais leurs forces doivent s'éteindre dans la gangrene qui eſt putride, plutôt que dans celle qui eſt ſéche; il eſt certain qu'elle eſt moins contagieuſe pour le reſte du corps, & peut ſubſiſter, pendant ſix mois, & davantage, dans une partie, ſans s'étendre plus loin; la corruption même, qui eſt quelquefois ſous la peau durcie & deſſéchée, ne fait nul progrès pendant un certain tems.

Les

Les abſcès des parties internes ſont des ſources ſouvent auſſi dangereuſes de ſyncopes ; ce n'eſt pas, en général, au commencement qu'ils attaquent les forces vitales, mais ſeulement lorſqu'ils ſont formés ; or les atteintes qu'elles reçoivent alors, ne peuvent dépendre que des nerfs qui ſont irrités par le travail de la ſuppuration, ou des miaſmes que les matieres ſuppurées, rongeantes ou putrides, envoient dans le reſte du corps ; nous avons déja parlé de leur contagion ; elles deviennent encore plus virulentes & plus actives, quand elles s'épanchent, ou qu'on leur ouvre quelque iſſue ; c'eſt ce qu'on voit dans des abſcès même des parties extérieures.

Cependant, quelles que ſoient les qualités des matieres purulentes ou épanchées, leur activité ne doit pas être uniforme ; il faut néceſſairement qu'elle ſoit différente, ſuivant le tiſſu de la partie qui les renferme ; quand elles ſe forment dans les chairs, par exemple, ou dans la ſubſtance cellulaire qui environne le péritoine, elles n'attaquent pas le

principe vital, comme si elles étoient dans les visceres; ces organes même, lorsqu'ils s'abscèdent, n'entraînent pas également des défaillances; ils en produisent plus ou moins, suivant diverses circonstances, suivant, par exemple, que leurs fibres sont irritables, selon le caractere de leur pus, & selon la quantité qui s'en est formée.

Il s'ensuit de-là que les abscès, qui se forment dans l'estomac, sont des causes fort dangereuses des syncopes; c'est ce que prouve évidemment une observation de Brassavole; il rapporte qu'Alphonse, duc de Ferrare, avoit une tumeur dans ce viscere; or, après qu'elle se fut ouverte, les forces s'affoiblirent; il survint des vomissemens, des défaillances & des troubles d'esprit; deux causes se réunissoient dans cet abscès, l'irritation & la nature de la matiere qui sortoit de la tumeur; dès que cette matiere fut épanchée, l'air lui donna plus d'activité; peut-être même que les fibres, qui étoient rongées, se gangrenerent.

Cette observation est confirmée

par beaucoup d'autres ; mais nous n'en rapporterons qu'une ſeule ; on y verra une ſingularité très-remarquable par la durée des accidens ; Bonnet dit, dans le *Sepulchretum*, qu'un tailleur étoit ſujet à de fréquentes lipothymies, & qu'il fut tourmenté par des vomiſſemens ; l'eſtomac contenoit une matiere épaiſſe comme de la bouillie ; les parois de ce viſcere étoient rongées ; on y trouva trois eſcarres ; ce qui fut ſingulier dans les accidens, c'eſt que la ſyncope dura pendant les dix heures qui précéderent la mort.

Quoique le foie ne ſoit pas une partie ſi ſenſible ou ſi irritable, il peut produire des ſyncopes, lorſqu'il s'abſcede ; mais c'eſt ſur-tout lorſque les abſcès ont un grand volume ; il eſt rapporté dans le *Sepulchretum*, qu'un boulanger ſe plaignoit d'une douleur qui n'étoit pas vive, & qui étoit placée dans l'hypocondre droit ; cependant cette douleur étoit accompagnée de fréquentes défaillances ; or toute la maſſe du foie étoit changée en pus ; il ne reſtoit que la membrane de ce viſcere ; Heurnius

nous a donné une ſemblable obſervation qui eſt confirmée par d'autres.

Les grandes ſuppurations du pancréas entraînent les mêmes ſuites; ſuivant le témoignage d'Aubert, un marchand tomboit en ſyncope, dès qu'il s'endormoit; une ſueur froide ſe répandoit ſur le viſage; or on découvrit, dans cette glande, un abſcès; ou, pour mieux dire, toute ſa ſubſtance étoit pourrie.

Je ne m'étendrai pas ſur les ſyncopes qui ſont produites par d'autres parties abſcédeés; dans quelque viſcere que le pus ſéjourne, il attaque le principe vital; ce principe, par exemple, s'anéantit dans des ſuppurations de la matrice; j'ai obſervé ce même anéantiſſement dans celles des reins; mais c'eſt principalement lorſque la matiere purulente n'avoit point d'iſſue; dans un malade que j'ai vu, les défaillances étoient d'abord paſſageres & éloignées; enſuite elles ſe rapprocherent; &, ſur la fin, elles duroient quelquefois quatre ou cinq heures.

Mais, ſi les abſcès de quelque viſcere peuvent produire des défaillances, les ſuppurations de pluſieurs parties porteront encore plus d'atteintes aux forces vitales; un homme, dans le cours d'une fiévre fort vive, étoit ſujet au hoquet, & tomboit en ſyncope; les poumons rongés par la ſuppuration, les inteſtins gangrenés, la rate pourrie étoient les cauſes de ce hoquet & des ſyncopes; dans un autre malade, en qui l'on obſerva les mêmes ſymptomes, tous les viſceres étoient rongés.

Malgré cette pourriture ſi étendue, il n'eſt pas impoſſible que la vie ſe ſoutienne pendant quelque tems, comme Ballonius l'a remarqué; la femme d'un notaire, dit cet écrivain, avoit une maladie obſcure; les défaillances étoient fréquentes; la langueur dura pendant quarante-cinq jours; le foie & les poumons étoient corrompus; le corps n'étoit plus qu'un ſépulchre blanchi.

Après ce que nous avons dit des ſyncopes produites par les abſcès, à peine eſt-il néceſſaire de dire que les ulceres & les cancers ſur-tout

doivent attaquer l'esprit vital; pourroit-il ne pas être affoibli par un virus qui est pour les nerfs & pour le cœur une espece de poison ? il porte avec lui un principe d'inaction & de défaillance; c'est sur-tout vers la fin que ses forces se déploient, ou deviennent plus actives; on voit des femmes qui, ayant des cancers à la mammelle, semblent prêtes à rendre l'ame à chaque instant; on diroit qu'elle n'est retenue que par des cordiaux.

Effet non moins singulier de ce virus; il mine quelquefois secrettement tous les ressorts de la machine, sans laisser dans les visceres des traces sensibles de ses ravages; cependant il jette quelquefois sa virulence dans les intestins, & y devient une espece de purgatif, sans intéresser les forces vitales; j'ai vu de même que, sans les affoiblir, en se répandant dans toutes les parties, il causoit des douleurs universelles.

Mais, sans abscès & sans ulceres, il se forme en diverses parties des sucs ennemis de l'esprit vital; voyez la matiere noire que vomis-

ſent les mélancoliques ; que ce ſoit du ſang ou de la bile, ou un ſuc particulier, comme on l'a prétendu, elle cauſe des ſyncopes dangereuſes en divers cas ; elles ne ſont pas moins effrayantes dans les ſcorbutiques ; mais elles n'arrivent pas dans les premieres atteintes du ſcorbut ; il eſt l'ouvrage de la putréfaction qui altere d'abord ou qui déprave les fluides ; or, quand cette dépravation eſt venue à un certain point, elle attaque enfin l'eſprit vital ; la ſeule matiere, qui coule de la bouche & des gencives, eſt ſuffiſante pour cauſer des cardialgies, & ſuſpendre même l'action du cœur.

Comment l'eſprit vital pourroit-il ſe ſoutenir dans une pareille maladie ? la matiere morbifique & la putréfaction ruinent les viſceres ; le foie eſt quelquefois ſi altéré, qu'il ſe diſſout, lorſqu'on le touche, & creve de même que la rate ; or, dès que leur tiſſu eſt, pour ainſi dire, en diſſolution, ou que les parties, qui le forment, n'ont plus qu'une foible cohéſion, le cœur ne doit pas être épargné ; auſſi ſes parois ſont-

elles mollaſſes, gonflées de ſang, relâchées, & ſouvent ſans conſiſtance; eſt-il donc ſurprenant que cet organe ſoit preſque ſans force, & que ſon action ſoit ſuſpendue ou arrêtée par de fréquentes défaillances?

VII.

Les ſignes, les avant-coureurs, & les effets des ſyncopes.

La recherche des ſignes qui nous annoncent la ſyncope, ſeroit ſuperflue; cet accident ſe montre par lui-même; on ne peut le confondre, ni avec quelqu'autre maladie, ni avec ſes ſuites; dans l'apoplexie, par exemple, la reſpiration ſubſiſte; le pouls ſe dilate, & a de la force; voilà donc un caractere bien différent du caractere de la ſyncope; elle éteint les forces vitales, l'action des arteres & du poumon.

Des maladies ſpaſmodiques ont encore moins de rapport avec les ſyncopes; je ne ſçais comment on a pu les confondre; ſi l'uſage des ſens eſt ſuſpendu, par exemple, dans

l'épilepsie, leur activité est étouffée par les spasmes; mais le visage est toujours rouge; le pouls ne perd pas sa force; la chaleur naturelle se soutient; il ne reste pas même d'équivoque, quand les malades tombent dans une espece de sommeil, ou paroissent être en extase dans une telle maladie; cependant je ne dis pas que, parmi les accidens qu'elle produit, ou dans leur prélude, on n'ait observé quelque défaillance.

Dans des affections hystériques, il y a de même, en divers cas, une suspension de tout mouvement; c'est en quoi elles ressemblent à la syncope, comme nous l'avons dit; mais les accidens, qui les précedent ou les accompagnent, les étranglemens, les convulsions, la couleur du visage, qui ne change point, & la chaleur qui subsiste de même, n'annoncent point que les forces vitales soient éteintes; elles sont plutôt cachées, oppressées, ou suspendues en apparence, par les nerfs même, & toujours prêtes à se ranimer.

Mais ce détail est presqu'inutile;

les préludes & les effets de la syncope lui donnent le plus souvent un caractere qui la distingue de tout autre accident ; elle est annoncée, par exemple, par des anxiétés ou des cardialgies ; c'est-à-dire que les causes les plus éloignées, qui la produisent, agissent d'abord sur l'estomac; on y sent un trouble ou un mouvement qu'il est impossible de définir ; c'est quelquefois une fadeur insupportable ; il survient ensuite des nausées, & même des vomissemens ; il ne faut, comme nous l'avons dit, qu'une saignée pour produire un tel bouleversement.

Lors même que la cause des syncopes est renfermée dans le cœur, l'estomac n'est pas hors d'atteinte ; or c'est ce qui ne peut dépendre que d'un commerce réciproque de mouvemens ; les faits nous montrent ce commerce ou cette espece de sympathie ; l'une de ces parties partage souvent les souffrances de l'autre.

La partie inférieure & antérieure de la poitrine souffre de même que l'estomac ; l'oppression sur la région du cœur est un accident qui est or-

dinaire avant & après la ſyncope ; le ſang s'arrête dans les ventricules & dans les oreillettes ; c'eſt comme un poids qui ſe fait ſentir dans ces cavités, & ſur le diaphragme ; de-là viennent des palpitations, quand les forces vitales ſe raniment ; mais, en même tems que les malades ſentent cette oppreſſion, les nerfs cardiaques ſont irrités ; ils cauſent un reſſerrement dans les poumons ; la circulation, qui n'y eſt pas libre, doit donc être une des cauſes qui gênent la reſpiration.

Cette cauſe ſera bien plus ſenſible, ſi le ſang trouve quelqu'obſtacle à l'entrée de l'artere aorte, ſi le paſſage n'eſt point libre dans les ventricules, ou ſi la cauſe de la ſyncope eſt dans le tiſſu du poumon ; car, dans ces cas, qui ne ſont pas rares, tantôt les vaiſſeaux de ce viſcere ſont engorgés, & étouffent ſon action ; tantôt c'eſt la conſtriction & l'irritation qui ralentiſſent le cours du ſang, & empêchent qu'il ne ſe rende dans le ſac gauche.

Les troubles de l'eſtomac, ou le

poids qu'on ſent ſur la région cardiaque, ne ſont pas les ſeuls préludes de la ſyncope; en général, la vue commence à s'obſcurcir; on ſent un bruit ou un tintement dans les oreilles; les lévres ſont tremblotantes, ou tirées, de côté & d'autre, par des mouvemens irréguliers; dans ce déſordre, il en ſurvient d'autres; en divers cas, c'eſt un vertige avec des ſpaſmes ou des palpitations; enfin toute la machine eſt dans le trouble; il s'éleve même dans le ventre des borborygmes; l'eſprit vital, en perdant ſes forces, agit inégalement, tantôt ſur une partie, & tantôt dans l'autre.

Cependant tous ces préludes ne ſont pas conſtans; ſouvent les forces vitales tombent tout à-coup; or, quand elles ſe ſont évanouies, ſoit que leur perte ait été annoncée, ſoit qu'elle arrive ſubitement, on diroit d'abord que le principe de la vie eſt éteint; le ſeul indice qu'on en retrouve, c'eſt que les membres reſtent ſouples & flexibles; cette apparence de la mort dure plus ou moins;

ordinairement c'eſt pendant quelques minutes, quelquefois des heures entieres, ou plus long-tems.

Enfin, en beaucoup de cas, lorſque la machine ſe ranime, les puiſſances motrices ne reprennent qu'avec peine leur action; les malades ſentent la même fatigue que s'ils ſortoient des exercices les plus violens; comme le ſang s'eſt ramaſſé dans les ventricules & les oreillettes, il reſte un poids ſur la région du cœur; & de-là des palpitations; en même tems, une anxiété extraordinaire, ſuite d'un tel engorgement, ſemble annoncer une nouvelle défaillance; alors il n'eſt pas rare qu'il arrive des ſpaſmes paſſagers; on les remarque dans les lévres ſur-tout, &, ſelon un obſervateur, dans les muſcles même de la tête.

C'eſt, ſans doute, par la violence des ſyncopes, que l'on peut connoître leur danger; mais on en peut juger plus ſûrement, ſi on examine leur origine, leur fréquence ou leur durée; ſi elles ont pour cauſe, par exemple, la chaleur d'une chambre ou des bains, la plénitude de l'eſto-

mac, quelqu'objet qui frape l'esprit, ou révolte le sentiment; elles ne font point sur les organes de la vie des impressions que l'on doive craindre; il en est de même de l'action déréglée des nerfs; le trouble qu'elle porte dans le cœur, est passager, en général, quand elle en est l'unique principe; alors elle n'attaque pas subitement les forces vitales, comme Rolfink l'a remarqué; voilà donc encore les avant-coureurs qui nous instruisent sur la nature & sur la suite des défaillances.

Mais, si elles viennent d'un vice du cœur, du sang qui lui donne un grand volume, d'un abscès dont la matiere ne sçauroit trouver aucune issuë pour s'évacuer, de la pourriture d'un viscere, d'un principe gangreneux ou cancéreux, alors toute espérance est interdite; on ne peut tout au plus que soutenir par des cordiaux les forces vitales.

Elles ne sont pas attaquées moins vivement en certaines fiévres, dans celles, par exemple, qui ont pour principe quelque miasme délétere; il détruit souvent le tissu invisible

des organes de la vie, & ne laisse aucune trace de ses impressions dans ces organes ; mais quelquefois il forme des dépôts, des inflammations & des gangrenes ; de-là des syncopes plus ou moins vives ou fréquentes ; cependant de telles suites ne sont pas constantes ; des malades qui, dans des fiévres pestilentielles ou malignes, s'évanouissent à chaque instant, & sont éteints, pour ainsi dire, se raniment quelquefois, & échappent aux dangers de ces maladies.

Mais, de quelques causes que viennent les syncopes, elles sont à craindre, quand elles sont longues ; on ne doit pas être rassuré par le témoignage de quelques écrivains qui nous apprennent que les forces vitales se sont éteintes impunément pendant vingt-quatre heures, ou plus long-tems ; c'est un cas très-rare, &, j'ose même le dire, fort douteux ; de tels exemples sont du moins trop singuliers, pour qu'ils forment une preuve contre l'expérience & la raison.

Les syncopes fréquentes ne sont

pas moins redoutables ; des causes, qui attaquent souvent les forces vitales, en montrent la foiblesse, & peuvent faire des progrès rapides ; c'est, sans doute, ce qu'Hippocrate avoit apperçu : *Qui crebrò & fortiter absque causâ manifestâ linquuntur animo*, dit ce grand homme, *derepentè moriuntur* ; & l'expérience de tous les médecins a confirmé un tel pronostic.

VIII.

Cure de la syncope actuelle.

C'est des causes d'une maladie, en général, que l'on doit déduire ses remedes ; mais, si les accidens qu'elles produisent, sont pressans, il ne faut consulter que le danger ; dans la syncope actuelle, par exemple, les forces vitales paroissent prêtes à s'éteindre ; il s'agit uniquement de les ranimer ; or voici les secours que l'expérience, le hazard, ou la raison, nous ont découverts.

Les premiers qu'on a employés, ont été, sans doute, les plus faciles à trouver ; tels sont, par exemple,

les remedes extérieurs qu'on a appliqués ſelon la nature des accidens; d'abord, comme tout le corps ſe refroidit, on a penſé à le réchauffer; cette précaution peut, ſans doute, être fort utile, quand les ſyncopes durent long-tems, ou ſont violentes; cependant, pour que la chaleur ſe rétabliſſe, il faut que l'eſprit vital ſoit ranimé, que le cœur reprenne ſes forces, & que le ſang ne s'arrête plus dans ſes vaiſſeaux.

Apparemment que, pour réveiller toutes ces puiſſances engourdies comme par une eſpece de ſommeil, on a donné, en divers cas, de vives ſecouſſes à tout le corps; mais, s'il eſt épuiſé par des maladies, par la faim ou des évacuations; s'il y a de l'eau dans la cavité de la poitrine, ou bien quelque vice dans le cœur, tout mouvement devient dangereux; une douleur vive, excitée dans des parties fort ſenſibles, eſt bien plus efficace, & n'entraîne point d'inconvénient; des impreſſions même, qui n'ont rien de douloureux, peuvent produire les mêmes effets.

L'eau ſeule, par exemple, jettée ſur le viſage, eſt un aiguillon qui eſt très-puiſſant; c'eſt le froid, ſans doute, qu'elle excite, qui fait une vive ſenſation; il a produit, en divers cas, des eſpeces de réſurrections; des corps, laiſſés comme des cadavres ſur le marbre, ont repris l'uſage des ſens; ce n'eſt cependant que par ſes premieres impreſſions, que le froid peut être ſi efficace; ſi elles étoient trop longues, & ſi le corps ſe refroidiſſoit à un certain point, les forces vitales ſeroient encore plus engourdies; il ſeroit même à craindre qu'elles ne puſſent jamais ſe ranimer.

Elles trouvent une reſſource moins ſuſpecte dans le grand air, ou l'air ouvert; ſi elles ſont étouffées, par exemple, par l'odeur du charbon, ou des latrines, quand on les vuide, c'eſt le remede le plus ſûr & le plus prompt; il ne ſera pas moins efficace dans les ſyncopes qui ſont cauſées par la chaleur; il diminue la raréfaction dans les poumons; auſſi les aſthmatiques reſpirent-ils avec plus de facilité, & ſe raniment, dès que

les fenêtres de leur chambre ſont ouvertes.

La diverſité des accidens & de leurs cauſes indique ſouvent des remedes contraires ; l'expérience nous a appris que des noyés ont été rappellés, pour ainſi dire, à la vie, par l'ardeur du ſoleil, par la chaleur du lit, & par des bains chauds ; or les mêmes ſecours, s'il en faut croire quelques écrivains, réuſſiſſent, en divers cas, dans des ſyncopes ; ce qui me paroîtroit le plus ſuſpect, c'eſt l'uſage des bains ; ils cauſent eux-mêmes quelquefois des évanouiſſemens.

L'art, enrichi par l'expérience, a ajoûté de nouveaux ſecours à de tels remedes ; comme la circulation eſt preſqu'arrêtée dans les ſyncopes, on a cru que les frictions la ranimeroient ; elles pouſſent le ſang dans les arteres vers les veines & vers le cœur ; voilà donc un nouvel aiguillon qui ſollicite cet organe ; en même tems, les nerfs irrités à la ſurface du corps, portent leur action dans les parties internes, & y réveillent les forces vitales.

Pour les ranimer, on a eu recours à un expédient plus ſingulier; après des ſuppreſſions, des avortemens, des pertes de ſang, des hémorrhagies du nez, &c. on a lié avec ſuccès, les jambes ou les cuiſſes ou les bras; or, comment les ligatures, qui compriment les nerfs, & qui arrêtent le ſang dans les vaiſſeaux, rendent-elles ſa force à l'eſprit vital? lorſqu'on ſerre le bras avec une bande avant la ſaignée, il ſurvient quelquefois des défaillances; il eſt difficile d'accorder de tels effets.

On a cru autrefois que des épithêmes envoyoient dans le cœur & dans les nerfs des corpuſcules qui y raniment les eſprits; aujourd'hui on regarde ces remedes comme des ſecours qui ſont trop foibles ou trop lents, pour ne pas dire inutiles; mais tant d'obſervations, qui leur attribuent les effets les plus ſurprenans, ſont-elles des obſervations du préjugé, de l'ignorance ou de la mauvaiſe foi? ne voit-on pas tous les jours des expériences qui les juſtifient? ce qu'on pourroit ſoupçon-

ner dans ce qu'on en dit, c'eſt un peu d'exagération.

Les ventouſes, qui ſont ſi vantées par divers médecins, peuvent être, ſans doute, plus efficaces; l'impreſſion douloureuſe qu'elles font, réveille les eſprits, ou elles ouvrent une iſſuë à des matieres qui attaquent les forces vitales; on ne doit pas cependant avoir recours à un tel remede dans toutes ſortes de ſyncopes; il ne ſçauroit être employé avec ſuccès, que dans celles qui ſont longues ou fréquentes, dans celles, par exemple, qui accompagnent les fiévres malignes; alors même les véſicatoires ſont préférables.

Mais, quelqu'utiles que puiſſent être de pareils ſecours, les ſyncopes en demandent d'autres, c'eſt-à-dire des remedes internes; or les plus efficaces ſont les ſels volatils, ſelon l'expérience de Sylvius De Leboë; les malades, qui s'évanouiſſent, dit-il, paroiſſent quelquefois ſans aucun reſte de vie; ils ne peuvent rien avaler; or, dans

un état si dangereux, quelques gouttes d'esprit volatil, qu'on met dans la bouche, raniment souvent les forces vitales.

Hoffman ne compte pas moins sur de tels remedes; il recommande cependant l'huile de menthe & de rhue; d'autres préferent l'eau de cannelle; quelques-uns vantent l'élixir de vie, décrit par Mathiole; cet esprit, mêlé avec quelques grains de sel volatil, a ressuscité, pour ainsi dire, des corps glacés par le froid de la mort; mais l'exagération, qui enfle ces éloges, les rend suspects; de tels remedes ne sont pas même sans inconvénient.

Wédélius a remarqué judicieusement qu'on oublie souvent l'agitation qu'ils peuvent porter dans les esprits; l'usage des eaux, ou des essences trop actives, a mis le feu dans l'estomac, en divers cas; la vapeur seule des sels volatils a causé quelquefois une véritable suffocation; il arrive alors que ces matieres, qui sont si âcres, tombent dans le canal de la trachée-

artere; & elles font dans les poumons les impreſſions les plus dangereuſes.

Ces remedes irritent, en divers cas, la cauſe même de la maladie; quand on les a appliqués, par exemple, à des ſyncopes qui avoient pour cauſe une plénitude, elles ſont devenues quelquefois beaucoup plus vives & plus fréquentes; l'agitation, qu'ils ont produite, quand l'eſprit vital s'évanouiſſoit dans les douleurs de l'accouchement, n'a pas eu des ſuites moins fâcheuſes; mêmes inconvéniens dans des corps cachectiques, délicats ou épuiſés; ſi on a donc recours à de tels remedes, il faut les donner avec réſerve, & en petite doſe.

D'autres plus ſimples, & non moins autoriſés par l'expérience & par la raiſon, ſont de grandes reſſources dans les ſyncopes; Horſtius mettoit ſur les lévres, & dans la bouche, du ſel marin; j'ai, dit-il, éprouvé, dans mille cas, l'efficacité de ce remede; le vinaigre eſt vanté par Wédélius, comme un cordial inſigne; il eſt actif & il récrée; auſſi

le vulgaire même l'a-t-il ſaiſi comme une reſſource qui, pour être plus commune, n'eſt pas moins précieuſe ; l'art l'a rendu encore plus efficace, en le concentrant.

Mais de tels remedes ne ſont pas toujours aſſez efficaces ; auſſi l'irritation des inteſtins a-t-elle paru un moyen plus sûr pour rendre aux nerfs & aux eſprits leur activité ; on a donc donné des lavemens âcres ; & on n'a pas craint même le tabac ; or, ſi l'eſprit vital eſt ſi engourdi, que rien n'ait pu le ranimer, ces lavemens peuvent trouver leur place dans un tel accident ; ils demandent cependant beaucoup de précaution ; ils ont jetté divers malades en de grands dangers.

Il en eſt de même des ſternutatoires trop violens, qu'on a pouſſés imprudemment dans les narines ; auſſi divers médecins ont-ils préféré les vapeurs de certaines matieres ; les odeurs fortes, dit Wédélius, ſont de puiſſans aiguillons qui réveillent les eſprits ; les idées de cet écrivain ſont confirmées par les obſervations de Rulandus ; j'ai appris, dit-il, par

l'expé-

l'expérience, que les forces vitales se relevent par la fumée âcre du karabé, & par son huile; les matieres fétides ne sont pas moins efficaces dans les syncopes qui viennent des affections hystériques; c'est ce qui est connu même du vulgaire, &c.

Tels sont les remedes de la syncope dans sa violence; mais, quand les forces vitales ont commencé à se animer, comme elles sont encore chancelantes, il faut insister sur quelques cordiaux qui soient tempérés; en voici un qui n'est pas rare; il n'y a même, ce semble, rien qui puisse fortifier; il est cependant plus efficace que beaucoup d'autres plus recherchés.

Les étuves, les bains, l'air même, quand il est trop chaud, causent, comme nous l'avons dit, des foiblesses ou des caldialgies; or rien n'est plus capable, en de tels cas, de ranimer les forces des nerfs & de l'estomac, qu'un verre d'eau froide; c'est un puissant analeptique, dit Hoffman; Celse étoit dans la même idée; & l'expérience la confirme; rien ne paroît donc plus convena-

ble, après les syncopes, que ce remede, qui est si simple; on doit le donner, dès que les malades peuvent avaler quelque boisson; cependant, en divers cas, un peu de vin paroîtroit plus approprié, dans des corps, par exemple, dont la foiblesse & l'épuisement pourroient menacer d'une récidive.

IX.

Cure des causes de la syncope.

De tels remedes suffisent sans doute, si les syncopes sont passageres; mais leur foyer, ou leur principe, subsiste souvent tel qu'il étoit, après que les forces vitales se sont relevées; les voilà donc exposées encore à de nouvelles atteintes; il s'agit, par conséquent, pour les prévenir, de chercher les ressources que leurs causes nous indiquent, ou que l'expérience nous a dictées.

En général, dans les syncopes, qui viennent de quelque vice des oreillettes ou des ventricules, on

ne voit que l'impuiſſance de la médecine; on trouve, il eſt vrai, quelque reſſource dans la ſaignée, dans la diéte, dans le repos, dans la liberté du ventre, dans les cordiaux; mais de tels remedes ne ſont que palliatifs; tout eſt déſeſpéré dans la plûpart des maladies du cœur, lorſqu'il arrive des défaillances; on ne peut que retarder, par quelque cordial, l'événement qui eſt inévitable, c'eſt-à-dire la mort; on riſque même de la hâter, ſi on ouvre la veine, en certains cas, ou ſi l'on donne certains remedes qui ſont trop vifs.

La médecine n'eſt pas auſſi impuiſſante, quand il n'y a aucun vice dans les oreillettes ni dans les ventricules, & que leurs cavités ſont ſeulement engorgées; en diminuant le volume du ſang, en obſervant une diéte exacte, en facilitant la liberté du ventre, on redonne au cœur ſon activité; il ſe vuide peu-à-peu; la maſſe du ſang, qui y eſt ramaſſée, ſe proportionne aux cavités qui le reçoivent; c'eſt ainſi qu'elles ſe dégagent quelquefois, lorſqu'elles ſont dilatées; leur dégagement eſt encore

plus sûr, lorſqu'elles s'engorgent ſimplement, ſans aucune dilatation antécédente; dans les vieillards, par exemple, elles s'engorgent facilement; elles ſont forcées dans les jeunes gens, par les exercices & par les excès; or que peut-on trouver de plus efficace, en de tels cas, que les ſaignées & les autres remedes dont nous venons de parler ?

Mêmes reſſources contre la plénitude des vaiſſeaux; elle étouffe quelquefois les forces vitales; toutes les parties s'engourdiſſent, comme nous l'avons dit, parce qu'elles ſont engorgées; or, dans un tel cas, le premier obſtacle qu'il faut enlever, c'eſt ce fardeau qui les ſurcharge; il ne faut pas croire cependant que les ſyncopes, qui viennent d'une telle cauſe, ſoient fort fréquentes; elles n'arrivent que très-rarement dans des corps qui ſont vigoureux, & remplis de ſang; les pléthoriques, qui ſont ſujets à de tels accidens, ſont bouffis de graiſſe, ont une texture délicate, ou quelque vice dans le cœur.

Mais la ſaignée eſt interdite, ſi cet

organe tombe dans l'inaction, à cause du vuide des vaisseaux; dès que les corps, qui sont épuisés, se donnent le moindre mouvement, ils sont exposés à des défaillances, comme nous l'avons dit; c'est la circulation trop affoiblie, qui éteint l'action des forces motrices; j'ai vu un jeune homme qui avoit perdu presque tout son sang par une blessure; il ne pouvoit se tourner ni se redresser, sans s'exposer à quelque accident.

Voilà donc le repos qui est une ressource dans un épuisement de cette espece; toute situation même ne paroît pas indifférente; il n'y en a qu'une seule qui convienne; il faut que le corps soit posé horizontalement; alors le sang y coule plus facilement; il ne demande d'autre secours que des frictions douces, une nourriture legere, animée de quelque aromate, un peu de vin même, si les circonstances ne s'y opposent pas; qu'on me permette de le remarquer; pourroit-on s'imaginer qu'une telle foiblesse fût quelquefois si nécessaire pour sauver la vie? il y a des cas où des hommes qui ont reçu

un coup d'épée au poumon, ſont ſaignés, dix-huit & vingt fois; c'eſt-à-dire qu'on les guérit, en les expoſant à des défaillances formidables; on n'a pas d'autre ſecours pour arrêter le ſang.

Les ſaignées, qui ſont ſi contraires dans l'épuiſement, ne le ſont pas moins dans d'autres cas; ſi les nerfs, par exemple, ſont les cauſes qui affoibliſſent le principe de la vie, & qui troublent l'action du cœur, il faut des remedes bien différens; ils doivent même être variés ſelon les circonſtances; les corps délicats ſont ſuſceptibles des plus legeres impreſſions; il n'eſt donc pas extraordinaire qu'ils ſoient expoſés à des défailllances; or, dans de tels corps, elles ne demandent pour préſervatif, que du ménagement, l'exercice, le régime; avec des ſecours de cette eſpece, & avec des frictions continuées pendant long-tems, les parties ſe fortifient, & les nerfs deviennent moins irritables.

Ces premiers organes de nos mouvemens perdent leur action en divers cas, dans le trouble des autres

parties; il faut donc connoître quelle eſt l'origine de ce trouble, pour y appliquer les remedes qui ſont propres; le principe des fiévres malignes, par exemple, ſe répand par tout le corps; malheureuſement nous ne connoiſſons point un tel principe; il eſt donc impoſſible d'imaginer quels ſont les remedes qui l'alterent, le détruiſent ou lui ouvrent une voie ſûre par où il puiſſe s'échapper.

C'eſt donc dans les ſeuls effets, ou dans l'empyriſme, que nous devons chercher des lumieres; or nous ſçavons qu'au commencement des fiévres malignes, l'oppreſſion des forces, & l'érétiſme univerſel des parties, peuvent produire des syncopes; alors il n'eſt pas douteux que les ſaignées ne ſoient les remedes les plus efficaces; on voit ſouvent qu'elles relevent le pouls, & réveillent l'action des ſens & des autres puiſſances affaiſſées; il n'en feroit pas de même, dans le cours de ces maladies; en épuiſant le ſang, on épuiſeroit les forces vitales.

Mais elles peuvent ſe relever par des remedes moins à craindre; car,

dans ces fiévres, la ſyncope ne vient très-ſouvent que de quelque matiere dépravée; en infectant les premieres voies & les ſucs gaſtriques, elle attaque l'eſprit vital; c'eſt pour cela qu'en divers cas il ſe ranime après l'opération des cordiaux & des purgatifs; d'autres évacuations d'une autre eſpece ne doivent pas être moins utiles; elles déchargent le corps d'une partie de ces matieres pernicieuſes, qui pervertiſſent le ſang & les autres humeurs.

Parmi les évacuations dont les effets ſont ſi ſalutaires, on peut compter celles qui ſont produites par les véſicatoires; remedes que tant d'expériences ont conſacrés, pour ainſi dire; rien n'ouvre une voie qui ſoit plus ſûre aux matieres qui ſont les cauſes des fiévres malignes & des défaillances qu'elles entraînent.

Cependant ces évacuations ne ſont pas ſi efficaces qu'elles nous diſpenſent d'autres remedes; il faut que les forces ſoient ſoutenues par des cordiaux; les acides animés par des aromates, les ſucs qu'on ex-

prime des oranges, des citrons & des limons, le vinaigre même, remede si ancien, & rejetté par une vaine physique; ces acides, dis-je, méritent la premiere place dans le traitement des fiévres malignes, qui sont la cause de la syncope; ils conviennent de même dans celles qui sont putrides & colliquatives.

Les absorbans, qui sont si contraires à ces acides, ne sont pas quelquefois moins nécessaires; dans divers cas même, on doit leur donner la préférence; qu'il y ait, par exemple, une fonte extraordinaire qui épuise le corps; les yeux d'écrevisses, les cordiaux legers, les anodins mêlés avec des aromates, agissent plus efficacement; ce qui est plus surprenant, c'est que les acides, lorsqu'on les marie avec des corps qui les détruisent ou qui les absorbent, arrêtent la violence des évacuations, & portent le calme dans l'estomac; le mêlange que Riviere a imaginé, ce mêlange, dis-je, du suc de limon & du sel d'absinthe, a souvent arrêté des vomissemens

qui épuisoient les malades jusqu'à la défaillance.

Diverses maladies qui attaquent de même tout le corps, demandent encore d'autres secours contre les syncopes; elles sont fréquentes, par exemple, dans le scorbut; or les remedes qui peuvent les prévenir, sont ceux qui corrigent la pourriture des humeurs; il en coule de la bouche dans les premieres voies; tout est infecté, dans cette maladie; elle est le produit d'une véritable putrefaction; on en voit même les atteintes dans les globules du sang, comme nous l'avons démontré par des expériences.

Les causes des défaillances, dans les maladies hypochondriaques, ont aussi leurs remedes particuliers; ces remedes sont, en général, ceux qui facilitent la circulation dans les visceres, & qui calment l'action des nerfs; l'exercice du corps, le mars, les eaux minérales ferrugineuses, la dissipation, sont les préservatifs; tous ces remedes s'opposent aux stagnations, donnent au suc nerveux

un cours plus égal, diminuent l'irritabilité qui domine dans cette maladie, empêchent enfin que le ſang ne ſe ramaſſe dans les oreillettes & dans les ventricules du cœur.

L'irritation, les douleurs, les bleſſures des membranes, des nerfs & des tendons, demandent de même diverſes eſpeces de remedes, quand les douleurs cauſent des défaillances; tout ce qui calme ou adoucit ſoutient la force de l'eſprit vital; la machine eſt donc préſervée de l'affaiſſement par ce qui l'affoiblit, c'eſt-à-dire par les ſaignées & par les narcotiques; mais, dans les bleſſures qui intéreſſent les membranes, la dilatation, qu'on fait par de grandes inciſions, ſont les reſſources les plus ſûres; pour ce qui eſt des nerfs & des tendons, c'eſt en les coupant, ou en y éteignant le ſentiment, qu'on prévient les ſuites de leurs bleſſures.

Les abſcès, les gangrenes, les cancers qui attaquent l'eſprit vital, forment des cas fort différens, & qui conduiſent au même terme, c'eſt-à-dire à l'affaiſſement des for-

ces vitales; or il n'y a que l'évacuation du pus qui puiſſe remédier aux ſyncopes qui viennent des abſcès; les ſuites funeſtes des gangrenes nous montrent l'inutilité de nos remedes, lorſqu'elles infectent quelque partie interne; celles qui ſont extérieures, ne ſont pas quelquefois moins dangereuſes; pour ce qui eſt des cancers, comme il n'y a preſque rien qui puiſſe corriger leur virus rongeur, rien ne peut prévenir les défaillances qu'ils produiſent en divers cas; s'il reſte alors quelque reſſource, c'eſt dans l'opium; mais elle eſt paſſagere & palliative; le principe du mal reſte toujours tel qu'il étoit.

Quand les ſyncopes ſont dépendantes de certaines parties, ce ſont leurs fonctions ou leurs vices qui nous doivent dicter les indications; ſuppoſons, par exemple, que la cauſe, qui éteint le principe vital, ſoit renfermée dans la tête, que les nerfs y ſoient comprimés, ou qu'ils y perdent leur action, on voit que la ſaignée eſt le premier remede qu'il faut tenter; s'il y en a d'autres

qui conviennent, ce ſont ceux qui ſont appropriés aux diverſes circonſtances.

Si la violence des paſſions produit la ſyncope, ce n'eſt pas ſeulement ſur le cerveau qu'elles agiſſent; elles pouſſent le ſang, & le ramaſſent dans le cœur; alors ſon tiſſu s'irrite & ſe reſſerre; le remede le plus efficace eſt donc la ſaignée; car, dès que la maſſe des fluides eſt diminuée, les ventricules peuvent ſe décharger plus facilement; la diéte, les boiſſons chaudes & délayantes ne ſeront pas moins néceſſaires; les parties rouges & la lymphe marchent plus aiſément dans les vaiſſeaux, lorſqu'elles ont un véhicule tel que l'eau, & qu'elle eſt animée par la chaleur.

Les cauſes des ſyncopes, qui viennent des poumons, nous indiquent divers ſecours; dans celles, par exemple, qui ſont un produit de quelque vapeur ſuffoquante, comme de la fumée de charbon, de l'odeur des latrines, les cordiaux, les antiputrides & le mouvement rem-

pliſſent toutes les vues qu'on doit ſe propoſer.

Dans l'aſthme humoral, il faut dégager les bronches & les véſicules pulmonaires par l'expectoration ; dans l'aſthme convulſif, l'émétique & les purgatifs ſont les remedes les plus efficaces ; dans l'hydropiſie de poitrine, ce ſeroit l'eau qu'il faudroit vuider ; enfin les abſcès, qui ſe ſont formés dans les poumons, demanderoient de même une iſſue ; mais à peine eſt-il néceſſaire de parler de tels ſecours, dont l'utilité ſe préſente, pour ainſi dire, d'elle-même ; je ne prétends que faire ſentir la néceſſité de la médecine rationnelle, & la différence des indications.

On trouve ſur-tout cette différence dans les ſyncopes qui partent de l'eſtomac ; non-ſeulement il faut le vuider quand il eſt trop plein, ou qu'il contient quelque matiere ennemie des nerfs ; s'il n'eſt même troublé que par des cauſes qui lui ſont étrangeres, il demande quelquefois une vive ſecouſſe ; auſſi

l'émétique, ſans produire aucune évacuation qui fût remarquable, a-t-il rétabli, en divers cas, les forces vitales; Foreſtus rapportequ'une ſyncope obſtinée, qui étoit une ſuite de la ſuppreſſion des menſtrues, fut guérie par un vomitif; Faber dit qu'un ſemblable accident, qui paroiſſoit déſeſpéré, céda au même remede.

Mais, s'il eſt néceſſaire quelquefois de décharger les premieres voies des ſucs corrompus, qui les infectent, on ne doit pas moins s'appliquer à corriger de telles matieres; or c'eſt leur nature ou leurs effets qui nous dictent les remedes qu'elles demandent; ſi elles ſont putrides, par exemple, les acides aromatiques en doivent être les correctifs; ſi elles ſont rances, les teſtacées peuvent en corriger l'acrimonie; enfin ſi elles agiſſent par quelque principe qui ſoit inconnu, on ne peut conſulter que l'expérience pour le détruire; lorſqu'on mange des moules, par exemple, il ſemble quelquefois qu'onait pris un poiſon; on eſt expoſé à des défaillances conti-

nuelles, dont le vinaigre eſt le vrai antidote.

Pour ce qui eſt des inteſtins, on voit d'abord ce que demandent diverſes cauſes qui s'y forment, je veux dire les vers, les coliques, les étranglemens, les flatuoſités ; les remedes qu'exigent les ſuperpurgations, ne ſont pas plus difficiles à déterminer ; c'eſt avec raiſon que Riviere preſcrit l'uſage du laudanum ; dans un tel cas, il avoit recours à des lavemens où il délayoit du philonium.

D'autres parties du bas-ventre, & ſur-tout le ſyſtême de la veine-porte, ne méritent pas moins d'attention dans les ſyncopes auxquelles les hypochondriaques ſont expoſés ; le ſang ſe ramaſſe dans le méſentere, & y forme des congeſtions qui agitent les nerfs ; or, dans de tels cas, dès que le canal des inteſtins eſt ſurchargé, irrité, ou reſſerré, il porte le trouble dans tout le corps ; il faut donc rendre plus libre ce canal, calmer l'irritation de ſes parois, & faciliter la circulation dans les vaiſſeaux qui vont au foie.

L'utérus, comme nous l'avons dit, eſt une ſource de ſyncopes; mais il préſente divers cas qui exigent des ſecours variés; dans les accouchemens, par exemple, les hémorrhagies abbatent ſouvent les forces vitales; la premiere indication que nous offre cet accident, c'eſt d'arrêter le ſang; dans d'autres circonſtances, ce ſont les douleurs & l'agitation qui étouffent ces forces; alors les anodins, recommandés par Sydenham, ſont les reſſources qu'on doit oppoſer à une telle cauſe.

Un autre accident, qui n'eſt pas moins grave, ne peut pas être combattu par les mêmes remedes; c'eſt la ſuppreſſion des vuidanges, maladie ſi ordinaire, & ſi ſouvent funeſte; les matieres retenues dans la matrice prennent un caractere pernicieux, rentrent dans le ſang, cauſent la fiévre, produiſent des défaillances en beaucoup de cas; il eſt donc néceſſaire de tourner ſurtout ſes vues du côté de ces matieres, c'eſt-à dire d'en rétablir le

cours, ou de les évacuer par d'autres couloirs.

Les ſyncopes ſi ordinaires dans les ſuppreſſions des régles & les pâles couleurs, demandent auſſi des remedes bien différens; ces remedes ſont ceux qui rétabliſſent cet écoulement : nous n'entrerons point ici dans le détail; mais ce qui ranime la machine animale, dans ces maladies ſi communes, c'eſt ſur-tout le mou vement & l'exercice; j'ai vu des filles cachectiques, exténuées, prêtes à périr, à qui l'action a rendu les forces, les couleurs & l'embonpoint; alors les régles ſont revenues, pour ainſi dire, d'elles-mêmes.



CHAPITRE XI.

Des Causes de la mort, ou des Causes qui arrêtent l'action du cœur.

ARTICLE I.

Quelles sont, en général, les causes de la mort.

L'ACTION du cœur, comme nous l'avons dit, est affoiblie, ou suspendue dans les syncopes ; reste à examiner comment elle s'éteint ; mais cette question en renferme d'autres ; il faut sçavoir, pour la décider, quelles sont les causes de la mort ? les causes, dis-je, immédiates ou *efficientes ?* or, comment s'en former une juste idée, si on ignore quel est le principe de la vie ?

Ce principe est sans doute l'esprit nerveux ; les corps où il perd son activité, ne sont plus des corps vivans ; cependant ce n'est pas lui seul qui les vivifie ; il ne sçauroit

déployer ſes forces par lui-même ; &, par conſéquent, il a beſoin de quelqu'autre agent, qui lui donne le branle, pour ainſi dire, & qui ſoutienne ſon action ſans ceſſe : or cet agent ne ſçauroit être que le cœur qui, à ſon tour, ne ſeroit qu'un organe impuiſſant, s'il n'étoit animé par ce même eſprit; tel eſt, comme nous l'avons dit, cet enchaînement, ou la liaiſon des puiſſances vitales ; on diroit qu'elles n'en renferment qu'une ſeule.

Voilà donc deux agens qui ſont le principe de la vie, & dont l'inaction eſt la cauſe de la mort, ou, pour mieux dire, la mort même ; cependant, quoiqu'en mourant, ils perdent leurs forces dans le même inſtant, l'un peut être la premiere cauſe de cette perte ; il n'eſt pas douteux que l'action du cœur ne ſoit la premiere qui s'éteint dans les maladies qui lui ſont propres, quand il ſe dilate, par exemple, qu'il y a quelque vice dans ſa ſubſtance, qu'il s'engorge, & qu'il eſt impoſſible qu'il ſe vuide, &c.

Mais, c'eſt preſque toujours l'eſ-

prit nerveux qui eſt la premiere cauſe de la mort ; les derniers efforts des malades tombent ſur lui, & ſon inaction doit entraîner, dans le même inſtant, l'inaction du cœur & des autres parties, c'eſt-à-dire que cet organe meurt comme elles ; & la raiſon, c'eſt qu'il n'eſt plus animé par cet eſprit qui donne la vie ou le mouvement à la machine.

Quand on demande, par conſéquent, quelles ſont les cauſes de la mort, on demande pourquoi le cœur & l'eſprit nerveux tombent dans l'inaction ? or c'eſt ce que nous allons examiner, c'eſt-à-dire que nous chercherons le principe de cette inaction dans les parties qui concourent au mouvement du premier organe de la circulation ; nous viendrons enſuite à celles qui ont avec lui moins de rapport, ou un commerce plus éloigné ; on verra dans ce détail, que, s'il donne la vie à tous les organes, tous à leur tour, comme nous l'avons dit, peuvent le jetter dans un repos mortel.

Il en eſt de même de l'eſprit nerveux ; car, quoiqu'il anime toutes

les parties, toutes peuvent l'étouffer, ou tourner ſon action contre lui-même ; il faut donc chercher quelles ſont les cauſes de leurs maladies, comment elles retombent ſur cet agent qui eſt le vrai principe de la vie, & qu'il ſuccombe enfin à leur violence ; eſt-ce par une eſpece de contagion qu'en s'éloignant, par exemple, dans les pieds, il s'éteint dans le cerveau & dans le cœur ? un tel phénomene eſt ſans doute ſurprenant ; Harvei l'avoit propoſé comme un problême difficile à réſoudre ; il demande encore des éclairciſſemens qui entraînent néceſſairement un long détail.

I I.

Comment l'action du cœur ceſſe dans les maladies du cerveau.

Comme le cerveau eſt la ſource de l'eſprit vital, il faut chercher quelles ſont les cauſes ou les maladies qui arrêtent les influences de cette ſource ; elle eſt dans une ſubſtance molle, délicate, & expoſée

à des accidens particuliers ; il eſt inutile de parler des bleſſures qui la déchirent, ou des abcès qui la rongent & la changent en pus ; la ſuite de ces ravages ſe préſente d'elle-même ; tout ce qui détruit le premier principe du mouvement & des ſenſations doit arrêter les mouvemens de tous les organes qui dépendent de ce principe ; nous ne devons donc nous attacher qu'à des déſordres moins évidens, qui troublent ou qui éteignent l'action des fibres médullaires, ou de l'eſprit vital qu'elles renferment.

La circulation dépend des nerfs ; il faut donc néceſſairement qu'elle s'arrête, ſi leur principe n'a plus de force ; or il perd toute ſon action, s'il eſt comprimé juſqu'à un certain point ; cette compreſſion ſi redoutable peut dépendre de pluſieurs cauſes, du ſang, par exemple, qui ſe répand dans les ventricules, de la ſéroſité qui les inonde, ou ſe ramaſſe ſous les enveloppes du cerveau, des vaiſſeaux ſanguins, lorſqu'ils s'engorgent, & enfin de l'eau infiltrée entre les fibres médullaires ; elles

ſont preſſées néceſſairement par toutes ces cauſes; &, par conſéquent, il faut que le cours des eſprits vitaux n'y ſoit plus libre; or voilà l'origine de diverſes maladies du cerveau; maladies qui arrêtent ſi ſouvent l'action du cœur.

La léthargie & ſes affections qu'on appelle *comateuſes*, dépendent certainement de quelque preſſion; c'eſt ce que prouve l'exemple de cette femme à qui on enleva une partie du crâne; ſi on preſſoit le cerveau, elle voyoit d'abord des étincelles & s'endormoit; ou, pour mieux dire, l'uſage des ſens étoit ſuſpendu; mais la preſſion venoit-elle à ceſſer? les yeux s'ouvroient, l'eſprit & les organes du mouvement reprenoient leur force; on voit tous ces mêmes phénomenes, ſi l'on pouſſe quelqu'injection dans certaines plaies du cerveau, & ſi on la repompe enſuite par le moyen d'une ſeringue.

Ces expériences ſont confirmées par beaucoup d'autres, & par les obſervations les plus exactes; il eſt vrai qu'elles paroiſſent démenties par quelques faits, peut-être; les

hydro-

hydrocéphales, par exemple, ne tombent point en léthargie; l'eau injectée dans la tête d'un chien par l'ouverture d'un trépan, n'entraîne souvent aucun accident; enfin, lors même que, dans les hommes, elle inonde la ſurface ou les ventricules du cerveau, les fonctions de cet organe ne ſont pas toujours fort altérées; mais ce ſont des cas particuliers qui ne forment qu'une exception contre un principe général.

Non-ſeulement, la preſſion du cerveau engourdit les ſens, elle produit encore la paralyſie; mais une telle maladie arrive tout-à-coup, & le plus ſouvent ſans qu'aucun accident l'ait précédé; il faut donc qu'il n'y ait pas un grand eſpace qui ſoit preſſé dans la ſubſtance cérébrale; auſſi ai-je obſervé qu'il ſuffiſoit que l'un ou l'autre des corps cannelés fût comprimé, pour qu'on devînt paralytique; j'ai vu, par exemple, un abſcès au-deſſus du corps cannelé droit; or le bras & la jambe gauche perdirent toute action & tout ſentiment.

Ce qui confirme de telles idées,

c'eſt qu'on trouve, tantôt que ces corps ſont infiltrés & deviennent mous, tantôt que le ſang même s'y extravaſe & leur donne une couleur de lie de vin; ſouvent ils s'engorgent, & leurs arteres ou leurs veines ſont fort dilatées; quelquefois ils s'exténuent, ſont blafards & ſe deſſéchent pour ainſi dire; or, de tous ces vices, il s'enſuit ou une preſſion intérieure des fibres médullaires, ou du moins une inaction, c'eſt-à-dire, une vraie paralyſie; telles ſont les cauſes ordinaires & immédiates d'une maladie ſi formidable, ſelon un grand nombre d'obſervations que j'ai faites depuis longtems.

C'eſt au même principe, c'eſt-à-dire à la compreſſion, qu'il faut rapporter l'appoplexie; elle vient ſouvent du ſang qui eſt extravaſé dans les ventricules du cerveau, dans ſa ſubſtance, ou ſur ſa ſurface; quelquefois cette maladie n'a pour principe qu'un engorgement; mais de quelque cauſe qu'elle vienne, ce n'eſt, en général, qu'une double paralyſie, c'eſt-à-dire que les deux

corps cannelés ſont comprimés ; or, comme il eſt difficile que la compreſſion ſoit la même dans l'un & dans l'autre, il y en a un ordinairement qui eſt moins preſſé ou moins obſtrué ; auſſi, dans la plûpart des appoplectiques, reſte-t-il quelque veſtige de ſentiment dans un côté ; il n'eſt donc pas ſurprenant qu'une moitié de tout le corps puiſſe ſe dégager & reprendre ſes forces, tandis que l'autre reſte paralytique.

Mais ſi la compreſſion eſt ſi dangereuſe par l'inaction qu'elle produit dans le cerveau, les mouvemens qui agitent cet organe ne contribuent pas moins, en divers cas, à l'extinction de l'eſprit vital ; les coups extérieurs, par exemple, peuvent donner des ſecouſſes mortelles à la ſubſtance médullaire, ſans y laiſſer aucune trace de léſion ſenſible ; la violence des paſſions arrête ſouvent dans cette moëlle le principe de nos mouvemens ; les fluides même, en coulant dans les vaiſſeaux qui la traverſent, peuvent y produire des accidens de toute eſpece.

Que le ſang, par exemple, ſoit

poussé avec trop de force vers la tête, il engorge les vaisseaux de la pie-mere ; l'engorgement pénetre ensuite jusqu'au principe des nerfs ; l'irritation qui survient y porte un nouveau trouble qui le bouleverse ou le détruit ; nous trouvons après des phrénésies ou d'autres maladies du cerveau, que ses membranes sont enflammées ; en même temps la substance cendrée devient rouge ; la moëlle blanche est semée de points sanguins qui sont fort pressés ; elle s'infiltre, se macere & se relâche ; il en transude quelquefois une matiere épaisse qui s'échappe du dehors de la substance cérébrale.

Heureusement cette inflammation est beaucoup plus rare qu'on ne s'imagine ; c'est sans raison qu'on l'a regardée comme la cause de la mort, dans les fiévres malignes ; le principe de ces fiévres se répand également sur toutes les parties ; il peut agir cependant sur l'une, plutôt que sur l'autre ; la substance cérébrale, par exemple, peut être plus dispo-sée à le recevoir ; elle en reçoit même très-souvent les premieres

impreſſions ; mais c'eſt preſque toujours ſans inflammation ; ce qui en a impoſé, c'eſt une fauſſe apparence ; le ſang ſe ramaſſe dans les veines ; on a cru que les parties qu'elles rougiſſent étoient enflammées.

Des accidens qui ſont fort équivoques, ont paru confirmer ces préjugés ; les malades ſont aſſoupis, délirent, tombent en convulſion ; on ne s'eſt pas ſouvenu que de tels accidens n'ont pas toujours une cauſe fixe, ni ſi dangereuſe ; le venin de la petite vérole porte quelquefois ſur le cerveau, dès les premiers jours ; ce venin l'irrite & produit des convulſions ; cependant après l'éruption tout le déſordre peut s'évanouir ; il en eſt de même dans certaines fiévres ; leur cauſe, dès qu'elle ſe jette ſur la peau, dégage la tête en beaucoup de cas ; d'ailleurs cette partie ne ſouffre quelquefois que par ſympathie ; les tranſports violens, par exemple viennent, en divers cas, d'un abſcès du poumon ; or je les ai vu tomber preſque ſubitement, dès que le pus s'étoit évacué.

Ce qui rend encore plus équivo-

que cette prétendue inflammation qu'on a ſuppoſée ſi ſouvent dans le cerveau, c'eſt que des matieres incapables de l'enflammer troublent l'eſprit, y portent des idées phantaſtiques, engourdiſſent les nerfs, excitent quelquefois des convulſions, éteignent enfin l'action du cœur; l'opium, par exemple, cette reſſource ſi précieuſe que la nature nous a ménagée contre nos douleurs, peut-être la cauſe de ces accidens; mais comment les produit-il? ſon action nous eſt inconnue; nous n'en voyons que les effets qui ne ſont pas même uniformes; ſi, par exemple, on ne conſultoit que certains faits, on croiroit qu'il y a dans ce calmant un principe d'irritation, comme dans la ciguë, elle rougit la peau, & y forme quelquefois des éréſipeles ou des boutons.

Un homme ſouffroit de vives douleurs au côté gauche de la tête; une mouche d'opium appliquée ſur les tempes, y cauſa un gonflement extraordinaire; on réitéra trois fois la même application; trois fois le gonflement reparut; l'effet fut bien dif-

férent dans une femme ; il sembloit que tous les pores du visage fussent ouverts ; on eût dit que c'étoit un crible, ou un arrosoir ; il en sortoit des ruisseaux de sueur ; peut-être que les narcotiques gonflent le cerveau, & qu'ils répandent quelque matiere vaporeuse dans les ventricules ; la raréfaction de cette vapeur & la compression, suites nécessaires du gonflement, ne peut-elle pas être le cause du sommeil, & de la mort même ?

III.

Comment les nerfs peuvent éteindre le principe vital dans le cerveau & dans le cœur.

Les nerfs sont des especes de cerveaux, les conduits du principe vital, & les instrumens de son action ; il faut donc que les compressions produisent sur eux le même effet que sur la substance cérébrale ; aussi dès qu'ils sont pressés dans une partie, on y sent des fourmillemens, & il survient des crampes ; si la pression augmente, l'action des muscles s'af-

foiblit ; auſſi des ligatures ſerrées, des tumeurs, des congélations les rendent paralytiques, & y arrêtent la circulation.

La moëlle épiniere, qui eſt un aſſemblage de tant de nerfs, peut donc produire les mêmes accidens ; elle eſt ſujette a des compreſſions ; les humeurs s'extravaſent dans ſa ſubſtance ; elle s'exténue ou ſe séche, pour ainſi dire, ou eſt étranglée en divers cas, par des contuſions & par des luxations ; alors les parties ſeules qui ſont au-deſſous de la force comprimante, perdent leur action ; l'urine, par exemple, ſe ſupprime, quand les vertebres ſont luxées au dos ; il ſurvient même quelquefois des gangrenes aux feſſes & aux jambes, &c.

Mais l'action des nerfs eſt une cauſe bien plus fréquente de maladies ou d'accidens ; car ces petits cordages qui ſont comme les rênes de l'ame, peuvent être agités à leur origine ou dans leurs cours ; ſi leur agitation eſt trop violente à leur principe, elle peut irriter toutes les parties, jetter le déſordre dans leurs

fonctions; les muscles, par exemple, entrent dans de violentes contractions, quand il y a dans le cerveau une certaine irritation; le cœur qui est un muscle peut se resserrer, par conséquent, comme les autres; or ce resserrement, s'il est trop violent, ou s'il dure trop long-tems, peut arrêter le cours du sang, de même que les muscles des mains restent en contraction, quand elle a été trop longue, ou qu'elle a été forcée; les fibres du cœur peuvent être fixées dans leur resserrement & dans leur spasme.

Si les nerfs sont irrités dans leur tissu, leur action n'est pas quelquefois moins formidable; de simples commotions portent le trouble dans tous les organes; elles éteignent quelquefois le principe vital sans laisser aucune trace de leurs ravages; nous trouvons dans les plaies d'armes à feu des exemples singuliers de ces commotions; qu'un boulet, par exemple, rase la surface du corps, ou qu'il fracasse une partie, toute la machine peut être ébranlée avec tant de force que la mort arrive

ſubitement, ou quelque tems après; cependant on ne découvre aucune léſion dans les parties internes; l'ébranlement eſt borné dans pluſieurs cas, aux parties frappées ou effleurées; il y éteint tout principe d'action, & rien ne ſçauroit les ranimer.

Les nerfs irrités ou par eux-mêmes, ou par quelqu'autre cauſe ſecrette, peuvent produire des douleurs très-vives; elles ſont fixes dans divers cas, & ſouvent errantes de partie en partie; elles paſſent, par exemple, à l'eſtomac, aux inteſtins, à la veſſie, aux poumons; on voit ces variations dans les paſſions hyſtériques, dans les affections hypochondriaques & dans d'autres maladies; or cette action déréglée de l'eſprit nerveux, ou leur irritation peut porter une atteinte mortelle en diverſes parties; j'ai vu deux hommes qui ſentirent à une jambe une douleur ſubite; ils crurent qu'on leur avoit donné un coup de bâton; cette douleur fut le prélude d'une gangrene.

Ces mouvemens intérieurs, je

veux dire, de ſimples affections nerveuſes peuvent porter le ſang avec violence, tantôt ſur une partie, tantôt ſur une autre ; dans pluſieurs femmes hyſtériques, le viſage devient rouge tout-à-coup, comme de l'écarlate ; l'eſprit s'aliene, il ſurvient un ſommeil léthargique ; dans d'autres, il s'éleve des rougeurs en divers endroits ; dans quelques-unes, il ſe forme en un inſtant de petites échymoſes aux mains & aux bras ; on entend alors un petit btuit comme d'un coup de fouet ; ce ſont de petits vaiſſeaux qui crevent alors ſubitement par une rupture ; enfin, dans des mouvemens épileptiques, dans ceux même qui viennent d'une cauſe éloignée du principe des nerfs, le ſang eſt pouſſé quelquefois avec violence dans le cerveau ; or ce fluide force les vaiſſeaux de la piemere ou des ventricules, &c.

Mais cette cauſe n'eſt pas toujours auſſi formidable ; dans les convulſions, même les plus vives, les vaiſſeaux éloignés du cœur ne ſont pas forcés ; peut-on donc ſuppoſer que, lorſque le pouls eſt inſenſible,

le ſang ſoit pouſſé avec violence dans le cerveau? il eſt certain que dans la plûpart des maladies convulſives, les battemens des arteres ſont imperceptibles ou très-petits; ceux du cœur doivent être très-foibles par la même raiſon; c'eſt donc ſur leur propre principe que les nerfs portent leur action déréglée; ils la portent de même comme nous l'avons dit, ſur le premier organe de la circulation.

Cette action ſecrette & dangereuſe des nerfs eſt manifeſte dans leurs piquures, dans celles des tendons, dans les bleſſures du méſentere, du diaphragme, de l'eſtomac & des inteſtins; j'ai vu un homme qui avoit reçu un coup d'épée au foie; il n'en étoit ſorti que peu de ſang; cependant la mort ſurvint, quatre ou cinq heures après; elle fut encore plus rapide dans un malade qui, en prenant un lavement, ſe déchira l'inteſtin rectum avec la cannulle.

De telles bleſſures entraînent ſouvent les mêmes ſymptomes que les poiſons; les ſueurs froides, les défaillances, les convulſions, l'ex-

tinction du pouls sont la suite redoutable d'un nerf qui aura été déchiré ; j'ai vu avec M. Chirac une blessure legere près du grand angle de l'œil ; ce n'est rien, me dit ce médecin, ou le malade sera mort demain ; peu de temps après, il survint des convulsions qui l'emporterent.

Tous ces accidens répandent un grand jour sur les causes internes ; des agens invisibles attaquent les nerfs, affoiblissent leur action ou leur donnent plus de force, causent même des spasmes qui sont mortels ; j'appelle spasmes, ces mouvemens que les nerfs irrités portent dans le tissu des parties internes, mouvemens qui peuvent éteindre tout-à-coup le principe vital ; dans la goutte, par exemple, qui, en se déplaçant se jette, dans un instant, sur les entrailles ; dans le *cholera morbus* où l'irritation annéantit le pouls, excite des crampes, répand un froid mortel sur tous les membres ; dans ces maladies, dis-je, ne reconnoît-on pas une cause semblable à celle qui agit dans les piquures des nerfs ou des tendons ?

Telle eſt encore l'action de divers poiſons que la nature a répandus dans les plantes & dans les animaux; ce poiſon qui a été apporté de l'Amérique, qui peut infecter le ſang, en s'inſinuant par une piquure d'épingle, & qui cauſe la mort dans quelques minutes, le ſuc du laurier-ceriſe, le venin des ſerpens & des chiens enragés, les vapeurs ſeules de certains corps, celles même qui ſortent quelquefois du corps humain, enfin les exhalaiſons qui s'élevent de certains lieux, des ſouterreins, par exemple, où l'air a été renfermé ou infecté; toutes ces ſubſtances deſtructives & délétéres ne peuvent agir ſi rapidement que ſur l'eſprit vital; comme quelques-unes peuvent l'éteindre ſubitement, d'autres agitent ſon principe avec tant de violence, qu'après diverſes atteintes, il détruit lui-même les organes inviſibles de ſon action.

Le méchaniſme des nerfs nous eſt entiérement inconnu; nous ignorons ce qui les rend ſi ſuſceptibles de diverſes impreſſions; l'irritabilité qui eſt attachée à certaines parties, eſt

auſſi obſcure que l'action de l'ame ; en ſuppoſant même cette force comme un principe, on ne voit pas toujours l'influence qu'elle peut avoir ſur divers mouvemens deſtructeurs ; ce qu'on ſçait ſeulement, c'eſt qu'il y a une eſpece d'antipathie dangereuſe entre les nerfs & certaines matieres ; dès qu'elles les approchent ou qu'elles les touchent, ils perdent leurs forces ; l'odeur du muſc ou d'une roſe, produit des ſyncopes ; d'autres ſubſtances volatiles ſont encore plus ennemies du principe vital ; elles peuvent l'étouffer dans un inſtant, ou lui donner une activité qui en détruit les inſtrumens ſecrets ; ils ne peuvent réſiſter à leur propre action, quand elle eſt violente ; ils ſont formés de filets imperceptibles, filets cent fois plus déliés que des fils d'araignée, & ſuſceptibles de toutes les impreſſions.

IV.

Comment les vaiſſeaux peuvent être la cauſe de la ceſſation du mouvement dans le cœur.

Les vaiſſeaux ſont la troiſieme

puiſſance ou le troiſieme principe de la vie, les organes de la circulation, les inſtrumens du cœur & de ſon action; les arteres la portent dans toutes les parties pour les animer; les veines la rendent à cet organe avec le ſang qu'elles y ramenent; or, ſans l'impulſion de ce fluide, les oreillettes & les ventricules ſeroient ſans force, ou n'auroient qu'une force morte, comme nous l'avons dit; l'eſprit vital, ou l'eſprit nerveux perdroit donc ſon activité.

Le vuide, par exemple, que les hémorrhagies laiſſent dans le cœur, jettent cet organe dans l'inaction, c'eſt-à-dire qu'il meurt néceſſairement comme les autres parties; le terme de la vie eſt ſeulement plus ou moins reculé, ſuivant diverſes circonſtances; elle s'éteint, comme on ſçait, dans un inſtant, ſi les veines-caves ſont ouvertes à leur racine; alors l'oreillette droite & ſon ventricule qui ne reçoivent plus de ſang, perdent leurs forces, de même que l'artere qui ſe rend au poumon, &c.

Mais, s'il arrive une crevaſſe au tronc de l'aorte, à ſa croſſe, ou dans

le bas-ventre, voilà le ſang qui, en s'épanchant ſubitement, ne peut plus pouſſer celui qui précede ; il faut donc que la circulation ſoit arrêtée tout-à-coup, & que les forces vitales tombent avec elle. Le principe de la vie ne ſe ſoutient guères plus long-tems, quand les groſſes branches de cette artere ſont ouvertes ; cependant la mort eſt plus ou moins prompte ſelon leur calibre, ſelon la grandeur de l'ouverture, & ſuivant que leur origine eſt plus éloignée ou plus proche du cœur ; c'eſt-là tout ce qu'il eſt néceſſaire de ſçavoir ſur un tel ſujet ; peu importe que l'eſprit vital s'éteigne quelques minutes plutôt ou plus tard.

Tout doit être ſans doute bien différent, quand de petites arteres ſont ouvertes ; elles peuvent perdre, comme l'on ſçait, beaucoup plus de ſang, ſans que la vie ſoit en danger ; alors leurs gros troncs & ceux des veines ne ſont pas déſemplis ſubitement, les ſucs répandus dans tout le corps, c'eſt-à-dire dans les détours preſqu'infinis des veines & des arteres inſenſibles ; ces ſucs, dis-je,

ont le tems de revenir dans le grand courant de la circulation ; ils doivent, par conséquent, la soutenir beaucoup plus long-tems ; c'est ainsi qu'elle se soutient après de nombreuses saignées, ou de longues hémorrhagies ; elle ne s'arrête même que lentement, ou peu-à-peu, quand le sang continue à s'écouler; & alors il survient divers accidens qui ne sont que l'annonce de la mort.

Ces accidens sont un froid universel, des convulsions, des anxiétés, des oppressions ; la respiration, comme nous l'avons dit, devient difficile dans les animaux, à mesure que les vaisseaux se désemplissent ; alors le poumon se vuide, de même que les autres parties ; le thorax, en le pressant dans l'expiration, ne sçauroit exprimer le sang ou le pousser vers le ventricule gauche ; ou ce qui arrive dans les animaux, arrive de même dans le corps humain ; les femmes en couche, lorsqu'elles périssent par des pertes, sentent une angoisse inexprimable; la circulation qui subsiste, je ne sçais comment parmi les étouffemens & les syncopes,

ſoutient cependant, durant longtems, un reſte de vie, pire que la mort.

Mais ſans que les vaiſſeaux perdent leur ſang, ils peuvent jetter un grand déſordre dans tous les reſſorts de la machine ; ils ſe dilatent ou ſe reſſerrent ; ils ont trop de force ou ils ſont foibles, ſe relâchent ou ſe roidiſſent, ſont comprimés ou obſtrués par quelque maſſe qui les bouche ; voilà, par conſéquent, des ſources nombreuſes d'accidens qui peuvent porter le trouble dans l'action du cœur & dans celle des nerfs.

Nous avons parlé des dangers des dilatations ; il peut s'en former, ce ſemble, facilement dans les vaiſſeaux même dont les tuniques ſont les plus fortes ; qu'on ſe rappelle l'expérience de M. Nicholls ; il pouſſa de l'air dans la grande artere des poumons, alors la membrane interne ſe déchira ; les autres forcées enſuite, & ſoulevées, s'étendirent & formerent une tumeur anévriſmale ; or le ſang eſt pouſſé ſans ceſſe avec violence dans cette artere & dans l'aorte ; il ſemble donc qu'il devroit

produire plus souvent de telles tumeurs, qui menacent la vie à chaque instant; il est vrai que leurs parois peuvent s'épaissir & résister, par conséquent, à la force de ce fluide; mais, comme Cowper & M. Littre l'ont observé, elles deviennent quelquefois extrêmement minces; on peut même assurer qu'elles le sont toujours en certains endroits; les voilà donc exposées sans cesse à se déchirer.

D'autres dilatations fort différentes, j'entends celles qui élargissent également tout le contour de quelque artere dans une certaine étendue, sont les plus communes; il ne faut pas même, pour qu'elles se forment, qu'il y ait des causes extraordinaires; un simple obstacle, qui s'oppose au courant de la circulation, suffit quelquefois pour changer de petits rameaux en de gros troncs; c'est ce qui arrive après des amputations, & cette dilatation est souvent l'ouvrage d'un tems très-court; il n'est donc pas extraordinaire qu'elle arrive, en divers cas, dans les parties internes, où le sang trouve

ſouvent tant de réſiſtance, & où il eſt pouſſé avec tant de force.

Ces dilatations qui ſont étendues & uniformes, ſont peu dangereuſes en général; mais quelquefois elles préparent divers accidens; elles ſont en divers cas le fondement des affections hypochondriaques; il eſt rare, par exemple, que dans de telles maladies, l'artere cœliaque & la ſplénique, que Veſlingius appelle *tortuoſa & ambagioſa* ne ſoient dilatées; il en eſt de même des arteres méſentériques; le ſang y trouve des obſtacles qui viennent de la partie qui leur donne leur nom, & ſur-tout du foie, où la circulation doit être ſi lente; il faut donc néceſſairement qu'elles ſoient forcées; or, de-là réſulte une action qui eſt ſi déréglée dans les nerfs.

Comme le cours du ſang eſt plus uniforme dans les veines & a moins de force, leurs dilatations ſont bien différentes; celles des veines-caves, par exemple, ne reſſemblent point aux anévriſmes de l'aorte; du moins eſt-il rare qu'elles forment des ſacs, ou des eſpeces de tumeurs; c'eſt ce qu'écrivoit à Michelloti le grand

Morgagni, & ses observations sont confirmées par l'expérience; or, si ces veines deviennent plus grosses en divers cas, il en est de même de beaucoup d'autres, de celles qui rampent, par exemple, sous la pie-mere, dans le plexus choroïde, dans le poumon & dans le foie; mais, ce qui est sans exemple, dans les arteres dont le diametre est fort petit, il se forme dans les branches veineuses qui ont très-peu de calibre, des tumeurs circonscrites; on en trouve même dans l'uretre, & elles y arrêtent le cours des urines.

Le sang qui dilate les arteres ou les veines, pousse sans cesse en dehors les parois de ces vaisseaux; il semble donc qu'ils doivent toujours céder à cette force, & qu'ils ne sçauroient se rétrécir; cependant c'est ce qui arrive sur-tout quand les nerfs agissent trop vivement sur les membranes artérielles; de-là vient, en beaucoup de cas, la petitesse du pouls, l'extinction de la chaleur, & la suppression de divers écoulemens par lesquels la nature se dégage.

Un resserrement d'un autre espece, & beaucoup plus rare, est causé par des vices de substance ; l'embouchure, par exemple, de l'aorte est souvent rétrécie par les valvules ; cette artere devient même plus étroite à sa racine & après sa courbure, comme *Vieussens* l'a remarqué; en d'autres cas, ses branches sont étranglées à leur naissance ; c'est ce que j'ai vu dans les carotides & les sous-clavieres; enfin les vaisseaux qui se répandent dans les membranes, peuvent de même s'ossifier & ne laisser au sang qu'un passage très-étroit.

Dans une jeune femme, selon Cowper, le tronc de l'artere brachiale étoit osseux & sa cavité presque oblitérée ; le même écrivain a observé que les arteres de la cuisse gauche étoient presque pierreuses dans un homme nommé *Stringer*, leur cavité étoit si étroite, qu'on pouvoit à peine introduire un stylet ; il ne sortoit donc qu'un filet de sang de ces vaisseaux ; aussi survint-il une gangrene, dans l'un & l'autre cas ; je pourrois rapporter divers exem-

ples de la même espece; de telles ossifications ont souvent éteint l'esprit vital dans le poumon même, dans le cœur, dans le bas-ventre & dans le cerveau.

Il ne faut pas croire cependant que toutes les arteres ossifiées se bouchent de même; quelques-unes ne deviennent osseuses qu'après que leur cavité s'est dilatée; c'est ce qu'on voit, par exemple, dans l'aorte; d'autres conservent leur cavité, telle qu'elle étoit, ou elle n'est pas fort diminuée; mais l'inconvénient est presque le même; le sang s'arrête dans leur canal, ou y marche fort lentement; de-là vient qu'on les trouve remplies après la mort; au contraire, celles qui n'ont rien perdu de leur souplesse ni de leur action, sont presque vuides dans les cadavres; diverses observations, & sur-tout celle qui a été faite par M. Reill, dans un homme de cent trente ans, prouvent évidemment ce que nous avançons.

Mais ce qui forme un contraste qu'on n'attendroit pas, les arteres qui sont si sujettes à s'ossifier, se relâchent

lâchent, &, par conséquent, perdent leurs forces ; c'est ce qui arrive en diverses maladies ; dans les hydropisies, par exemple, où les parties se macérent, dans les cachexies où le sang s'appauvrit & dégénere ; il faut donc nécessairement que le cœur tombe dans l'inaction ; aussi le pouls devient-il fort lâche, très-petit & irrégulier ; il l'est de même en diverses fiévres, quand leur cause porte sur l'esprit vital.

Ce relâchement ou cette inaction ne sont pas rares, selon divers médecins ; aussi comptent-ils sur les *toniques*, remedes, quoi qu'on en dise, fort suspects dans beaucoup de cas ; l'activité est bien plus à craindre & plus fréquente dans les arteres ; elle vient souvent d'une irritation qui des nerfs passe dans le cœur & dans ses vaisseaux ; c'est ce qui arrive dans les fiévres qui ne sont qu'une irritation universelle ; si elle est trop vive, le sang est poussé avec violence dans le tissu de toutes les parties ; il les engorge, trouble leurs fonctions, se dévoie souvent, c'est-à-dire qu'il s'infiltre dans la sub-

ſtance cellulaire, & produit des inflammations.

Une cauſe bien différente & qui eſt renfermée dans les vaiſſeaux, peut produire de même ce déſordre ; ils s'obſtruent ; & leur obſtruction y arrête le cours du ſang, bouche les couloirs, devient enfin une cauſe irritante ; car, qu'il y ait quelqu'obſtacle dans une partie, elle s'engorge, c'eſt-à-dire que ſes arteres ſont forcées; les colomnes du ſang qu'elles contiennent ſont donc comme autant de coins que le cœur y pouſſe avec force à chaque contraction ; voilà donc une diſtenſion, un tiraillement &, par conſéquent, un aiguillon dans tous les points de cette partie ; or l'irritation eſt alors portée par les nerfs dans tout le reſte de la machine, & dans le cœur principalement ; il faut donc qu'il redouble ſes efforts dans ſes contractions.

Tels ſont les obſtacles ou les embarras qui ſe forment ſouvent en diverſes parties ; elles ſe gonflent, ſe durciſſent même, & perdent leurs fonctions ; rien ne peut donner une

idée plus juſte de ces obſtructions que certains vices des membranes artérielles ; dans la ſuite de l'âge, elles ſe flétriſſent, ſe deſſéchent, deviennent plus étroites ; c'eſt ce qui forme la vieilleſſe & la conduit à ſon terme qui eſt la mort, c'eſt-à-dire qne nos corps ont le ſort des arbres ; ils finiſſent par la ſechéreſſe; la ſéve ne peut plus monter dans leurs tuyaux ; & le ſang s'arrête de même dans ſes conduits qui perdent, par conſéquent, leur activité en vieilliſſant ; il y en a même un grand nombre qui ne ſont plus de vrais vaiſſeaux ; peut-être qu'alors la moitié ne ſubſiſte pas dans certains ſujets.

V.

Comment les poumons peuvent éteindre les forces vitales.

Une quatrieme puiſſance qui eſt expoſée immédiatement à l'action du cœur, & qui agit à ſon tour ſur cet organe, c'eſt le poumon ; ces deux parties, comme nous l'avons dit, ſont faites l'une pour l'autre, ſe prê-

tent leurs forces mutuellement, soutiennent leurs fonctions, & partagent, par conséquent, les accidens de leurs maladies.

Mais ce sont les poumons sur-tout qui portent le trouble dans l'action du cœur; car, qu'il se forme certains obstacles dans leur tissu, ils ralentissent ou arrêtent le cours du sang dans leur grande artere, &, par conséquent, dans le ventricule dont elle sort; mais en même tems ce fluide ne sçauroit passer que lentement, ou en petite quantité, dans les cavités gauches; il ne sçauroit donc être poussé que foiblement dans le reste du corps; qu'on juge par-là de ce qui arrive dans les inflammations & dans les suppurations de la substance pulmonaire, &c.

Les inflammations sont sans doute les maladies les plus à craindre pour les poumons; d'abord le sang heurte avec violence contre les obstacles qu'il y rencontre, force les vaisseaux qui le renferment, les déchire souvent, s'infiltre même entre les petits lobes pulmonaires, forme enfin de leur tissu une masse rouge

qui devient plus ferme ; on croiroit au premier aspect, comme nous l'avons dit, que sa substance n'est pas différente de celle du foie ; or, que devient la circulation dans ce désordre ? pourroit-on croire que l'action du cœur pût subsister.

Il faut avouer qu'il est bien extraordinaire qu'elle subsiste dans des maladies aussi ennemies des poumons ; on ignore comment on meurt en beaucoup de cas ; mais il n'est pas moins difficile d'expliquer comment on ne meurt pas dans les pleurésies ; un tissu foible & vésiculaire peut-il s'enflammer sans se ruiner ? il résiste pourtant à des phlegmons ; & j'ai vu des malades qui ont essuyé jusqu'à dix pleurésies.

Ce qui n'est pas moins extraordinaire, c'est qu'après des suppurations, le poumon puisse subsister ; elles sont longues & effrayantes en divers cas ; on diroit que ce viscere va se fondre en pus ; cependant une partie si délicate se cicatrise ; elle se rétablit même très-souvent, sans d'autres secours que les forces réparatrices de la nature ; on prodigue

quelquefois, dans de tels cas, les pilules de Morton, & des baumes échauffans; mais je puis assurer que ces remedes sont au moins inutiles; dans combien de malades n'ai-je pas vu que la matiere purulente s'épuisoit d'elle-même peu-à-peu? plusieurs autres n'ont eu besoin que de simples calmans pour adoucir la toux & l'irritation.

Quelques suppurations sont encore plus singulieres, puisqu'elles ne portent aucun trouble dans les poumons. Il s'y forme des sacs qui sont pleins de pus, & qu'on appelle des *vomiques*; elles n'ont sans doute aucun commerce avec le reste de ce viscere; mais, comment est-il possible qu'il ne s'en ressente en aucune maniere, pendant long-tems? j'ai vu un homme qui avoit toutes les apparences d'une santé inaltérable; cependant, en venant de la chasse, & en se mettant à table, il rendit une jatte de pus.

D'autres especes de vomiques plus dangereuses, se forment diversement dans les poumons; on y trouve des creux profonds qui ont

des parois dures & calleuses ; les uns se vuident toujours ; les autres se ferment & se rouvrent de tems en tems ; la matiere qui en sort est tantôt épaisse & visqueuse, tantôt ce n'est que du vrai pus sans aucun mêlange ; ce pus se divise dans l'eau, s'y répand & la blanchit ; en d'autres cas, une telle matiere est renfermée dans des cellules qui sont creusées dans toute la substance pulmonaire ; cependant, malgré ces ravages, & quoique le sang soit infecté de sucs putrides, il n'est pas rare que la vie se soutienne pendant long-tems.

Elle peut résister, & résiste même assez souvent, des années entieres, à d'autres causes de phthisie ; je n'insiste point sur des corps blanchâtres & glanduleux, de la grosseur d'un haricot, & d'une consistance assez molle ; on les trouve quelquefois en assez grand nombre dans des phthisiques ; mais ce qu'on voit le plus souvent dans leurs poumons, c'est qu'ils sont remplis de concrétions crétacées ou plâtreuses ; elles étranglent le tissu vésiculaire, qui est

entr'elles ; or de-là une ſuppuration qui eſt toujours ſourde ; auſſi la matiere qui s'y forme eſt-elle baveuſe, épaiſſe & mêlée de beaucoup d'autres.

Ce ſont, ſans doute, ces concrétions qui ont donné l'idée des tubercules inflammatoires ; on n'en trouve que rarement dans les poumons ; dans les lobes même ſupérieurs ou inférieurs, on obſerve ſouvent que de grandes portions de leur ſubſtance ſont durcies, très-égales, c'eſt-à-dire ſans aucune eſpece de tumeur ; cependant elles ſont infiltrées d'une matiere purulente ; or, comment le ſang peut-il pénétrer juſqu'au ventricule gauche, à travers des obſtacles de cette eſpece ?

On peut faire la même queſtion ſur une maladie bien différente, je veux dire ſur l'aſthme dont les cauſes ſont ſi nombreuſes ; tantôt le poumon eſt agité par l'action déréglée des nerfs, & c'eſt ce qui arrive ſurtout dans les femmes hyſtériques, tantôt il eſt irrité par des vapeurs âcres qu'on reſpire ; alors il ſe reſ-

ferre, fe durcit, fe defféche même quelquefois, & fe réduit à un petit volume; en divers cas qui ne font pas rares, des cicatrices, reftes des pleuréfies, s'oppofent à fon expanfion; en certains fujets, des adhérences de ce vice aux parties voifines l'empêchent de s'allonger, de fe raccourcir, de fe dilater; enfin il fe forme dans fon tiffu des concrétions d'une matiere qui eft vifqueufe, & des tubercules qui font plâtreux ou crétacés; les bronches font bouchées quelquefois par des caroncules glanduleufes; or il femble que de tels obftacles doivent arrêter le cours du fang; cependant la circulation peut fe foutenir durant long-tems.

Mais tant de caufes doivent entraîner des accidens; il faut néceffairement qu'il arrive des ftagnations qui irritent les nerfs & les vaiffeaux; & de-là, des accès d'étouffemens plus ou moins fréquens, felon les embarras, le régime, les paffions, l'action du corps; en même tems, comme le fang trouve tant d'obftacles, les parties les plus fluides s'en fépa-

rent, & se jettent dans les philtres qui se dégorgent diversement; quelquefois il n'en sort qu'une humeur aqueuse fort abondante; le plus souvent, c'est une mucosité qui devient fort épaisse & visqueuse dans les bronches; ces canaux s'en remplissent & ne s'en dégagent qu'avec peine; cependant ce catarrhe n'est pas constant; la constriction qui resserre les vaisseaux & l'irritation qui l'a produit, empêchent que les fluides ne s'échappent; voilà donc deux especes d'asthme; les uns sont secs, & les autres humides; les derniers sont les plus ordinaires.

Cette même matiere qui s'épaissit en d'autres cas, cause quelquefois de grands accidens; elle se moule dans les bronches & remplit même la trachée-artere; j'ai vu une concrétion qui avoit deux branches & un tronc fort long; peu s'en falloit qu'elle n'entraînât un étouffement: heureusement elle fut expulsée, comme je l'ai dit, par une secousse de l'émétique; dans des vieillards, la mucosité se durcit de même quelquefois, & forme des croûtes indissolubles.

Une telle matiere, ſans être auſſi dure, n'eſt cependant pas moins dangereuſe pour les enfans; c'eſt ce qu'on voit dans les coqueluches qu'on attribue ſi ſouvent à l'eſtomac; mais elles ont un ſiége bien différent; les accidens même nous l'indiquent; le ſon de la toux eſt fort aigu, la voix ſe perd, la reſpiration eſt étouffée quelquefois; or c'eſt une eſpece de mucoſité, ſouvent très-gluante, qui produit ces déſordres; elle ſuinte des parois de la trachée-artere, & des bronches; la membrane interne de ces canaux en eſt couverte quelquefois; elle eſt en même tems rouge, écailleuſe, & comme prête à s'enflammer.

Ces obſtacles s'oppoſent à l'entrée de l'air dans les poumons; mais cet air même, ſi néceſſaire pour ſoutenir la vie & l'action du cœur, remplit quelquefois les véſicules pulmonaires ſans qu'elles puiſſent le vuider; en même tems ce fluide ſe gliſſe dans la ſubſtance cellulaire qui ſépare les lobules; or le corps du poumon ſe gonfle alors; à peine peut-il, en certains cas, être renfer-

mé dans le thorax; l'infiltration de la sérosité enfle de même ce viscere; il faut donc que le sang s'y arrête, & alors la respiration devient impossible.

La circulation & l'action du cœur sont étouffées dans tous ces cas; mais elles le sont plus rapidement, quand l'esprit vital vient à s'éteindre dans les poumons; or, pour qu'il y perde toute sa force, dans peu de tems, il ne faut que certaines exhalaisons; on ouvrit dans une église un caveau fermé depuis quatre-vingt ans; l'ouverture étoit assez large pour que de l'entrée on pût découvrir le fond de ce lieu si dangereux; or, un homme y étant descendu, on vit d'abord dans sa poitrine une violente agitation qui étoit convulsive; elle dura jusqu'à la mort qui arriva dans quelques minutes; on trouva un sang noirâtre, qui engorgeoit le tissu pulmonaire; sa surface étoit couverte d'échymoses; il y en avoit de semblables dans l'intérieur; les vapeurs du charbon, & celles qui sortent du vin quand il fermente dans les caves, produisent

ordinairement le même défordre.

Enfin le poumon qui eft expofé à tant de caufes pernicieufes reçoit les dernieres atteintes des maladies; prefque toutes finiffent de même que les pleuréfies, c'eft-à-dire, par le râle & par la fuffocation; quand la mort approche, les inftrumens qui dilatent la poitrine s'affoibliffent; les mufcles intercoftaux & le diaphragme n'agiffent plus que par des fecouffes; en même tems, le fang n'eft pouffé que foiblement dans les arteres & dans les veines pneumoniques; il faut donc néceffairement qu'il s'y ramaffe; de-là vient cette oppreffion qui arrête enfin l'action du cœur; telle eft la derniere fcène de la vie.

VI.

Comment le foie peut arrêter l'action du cœur.

Toutes ces puiffances, je veux dire les nerfs, les vaiffeaux & les poumons, concourent à l'action du cœur; il n'eft donc pas furprenant qu'il perde fes forces, fi ce concours ou ce commerce fi néceffaire eft in-

terrompu; mais, comment des parties qui n'influent en rien sur les mouvemens de cet organe, peuvent-elles y éteindre l'esprit vital qui en est le premier mobile ? c'est ce que leur structure & leur usage nous apprendront.

Il y a, par exemple, une partie qui a un grand volume qui est presque sans action, & qui arrête souvent la circulation en diverses parties essentielles ; comme le sang qui revient de tout le corps, passe par les poumons, avant d'arriver dans le cœur, le sang, qui revient de plusieurs visceres du bas-ventre, doit passer par des vaisseaux, à travers du foie, avant de se rendre de la veine-cave à l'oreillette droite.

Or le foie est une partie dont le tissu est fort serré, & qui n'est presque formé que de veines ; les arteres qui portent la nourriture dans cette partie ne sont que des filets presqu'imperceptibles & sans force ; les seuls agens qui poussent le sang veineux dans une masse où tout n'annonce que l'inertie, sont donc le diaphragme & les muscles de l'abdomen ; sans leur pression, ce fluide ne sçau-

roit avancer vers la veine-cave, à travers les obſtacles qu'il rencontre; il croupiroit donc dans la veine-porte, dans le méſentere & autour des inteſtins; encore eſt-il difficile de comprendre comment des forces étrangeres qui n'agiſſent qu'en comprimant ou en donnant quelques ſecouſſes, peuvent ſoutenir la circulation dans le bas-ventre; auſſi n'eſt-il pas rare qu'il s'y forme des ſtagnations; & c'eſt-là le fondement des affections hypochondriaques.

Dans ces maladies, les vaiſſeaux du foie, du méſentere, de l'eſtomac & de la rate ſe dilatent & ſe rempliſſent d'une matiere qui eſt noirâtre comme la poix; on l'a nommée l'*atrabile*, comme ſi c'étoit un ſuc biliaire, noir & épaiſſi, qui vînt des couloirs du foie; ce ſuc s'ouvre quelquefois une voie qui le verſe dans l'eſtomac & dans les inteſtins; de-là des débordemens qui ſont quelquefois ſi dangereux; il fermente, dit-on, & a des qualités très-particulieres; c'eſt la vraie cauſe, ajoûte-t-on, ou le produit de la mélancolie; on n'a pas vu que cette matiere n'é-

toit autre chose qu'un sang qui a dégénéré, qui s'extravase & qui croupit; les parties rouges, dépouillées des fluides qui les délayoient, se rapprochent & prennent une couleur qui est plus foncée; elle peut venir de leur propre dissolution & de l'altération qu'elles ont souffertes dans la rate.

Mais une telle stagnation n'est pas l'accident le plus dangereux; le sang, sans être altéré ni épaissi, ne sçauroit marcher en divers cas dans les détroits de la veine-porte, avec une vîtesse proportionnée à celle du sang des arteres mésentériques; il faut donc nécessairement qu'il s'arrête dans cette veine & qu'il la dilate; de là vient qu'elle est forcée si souvent, & qu'elle s'ouvre même dans les animaux, après des courses violentes; elle peut être exposée au même accident, dans de longues fiévres, où la circulation a tant de force & de rapidité; de-là vient cette évacuation, dis-je, d'un sang noirâtre, à la fin de certaines maladies aiguës; c'est à cette même cause qu'il faut attribuer les restes que ces

maladies laiſſent, ſi ſouvent après elles, comme les cachexies, les hydropiſies.

De tels dangers qui ſont ſi fréquens avoient fixé l'attention d'Hippocrate & de Galien ſur les hypochondres ; c'eſt dans de telles parties que ces médecins voyoient de ſi loin les événemens des maladies, les tranſports à la tête, les hémorrhagies, les diarrhées, les abſcès des extrémités inférieures, & la mort même ; ce qui eſt certain, c'eſt que la tenſion dans la région épigaſtrique, & ſur-tout au côté droit eſt toujours d'un mauvais augure ; elle marque l'engorgement du foie & des vaiſſeaux méſentériques ; jamais les fiévres ne ſe terminent heureuſement, que lorſque la ſoupleſſe ſe rétablit dans les parties ſupérieures du bas-ventre, il y reſte toujours des congeſtions, quand ces parties ſont élevées.

Ces congeſtions ſi redoutables ſont très-fréquentes, ſans même que d'autres maladies les aient précédées ; il n'y a dans le foie que trop de cauſes qui ſuffiſent pour l'engorger ;

il doit donc, ce me ſemble, être fort ſujet à s'enflammer ; mais, comme nous l'avons dit, il n'y a, pour ainſi dire, que des veines dans le foie ; par conſéquent, l'inflammation y doit être fort rare ; la ſuppuration doit l'être encore davantage, & avoir un caractere particulier ; auſſi le pus qu'elle forme eſt-il, en général, de couleur de lie de vin, je dis en général, ou le plus ſouvent ; car il y a des cas où il eſt blanc ; en d'autres il eſt griſâtre, ou tirant ſur le jaune.

Je l'ai vu tel dans trois hommes dont le foie étoit tout abſcédé intérieurement ; ce qui me ſurprit le plus dans leur maladie, c'eſt que l'inflammation n'avoit cauſé que peu de douleur ; la ſubſtance du foie eſt ſans doute peu ſenſible ; cependant les nerfs lymphatiques y paroiſſent fort irritables ; qu'on en juge par le trouble qu'ils portent dans le pouls ; il avoit une marche fort irréguliere dans les trois cas dont je viens de parler ; il étoit, comme le dit Boerhaave, *omnimodò malus*.

Ces abſcès ont ſouvent des ſuites

ſingulieres ; ſuites qui ſont fort différentes ſuivant la place qu'ils occupent ; ils ſont fort profonds en divers cas ; en d'autres ils ſont placés ſur la ſurface convexe du foie, & ſe préſentent ſur l'épigaſtre ; alors on peut les ouvrir avec ſuccès ; mais, en pluſieurs cas la nature les ouvre diverſement ; quelquefois le pus perce le diaphragme en le rongeant, attaque enſuite le poumon & ſort par la bouche ; ce qui n'eſt pas moins extraordinaire, il ſe gliſſe ſous la plévre, ſans pénétrer dans la poitrine ; c'eſt ce que j'ai vu dans quelques cadavres, & ſur-tout dans celui d'un homme qui avoit ſenti une douleur vive ſur le grand lobe ; le pus qui s'y étoit formé envoyoit une fuſée depuis le côté droit juſqu'au gauche, & ſortoit par une iſſuë qu'il s'étoit creuſée entre deux côtes.

Quand la partie concave eſt ſuppurée dans le foie, tout eſt également déſeſpéré ; ou le pus ſe répand dans le bas-ventre, & infecte tous les viſceres ; ou il ſe creuſe quelqu'autre voie qui conduit de même

à la mort; j'ai vu dans un homme l'estomac percé & devenu l'égout d'une matiere qui ressembloit à la lie de vin; dans un autre malade qui traîna assez long-tems, c'étoit le colon où il y avoit une ouverture, & qui recevoit une matiere de la même espece; dans ces deux cas, on reconnut, à la vérité, un flux hépatique; mais quelques-uns avoient cru d'abord que c'étoit le foie qui se vuidoit par le canal cholédoque.

Ce qui est encore plus surprenant que ces désordres, c'est que la durée d'une maladie si terrible est assez longue, en divers cas; cependant la circulation est impossible dans l'épiploon, dans l'estomac, dans la rate, dans le mésentere, dans les intestins; comment donc le principe de la vie peut-il subsister dans ces parties? ce qu'on peut répondre seulement, c'est qu'il se soutient bien plus long-tems en divers cas où le danger ne paroît pas être moins pressant.

Les obstructions, par exemple, durcissent le foie & lui donnent quelquefois un volume énorme; sa sub-

ſtance devient friable dans des yvrognes & dans certains vieillards ; en d'autres, comme dans quelques ſcorbutiques, elle a peu de conſiſtance, eſt d'un rouge-brun, ou tirant ſur le noir ; en divers cas, elle eſt blanchâtre, blafarde, relâchée, & comme macérée ; les vaiſſeaux y paroiſſent groſſis ; ils ſont engorgés d'un ſang noirâtre ; c'eſt ce que j'ai obſervé, ſur-tout après des fiévres intermittentes ; elles portent ſur cette partie ; peut-être en eſt-elle le foyer ; quoi qu'il en ſoit, le tiſſu de ce viſcere prend une conſiſtance bien différente en divers ſujets ; il ſe durcit très-ſouvent dans ſon total, ou en partie, & ſe réduit, en divers cas, à une maſſe qui eſt très-petite ; mais dans ce volume, il eſt, en général, d'un rouge-brun, ou de couleur de lie de vin ; c'eſt ce que j'ai obſervé dans pluſieurs hydropiques & dans d'autres maladies ; or en divers cas de cette eſpece, la mort n'arrive que lentement, & il eſt bien difficile de comprendre comment la vie peut ſe ſoutenir.

VII.

Les effets mortels du défaut de nutrition, & du dérangement des parties qui la préparent.

Les autres parties ſont ſujettes de même à divers accidens non moins dangereux ; mais nous ramenerons tous leurs dangers à diverſes cauſes générales, à celles, par exemple, qui privent le corps de nourriture, aux dépravations des humeurs, au déſordre des ſécretions & des excrétions, aux épanchemens, à l'irritation, aux tumeurs, à l'inflammation, & enfin à la fiévre qui eſt le commencement, la ſuite, ou le terme de tant de maladies.

Pour que la vie ſe ſoutienne, il faut d'abord que le corps ſe nourriſſe & ſe répare ; or divers obſtacles peuvent s'oppoſer à ſa nourtiture & à ſa réparation ; ils viennent même de certaines parties qui n'ont, ce ſemble, que peu d'influence ſur cette opération ſi eſſentielle de la nature.

Si la moëlle de l'épine, par exemple, s'exténue ou se desséche, le principe ou mouvement manque dans les nerfs, &, par conséquent, dans les organes qu'ils animent; voilà donc les fluides incapables de s'appliquer aux parties où s'acheve l'ouvrage de la nutrition; c'est d'une telle cause que dépendent divers marasmes, ou des consomptions mortelles, qui sont plus fréquentes en divers pays que dans d'autres.

Ce qui arrive dans les parties paralytiques confirme cette idée; comme elles perdent leur action, elles s'exténuent; la seule pression des nerfs est suffisante pour les maigrir; quand l'épine est contournée, par exemple, il y a toujours un côté qui prend moins de nourriture.

Mais voici une cause bien différente, & non moins contraire à la nutrition; c'est un mouvement déréglé ou une irritation à peine sensible; qu'il y ait, par exemple, un aiguillon qui sollicite sourdement les poumons, l'utérus, les intestins, &c. les autres parties seront privées de

nourriture; une petite fiévre, qui dure quelque temps, éteint les forces réparatrices dans tout le corps.

L'effet de l'irritation n'eſt pas moins ſenſible dans des parties extérieures; il ne faut quelquefois, pour les exténuer & les affoiblir, qu'une douleur qui ſoit habituelle; on voit cette exténuation dans les jambes, ou dans les bras, après des attaques de rhumatiſmes ou de goutte; des anchyloſes ſeules entraînent à leur ſuite le deſſéchement & la maigreur; une tumeur ſimple dépouille ſouvent un membre de toute ſa graiſſe; j'ai vu une main fort tuméfiée pendant long-temps; tout le bras juſqu'à l'épaule ſe deſſécha; il n'y reſtoit, pour ainſi dire, que la peau & les os; or, dès que la main eut été guérie, le bras commença à reprendre de la chair & de la vigueur; il devint auſſi gros que l'autre, & auſſi nerveux.

Des matieres âcres ou putrides, répandues dans la maſſe du ſang, ſont des cauſes plus ordinaires du maraſme; dès qu'il y a quelqu'acrimonie dans les humeurs, ou quelque

foyer

foyer de matieres dépravées, comme un abſcès, ou un ulcère, les ſucs nourriciers ſe pervertiſſent & ſe conſument; les graiſſes ſe fondent; les forces mouvantes affoiblies ſe perdent bientôt dans les organes de la circulation.

Ces forces ſeront encore plutôt affoiblies, ſi les fonctions des parties qui préparent la nourriture ſont troublées, or l'eſtomac qui eſt le premier laboratoire des alimens ſe retrécit dans quelques ſujets; à peine peut-on le diſtinguer des inteſtins; il s'élargit encore plus ſouvent, ſe relâche & s'enfle comme un ballon, en divers cas; en d'autres, ſes parois deviennent épais; on diroit, au premier aſpect, qu'elles ſont charnues; elles avoient plus d'un pouce d'épaiſſeur dans quelques ſujets que j'ai ouverts.

Ce qui eſt plus fréquent, le pylore ſe ferme, ſe durcit, devient cartilagineux; le pancréas concourt à le boucher en divers malades; j'ai vu pluſieursfois l'omentum même attaché à ces deux parties; il formoit avec elle une maſſe où on pouvoit à

peine les diſtinguer ; or, quand la voie des alimens eſt ainſi fermée, ils reviennent par la bouche ; on les vomit, tantôt plutôt, tantôt plus tard, ordinairement dans quelques heures, ou quelquefois dans un tems plus éloigné.

La ſource de la nourriture n'eſt pas moins tarie, ſi le canal thorachique vient à ſe boucher, ſi les veines lactées & leurs glandes ſont obſtruées, ſi le méſentere devient ſquirrheux ; il eſt impoſſible, dans ce déſordre que le chyle paſſe dans le ſang, tout le corps ſera donc privé des ſucs qui peuvent le nourrir & y ſoutenir la circulation.

Alors, comme nous l'avons dit, les parties du ſang les plus fluides s'évaporent par tous les philtres, & les plus groſſieres reſtent dans les vaiſſeaux; il faut donc, ce ſemble, qu'elles s'y épaiſſiſſent, mais un tel épaiſſiſſement, qui a paru ſi vraiſemblable, n'eſt fondé que ſur une vaine théorie ; il n'eſt pas prouvé par l'expérience, qui eſt le ſceau de la vérité dans la phyſique ; l'altération de ces fluides eſt bien plus certaine, quand

il n'y a pas un nouveau chyle qui en répare les pertes; ils deviennent extrêmement âcres, & tendent de plus en plus à la corruption; c'eſt ſans doute de cette cauſe que viennnent ces fiévres qui s'allument quelquefois dans les corps qui manquent de nourriture; mais elles tombent en peu de temps, & laiſſent toute la machine dans l'affaiſſement.

Les vapeurs, qui s'exhalent de ces corps après leur mort, nous montrent évidemment qu'elle eſt ſa cauſe; la fétidité devient d'abord inſupportable dans ces corps, & ſur-tout dans les parties internes; ce n'eſt pas qu'on y voie aucune trace de corruption; leur tiſſu a ſa conſiſtance naturelle; leur forme & leur couleur n'ont reçu aucune altération; ſans doute que les matieres âcres, ou les miaſmes qui ſe forment dans le ſang, ne s'attachent alors qu'au tiſſu inviſible des organes de la vie; auſſi ſe termine-t-elle dans les hommes en huit à dix jours, ou dans douze au plus; mais il ne faut que peu d'alimens pour que les forces vitales ſe ſoutiennent; il n'y a pas long-tems

que j'ai vu un malade qui ne prenoit pas dans vingt-quatres heures plus d'une once de biscuit & deux onces de tisane; cependant, avec si peu de nourriture, il vécut plus de six semaines.

VIII.

Dépravation des humeurs dans les maladies.

Mais nos humeurs, quoique leurs pertes se réparent par de nouveaux sucs, se dépravent souvent dans leurs vaisseaux; elles y prennent une acrimonie qui est très-souvent suivie de la dissolution; dans le cours des fiévres, par exemple, les arteres & les veines se remplissent quelquefois d'une matiere blanche ou ichoreuse; la partie rouge y disparoît presqu'entiérement; l'air qui se dégage de ces matieres est fort sensible, en divers cas, dans le sang même; il paroît écumeux, dans le cœur sur-tout & dans les poumons.

Ce qui s'échappe par les philtres ou par les organes excrétoires nous annonce souvent la dépravation de nos

humeurs ; le lait des nourrices lorſqu'elles jeûnent, devient âcre & jaune ; les urines de ceux qui ne prennent point d'alimens ni de boiſſon ont de l'âcreté, de la rougeur, de la fétidité ; l'haleine eſt forte & l'odeur en eſt putride.

Or, d'où peuvent venir ces changemens? c'eſt de ce que les fluides qui circulent, tendent à s'alkaliſer & à devenir putrides ; cette diſpoſition eſt démontrée par les faits même que nous venons de rapporter ; il y en a encore d'autres qui ne ſont pas moins déciſifs ; le ſang, par exemple, de ceux qui ont une fiévre lente, donne plus de ſel volatil ; les humeurs ſont plus diſpoſées à la putréfaction, parce quelles s'épurent difficilement ; leur débris ſont de nouvelles cauſes de divers accidens.

Ces débris diſſolvans forment les métaſtaſes dans le cours des fiévres ; ils renferment des matieres cauſtiques qui ſe tranſportent de tous côtés ; elles ſe jettent, par exemple, ſur les parotides & les enflamment preſqu'en y abordant ; de-là les tumeurs, les abſcès & les gangrenes qui ſont

ſi rapides dans ces glandes; or le poiſon,qui ſe répand ainſi ſur les parties extérieures, ſe dépoſe ſouvent dans les parties internes; c'eſt la vraie cauſe de divers dépots qui ruinent le cerveau & d'autres viſceres; quelquefois c'eſt l'eſprit vital qui eſt étouffé, pour ainſi dire, par ce venin, comme par un ſouffle empoiſonné; alors on ne trouve aucun veſtige de ſes ravages.

Ce qui eſt ſurprenant, c'eſt que, même ſans être atteintes d'une véritable putréfaction, les humeurs ſe diſſolvent, ſe détruiſent, deviennent cauſtiques; tandis qu'elles ſont renfermées dans les vaiſſeaux, elles n'ont pas ordinairement le caractere des matieres putrides; je dis ordinairement; car, après certaines maladies, on trouve une pourriture manifeſte dans les poumons, dans le foie, dans la rate, dans les inteſtins; en d'autres cas, ſans que la conſiſtance des parties ait été altérée ſenſiblement, elles exhalent une vapeur qui ſemble annoncer le dernier degré de corruption; tel étoit le cerveau même d'une femme qui étoit morte

de faim ; dès qu'on eut enlevé le crâne, une infection insupportable se répandit de tous côtés, & voila sans doute ce qui éteignit le principe de la vie.

Autre dépravation bien différente, & qui est une source de désordres ; les humeurs perdent la consistance qui leur est si nécessaire pour soutenir l'action des parties ; or cette perte est quelquefois moins dangereuse par elle-même que par ses causes ; dans les phthisiques, par exemple, le sang n'a point de corps ; le pus qui roule dans les vaisseaux détruit la partie rouge & la partie lymphatique ; la même altération arrive dans les suppurations des autres parties internes ; il se forme dans les liqueurs, comme nous l'avons dit, une matiere ichoreuse, qui les déprave de plus en plus ; or, en les détruisant, elle ruine en même tems les parties solides, & porte une atteinte mortelle à l'esprit vital.

Mais le sang, sans être infecté de même, se réduit très-souvent en eau, dans le cours de diverses maladies ; il est séreux, par exemple, dans des

cachexies ; à peine teint-il le linge dans les pâles couleurs ; ce fluide n'eſt, pour ainſi dire, qu'un amas de matieres blanches & filandreuſes ; or il ne manque alors que de conſiſtance ou, pour mieux dire, il eſt détruit ; il faut qu'il s'en forme de nouveau, pour guérir une telle maladie ; c'eſt-là tout le myſtere de la curation ; dès que les vaiſſeaux ſe rempliſſent de matiere rouge, les régles reviennent d'elles-mêmes, ou du moins ſans beaucoup de ſecours ; ſi, au contraire, l'appauvriſſement ſubſiſte dans les humeurs, les organes de la circulation n'ont plus de force ; le corps tombe dans le maraſme, le poumon & le foie s'affectent ; il ſurvient des tumeurs, des ſquirrhes, des hydropiſies, &c.

La conſiſtance exceſſive ou cet épaiſſiſſement qu'on accuſe ſi ſouvent, ont ſans doute leurs dangers ; mais, comme nous l'avons dit, on trouve un ſang qui eſt très-épais dans divers corps, dans les mélancoliques, par exemple, & dans les vieillards, il eſt ſouvent noir & viſqueux comme de la poix dans la veine-porte, & dans

ſes veines qui s'y rendent ; un tel ſang paroît donc très-propre à former des obſtructions dangereuſes ; mais ſont-elles auſſi fréquentes qu'on le croit ? ou celles qui arrivent dans de tels cas, viennent-elles uniquement de la conſiſtance de ce fluide ? c'eſt ce qu'on ne ſçauroit déterminer ; on peut dire ſeulement, qu'on n'a pas été aſſez circonſpect dans les conſequences qu'on a tirées de cet épaiſſiſſement.

On a eu encore moins de réſerve en attribuant au ſang des acrimonies ou acides ou alkalines ; nous ſçavons ſeulement qu'il y a des matieres qui ſont aſſez rongeantes ou cauſtiques, & qui ſe forment dans les humeurs ; telles ſont ces matieres qui produiſent les écrouelles & tant d'autres maladies ; chacun de ces levains ou de ces miaſmes virulens a ſon caractere, leur action eſt auſſi différente qu'ils ſont différens eux-mêmes ; le pus, par exemple, qui eſt produit par quelque vice intérieur, ne s'attache, ce ſemble, qu'au ſang qu'il altere ou qu'il détruit, ſans porter d'atteinte bien ſenſible aux parties

ſolides ; diverſes ſubſtances deſtructives s'y dépoſent, ſans exciter beaucoup de douleur; d'autres, plus meurtrieres, attaquent l'eſprit vital; il ſeroit inutile de parcourir toutes ces cauſes, dont les ravages ſont ſi connus, & qui ſont ſi obſcures en elles-mêmes.

Les miaſmes les plus ſinguliers par leur activité ſont ceux qui produiſent les maladies peſtilentielles ; en infectant les parties internes, ils jettent le plus ſouvent leur virulence en dehors, ſans qu'elles ſoient plus en ſûreté ; il en eſt de même, en divers cas, de ce principe qui produit des charbons dans les provinces méridionales ; d'abord ils s'élevent en boutons qui groſſiſſent, deviennent livides, prennent enfin une couleur noire ; c'en eſt fait de la vie en peu de tems, ſi on les abandonne à eux-mêmes ; heureuſement, les émétiques, les purgatifs, le quinquina ſont les vrais antidotes.

L'acrimonie ſcorbutique eſt plus ſenſible dans les humeurs ; c'eſt une cauſe corruptive ou un principe de putréfaction qui les déprave ; les parties rouges ſont délabrées ou hachées

comme dans le ſang qui ſe pourrit ; de-là viennent tant d'accidens qui s'élevent de tous côtés ; les parties ſolides ſe diſſolvent, pour ainſi dire, ou ſont rongées ; les vaiſſeaux s'ouvrent dans les poumons, dans les inteſtins, ſur la langue même ; les gencives ſe pourriſſent, & les muſcles en divers endroits n'ont que très-peu de conſiſtance ; le périoſte ſe ſépare quelquefois de la ſubſtance des os ; la ſurface du corps eſt marquetée de petites échymoſes ; elles deviennent ſouvent fort larges, & ſur-tout dans les parties inférieures, c'eſt-à-dire qu'il ſurvient par-tout une ſtagnation, & une corruption qui eſt contagieuſe.

Mais, ſi le ſang ſe déprave ou s'altere par lui-même, il eſt infecté en pluſieurs cas par le reflux de diverſes matieres ; celles qui ſe forment, par exemple, dans les plaies extérieures, vont ruiner les parties internes, forment des abſcès ou quelque dépôt dans le foie, par exemple, & dans les poumons ; la fiévre hectique ſurvient ; les diarrhées épuiſent les malades ; mais les accidens ſont quelquefois plus violens & plus rapides,

lorſque les plaies ont été deſſéchées, ou par elles-mêmes ou par des médicamens mal appliqués ; les ſucs âcres, ou corrompus qu'elles renvoient dans dans les vaiſſeaux, portent le ravage dans tout le corps, allument la fiévre, & détruiſent enfin les organes de la vie.

Les matieres épanchées dans des cavités ne deviennent pas moins ennemies du principe vital ; quand elles s'alterent, & qu'elles rentrent dans les routes de la circulation, elles y portent divers miaſmes qui ruinent en même tems le tiſſu inviſible des parties ; ces matieres qui s'épanchent demandent pourtant plus ou moins de tems pour ſe corrompre ; leur altération eſt attachée à diverſes conditions qui peuvent être fort variables ; le ſang, par exemple, qui s'extravaſe & ſe coagule, ſe diſſout & dégénere plus difficilement en divers cas ; il ſéjourne quelquefois dans la matrice ou dans d'autres cavités, ſans ſe dépraver ſenſiblement, lors même qu'il conſerve ſa fluidité, il n'eſt pas toujours auſſi ſujet à la corruption ; il en eſt du moins préſervé, pendant

quelque tems, par diverses circonstances.

Mais en d'autres cavités qui sont pleines d'air ou de matieres qui fermentent & se corrompent, il ne faut que très-peu de tems pour développer dans ce fluide les principes de putréfaction; il se pourrit sur-tout dans l'estomac, & dans les intestins où il prend l'âcreté des œufs couvés, c'est-à-dire, qu'il cause des diarrhées, qu'il peut produire des défaillances, allumer une fiévre très-vive; on diroit dans de tels accidens, que les malades sont empoisonnés, ou pour mieux dire, ils le sont véritablement; c'est le commerce de l'air qui donne à un tel poison tant d'activité; il doit, par conséquent, être moins actif, ou se former plus lentement, quand il est renfermé dans certains endroits.

Enfin les matieres qui sont retenues, ou qui s'alterent sur la surface de la peau, peuvent porter de même dans le sang le levain de diverses maladies; l'humeur de la gale, par exemple, en rentrant dans les parties internes, produit des asthmes, attaque le cœur, comme nous l'avons

dit, & y excite ſouvent de violentes palpitations; les levains dartreux n'entraînent pas moins d'inconvéniens en divers cas; le cautere, je le répete encore, eſt donc le remede le plus efficace; je ne ſçais pourquoi on a négligé une telle reſſource en certains temps; tel eſt l'empire de l'opinion; elle décide des inventions les plus utiles.

IX.

Les ſuites des ſécrétions & des excrétions arrêtées

Les ſécrétions de certains fluides ſoutiennent l'action de la machine, & le principe même qui l'anime; je ne parlerai pas de cette mucoſité qui ſert d'enduit à la trachée-artere & aux inteſtins, de l'humeur ſalivaire qui ſe filtre dans la bouche & qui aiguiſe l'appétit, des ſucs qui coulent des parois de l'eſtomac ou des philtres du pancréas; ſi la ſuppreſſion de ces liqueurs peut produire des dérangemens, il eſt difficile de prononcer ſi, dans quelques cas, elle eſt cauſe de la mort.

Il n'en eſt pas de même de la bile,

ce recrément qui eſt ſi utile en général, & ſi nuiſible en certains cas; il eſt évident qu'elle n'eſt pas formée dans le ſang; la ſurface du corps ni les parties internes ne ſont point jaunes, quand tout le foie vient à ſe durcir ou que ſes fonctions ſont abolies; il faut donc néceſſairement qu'elle ſoit l'ouvrage de ce viſcere, c'eſt-à-dire qu'il change quelque matiere qui y circule, en un diſſolvant, ou, pour mieux dire, en un ferment qui eſt ſi néceſſaire pour la digeſtion; mais quelle eſt cette matiere? eſt-ce de la graiſſe, de la lymphe, ou quelque débris de nos humeurs? la graiſſe n'a rien de ſavonneux; ce n'eſt qu'une huile figée; la lymphe eſt blanche, ſe coagule d'elle-même, n'eſt point diſſoluble par l'eſprit-de-vin; les débris des humeurs ſont répandus dans les urines qui cependant ne ſont point bilieuſes.

Le ſang, c'eſt-à-dire la partie rouge, a plus de rapport que ces matieres avec la bile. Il ſe pourrit comme elle plus facilement; il eſt ſavoneux, puiſqu'il décraſſe les mains; c'eſt une eſpece de réſine, puiſqu'il brûle d'abord

quand il eſt ſec, & qu'il donne une teinture aux menſtrues ſpiritueux; enfin il peut prendre une couleur jaune, comme on le voit dans les échymoſes, & quand il eſt atteint de pouriture; or, quand il revient des inteſtins, il eſt plus diſpoſé à ſe diſſoudre, &, par conſéquent, à ſe pourrir; car il paſſe lentement par une longue ſuite de veines; or, dans cette route qui eſt ſi difficile, étant expoſé à une douce chaleur qui favoriſe la diſſolution, il arrive enfin à des couloirs où ſes parties diſſoutes ſe ſéparent & enfilent les canaux biliaires.

C'eſt ainſi que ſe forme ou ſe prépare ce ſavon purgatif; ce ferment ou ce diſſolvant univerſel; perſonne n'ignore ce qui arrive, s'il ne coule plus vers le duodénum; il reflue alors dans les routes du ſang, le déprave peu-à-peu, le diſſout, pouſſe des boutons ſur la ſurface de la peau, y excite enfin des demangeaiſons; alors le chyle n'eſt plus qu'une nourriture mal préparée, le ventre ſe reſſerre, & ſe remplit de flatuoſités; voilà donc une ſécrétion qui, ſi elle man-

que, change l'œconomie animale, & y porte un trouble dangereux.

Il en eſt de même d'autres ſécrétions qu'il eſt inutile de parcourir; nous ne parlons qu'en général; mais les excrétions de diverſes matieres ne doivent pas être moins eſſentielles; auſſi la nature a-t-elle placé divers égouts dans l'intérieur & à la ſurface de tout le corps; ils ſont néceſſaires à toutes les parties; car, s'ils viennent à ſe boucher, ils entraînent divers accidens & la mort même; voici quelques exemples que nous prendrons des parties les plus connues & de leurs fonctions, lorſqu'elles s'alterent; ils nous diſpenſeront d'autres détails qui pourroient entrer dans cet ouvrage.

Le mouvement eſt le principe de la vie & de la mort; les fluides qui circulent s'uſent peu-à-peu, ou contractent des qualités qui ſont nuiſibles; il faut donc néceſſairement que leurs débris trouvent quelqu'iſſuë; ſi les cribles qui les ſéparent viennent à ſe fermer, le corps s'infecte, le ſéjour des matieres, dont il ne peut ſe décharger, rend encore cette infection

plus pernicieuse ; or les reins sont les organes principaux, ou les égouts qui dépurent la masse du sang, des fluides âcres qui s'y forment ; s'ils ne peuvent s'échapper, ils doivent détruire le tissu même des parties ; mais c'est du cerveau sur-tout que ces matieres sont ennemies ; elles causent des léthargies souvent mortelles ; on voit par-là combien il est important que les urines coulent dans les maladies.

Les couloirs de la transpiration & de la sueur ne sont pas moins essentiels ; c'est par ces voies que sont entraînés les sucs dépravés ou superflus qui se présentent à la surface du corps ; or, qu'il y ait des obstacles qui s'opposent à l'écoulement de ces matieres, leur séjour, leur âcreté, leur corruption formeront des maladies de la peau & infecteront les parties internes ; ce qui démontre les effets pernicieux de ces fluides qui ne peuvent sortir par les pores extérieurs, c'est que dans une débauche deux hommes furent enduits de vernis & moururent deux jours après.

Cependant la transpiration peut se supprimer, sans qu'elle entraîne des

accidens ; c'eſt ce que prouvent mes Obſervations & quelques Expériences de M. Keill; quelquefois même, quand on accuſe cette ſuppreſſion, avec le plus de vraiſemblance, dans les rhumes, par exemple, ou dans les pleuréſies, il y a une autre cauſe qui les produit ; le froid par lui-même irrite le nez, la trachée-artere, les poumons ; or c'eſt une telle irritation qui eſt ſouvent une cauſe qui produit la toux, le crachement de ſang, les points de côté, &c.

En divers cas, la ſuppreſſion de cette matiere qui tranſpire eſt l'effet, & non la cauſe des maladies ; toute irritation reſſerre les couloirs, & arrête, par conſéquent, les fluides qui y abordent ſans ceſſe ; c'eſt ce que prouve la ſéchereſſe de la peau, ſéchereſſe ſi ordinaire dans les fiévres, & qui marque le feu des parties internes ; on part donc d'un principe fort équivoque, quand on rejette tant d'accidens ſur le défaut de tranſpiration.

Les excrétions menſtruelles ſont une ſource d'accidens, lorſqu'elles ſe ſuppriment ; on croit que c'eſt le ſang

qui reflue alors ; il va porter, dit-on, la plénitude & le désordre dans les vaisseaux ; cependant, s'ils n'étoient que trop remplis, la saignée seroit un remede très-efficace ; or il est certain qu'elle n'enleve pas les accidens ; à peine les affoiblit-elle dans bien des cas ; il faut attendre pour qu'ils s'évanouissent, que les voies naturelles soient ouvertes dans la matrice & dans le vagin.

Il ne reste donc que les seuls nerfs, ou, pour mieux dire, leur action déréglée, qu'on puisse accuser ; c'est de cette cause si féconde que viennent les douleurs, les mouvemens convulsifs, les vomissemens, la difficulté de respirer, le crachement de sang ; & ces accidens arrivent de même, quand la nature seule tarit la source des menstrues ; leur cours se dérange, ou s'arrête, vers l'âge de quarante-cinq ans ; alors toutes les parties se sentent de cette suppression ; mais, en général, elle se tourne contre la matrice ; il s'y forme des tumeurs & des ulceres, &c.

Un autre accident, qui a sa source dans la même partie, n'est pas moins

dangereux ; en beaucoup de cas, c'eſt l'écoulement blanc ou le *fluor albus*, il eſt quelquefois fort précoce ; des filles même de ſept à huit ans n'en ſont pas exemptes ; mais ordinairement il attend juſqu'au temps des régles ; cet écoulement les précéde ou les ſuit, & en remplit ſouvent tout l'intervalle ; c'eſt l'écueil ou la maladie des trois quarts des femmes ; elle ſe renouvelle en quelques-unes dans un âge avancé ; &, ſi ce retour eſt ſans danger en certains cas, il a le plus ſouvent des ſuites fâcheuſes.

La cauſe de cette excrétion n'eſt pas difficile à expliquer ; le ſang gonfle ſouvent le tiſſu de la matrice & du vagin, il peut donc en ſuinter une liqueur ſéreuſe ; mais, ſi ces mêmes parties, où l'aiguillon de la nature eſt ſi vif, ſe relâchent ou s'irritent, l'écoulement ſera plus épais & plus abondant ; les matieres qui ſe forment pourront devenir âcres & aſtringentes, refluer vers les entrailles & la poitrine, cauſer des ulceres à la matrice. Ces ſuites ſeront plus à craindre, ſi les fleurs blanches ſont ſup-

primées par quelqu'accident ou par l'ufage des aftringens.

D'autres écoulemens, qui ont à leur fource, des philtres comme ces excrétions, peuvent être falutaires & dangereux; tel eft, par exemple, le faignement de nez, s'il eft habituel & qu'il vienne à s'arrêter, il peut produire divers accidens; leur caufe eft fans doute la plénitude qui fe forme après une telle fuppreffion; mais dans le flux des hémorrhoïdes, on trouve encore plus de caufes qui portent le trouble dans tout le corps; la premiere eft d'abord le fang qui s'arrête & s'épaiffit dans les veines du rectum; la feconde, le foie qui s'altere ordinairement & qui réfifte à ce fluide fi groffier; la troifieme enfin, l'action déréglée des nerfs; elle porte à la tête leur agitation, bouleverfe les entrailles, & arrête en divers cas la circulation.

X.

Inconvéniens & dangers de l'abondance exceffive des fécrétions & des excrétions.

Mais, fi les fécrétions & les excré-

tions ſe ſuppriment ſi ſouvent, elles deviennent auſſi trop abondantes; tout ſemble, par exemple, ſe changer en bile, dans divers cas; elle ſort en débordement par haut & par bas, cauſe des coliques très-violentes, & même le *cholera-morbus*, quelquefois elle eſt très-claire & preſque ſans mêlange dans les ſelles même; le plus ſouvent elle eſt fort ténace, filandreuſe, & de diverſes couleurs; altérée diverſement elle cauſe des fiévres ardentes, ou en eſt une ſuite; ce n'eſt donc pas ſans beaucoup de raiſons que les médecins l'ont accuſée ſi ſouvent d'être une liqueur cauſtique; cependant, en général, elle n'eſt pas telle dans le foie; elle peut ſeulement y être diſpoſée à ſe dépraver; c'eſt dans les inteſtins qu'elle prend ſurtout ſon acrimonie qui eſt ſi dangereuſe.

Il arrive de même des débordemens de pituite dans la bouche; ils ſuffoquent, pour ainſi dire, par leur abondance; quelquefois c'eſt l'eſtomac ſeul qui eſt inondé, & qui ſe vuide par le vomiſſement; quand cette inondation vient à ſe ſuppri-

mer, elle prépare toujours quelqu'accident dangereux; mais elle eſt encore bien plus à craindre dans le poumon; j'ai vu des aſthmatiques qui rendoient juſqu'à deux pintes d'eau aſſez claire & mouſſeuſe dans une nuit; ils avoient ordinairement, comme nous l'avons dit, quelque tumeur dans le poumon.

Le débordement d'urine ou le diabètes ne doit pas être moins dangereux; quelques médecins ont attribué cette maladie à un vice local dans le tiſſu des reins, à des ulceres; cependant j'ai appris par les diſſections, que, ſans même aucune léſion de ces parties, le corps peut ſe fondre en urine; c'eſt ordinairement le vice du ſang, c'eſt-à-dire une acrimonie diſſolvante qu'il faut accuſer; elle détruit ce fluide & le réduit en eau; or, étant dégénéré & ſi appauvri, il ne peut agir avec la force que demandent les organes de la circulation; en même tems, les ſucs nourriciers, s'échappent avec les urines; il y a cependant des cas où les humeurs, en perdant les matieres nutritives, peuvent conſerver de la conſiſtance

ſiſtance ; les couloirs des reins dilatés, par exemple, ou irrités par des diurétiques, peuvent ſe dilater & laiſſer paſſer la lymphe même qui ſe préſente à leurs orifices ; alors le ſang devient plus épais ; il eſt, pour ainſi dire, à ſec, & ne peut plus circuler avec la même facilité.

Les débordemens du ventre ſont plus fréquens & moins dangereux en général ; or, pour les expliquer & pour les guérir on a imaginé diverſes cauſes ; on a prétendu, par exemple, qu'ils dépendoient d'un relâchement ; comme les inteſtins lâchent les matieres qu'ils contiennent, on a conclu qu'ils étoient ſans force & ſans action ; cependant leurs fibres muſculaires ne ſont jamais plus affoiblies & plus relâchées que dans la paralyſie ; or, dans cette maladie, le ventre eſt ſi reſſerré qu'il réſiſte ſouvent aux purgatifs ; ce n'eſt donc pas dans la foibleſſe ou dans le relâchement des fibres des inteſtins, qu'il faut chercher la cauſe des diarrhées.

S'il y a des cas où elles dépendent d'une telle cauſe, on ne peut la trouver que dans la tunique veloutée ou

villeuſe ; les tuyaux exhalans qui la traverſent peuvent être ſans force, & trop ouverts. Il ne ſeroit donc pas extraordinaire que les veines abſorbantes fuſſent lâches & comme flétries, par conſéquent, voilà les fluides ſéreux des arteres méſaraïques dans les inteſtins ; mais les ſucs qui y ſont contenus ne ſçauroient être repompés par les veines lactées ; c'eſt dans de tels cas ſans doute, que les aſtringens & les aromatiques ſont de vrais remedes.

Cependant c'eſt d'un autre principe que dépendent la plûpart des dévoiemens ; leur cauſe générale eſt une irritation qui précipite le mouvement périſtaltique, l'acrimonie de diverſes matieres, le ſang épanché qui ſe corrompt, la bile dépravée ou trop abondante, le pus qui rentre dans le courant de la circulation ſont comme de vrais cauſtiques ou des diſſolvans ; ceux qui produiſent le *cholera-morbus* purgent de même que les purgatifs les plus draſtiques ; on diroit que dans peu d'heures, tout le corps va ſe fondre en eau ; enfin la fiévre ſeule pervertit ſouvent tou-

tes les humeurs & les dispose à la putréfaction ; alors elles sont rongeantes & purgatives.

Souvent la cause de l'irritation est dans le seul tissu des intestins ; il s'y forme des phlogoses, des aphthes, des supurations ; en divers cas ils sont dépouillés de leur tunique interne ; alors ils ne peuvent souffrir le contact même des matieres les moins irritantes ; dès qu'elles en approchent, ils entrent, pour ainsi dire, en convulsion ; qu'on juge combien ils sont sensibles, ou irritables, par ce qui arrive dans le rectum ; des hémorrhoïdes, & les blanches sur-tout, sans être cependant fort douloureuses, agissent quelquefois comme de vrais suppositoires.

Il n'est pas rare cependant que la cause des dévoiemens soit en d'autres parties, dans le foie, par exemple, lorsqu'il s'engorge ; alors le sang, qui trouve de grands obstacles dans le mésentere, est arrêté nécessairement autour des parois des intestins, les force souvent, s'épanche dans leur canal, se pourrit ensuite, & agit comme un purgatif ; on sçait avec

quelle facilité les injections pénetrent dans ce canal ; on ne doit donc pas être surpris que la partie la plus grossiere de nos humeurs, je veux dire la partie rouge y pénetre par la même voie ; aussi les matieres que rendent divers malades ont-elles une teinture noire ; telle est la source des diarrhées chez beaucoup de vieillards.

Enfin les sueurs violentes sont des accidens non moins redoutables en divers cas ; elles épuisent les forces, & dépouillent le sang de son véhicule, c'est ce qui arrive, par exemple, dans la suette qui est si dangereuse ; ce sont des torrens d'eau qui coulent de la surface de tout le corps comme si elle n'étoit qu'un crible ; or le danger n'est pas moins marqué dans le principe de cette maladie que dans ses effets ; il y a très-souvent quelqu'éruption qui paroît ou qui va paroître ; c'est-à-dire qu'une matiere irritante s'applique aux organes sécrétoires de la peau ; de-là vient que, dans la derniere épidémie qui fit tant de ravages dans la ville de Beauvais, les saignées réitérées en calmant l'irritation, calmerent tous les accidens.

XI.

Enflures qui viennent d'une autre espece de débordemens.

D'autres débordemens causent des enflures dangereuses dans beaucoup de cas ; telle est, par exemple, celle qui se forme sous la peau, je veux dire la leucophlegmatie dont l'origine est fort obscure ; je sçais bien qu'on a cru la trouver dans le relâchement du tissu du corps, dans des obstructions, dans la transpiration qui se supprime, mais de telles causes sont trop vagues, insuffisantes, arbitraires, & le plus souvent inapplicables aux divers cas qui se présentent, la plus générale, & celle dont on voit le plus clairement toutes les suites, c'est la foiblesse du cours du sang ; elle vient quelquefois de l'épaississement de ce fluide & de son peu de consistance ; mais il y a deux parties principales qui lui enlevent souvent toute sa force, lors même qu'il est abondant, & qu'il est très-bien conditionné.

La premiere de ces parties est le

cœur; on y trouve tantôt un volume extraordinaire, tantôt les valvules oſſifiées ou ce qu'il renferme, ſont des obſtacles qui s'oppoſent au cours du ſang, de-là vient qu'en divers cas, les palpitations, la petiteſſe du pouls, précedent ou accompagnent les infiltrations du tiſſu cellulaire, je veux dire celles qui forment la leucophlegmatie univerſelle.

Mais, comme une telle infiltration eſt le plus ſouvent dans le poumon; il s'y forme divers embarras qui s'oppoſent à ſes fonctions; &, dans de tels cas, il arrive que les pieds & les jambes s'enflent, l'enflure même s'étend ſur tout le corps, ſi les obſtacles que le ſang trouve dans le viſcere, ſubſiſtent long-tems, & s'il paſſe difficilement dans le ventricule gauche, c'eſt ce qu'on voit dans des aſthmes, dans les reſtes de certaines pleuréſies, dans des ſuppurations & dans des phthiſies; auſſi trouve-t-on peu de leucophlegmaties dont le prélude ne ſoit accompagné de ces maladies.

Reſte à ſçavoir comment cette cauſe peut arrêter la ſéroſité autour

du corps; or, ſuppoſons qu'il y ait quelqu'obſtacle dans les poumons ou dans le ventricule gauche; le ſang paſſe alors difficilement dans l'artere aorte : il faut donc que la force de ce fluide ſoit affoiblie dans tout le corps; en même tems, le ventricule droit trouve une réſiſtance dans les arteres pneumoniques, puiſqu'elles ſont engorgées; c'eſt donc une néceſſité qu'il s'engorge lui-même, & que le ſang ſe ramaſſe dans la veine-cave & dans ſes rameaux.

Or, dès que d'un côté la force impulſive manque dans les arteres, & que de l'autre les veines-caves ſurchargées ne ſçauroient ſe vuider facilement, il faut que les liqueurs ſe ramaſſent dans les parties les plus foibles & les plus éloignées du principe du mouvement, par conſéquent, le tiſſu cellulaire, ce tiſſu qui n'eſt qu'une éponge, doit s'infiltrer dans les parties extérieures, dans les pieds ſur-tout, & dans les jambes.

Ce qui paroît plus extraordinaire, les nerfs peuvent produire de pareils effets; car, ſi l'influence de cet eſprit qui les anime manque dans quel-

ques parties, elles s'engorgent néceſſairement ; dans celles qui ſont paralytiques, par exemple, il ſurvient ſouvent un gonflement ; elles ſe gonflent de même, ſi on lie les nerfs qui y portent le mouvement ; c'eſt ce qui s'accorde avec l'expérience de Villis ; il a obſervé que, quelques nerfs ayant été coupés, il ſe forma une enflure univerſelle ſur la ſurface du corps.

Cependant une cauſe de cette eſpece peut rarement être accuſée ; on ne ſçauroit ſuppoſer que les nerfs ayent perdu leurs forces dans la plûpart des leucophlegmaties, ils y contribuent bien plus ſouvent par leur action ; c'eſt ce qu'on voit dans les bleſſures, ou, ce qui dit tout, dans l'irritation ; car, dans un homme qui reçut un coup à un teſticule, & dans un enfant qui venoit d'être taillé, j'ai vu une inondation univerſelle qui arriva preſque ſubitement ; il eſt rapporté par un écrivain, qu'une pareille inondation fut la ſuite d'une action forcée dans le poignet.

Enfin il eſt impoſſible de méconnoître l'action des nerfs dans les chan-

gemens ou les variations des leucophlegmaties ; quelquefois l'enflure s'évanouit, en peu de tems, dans une partie, paſſe dans une autre, revient à ſa premiere place ; la main ſeule ou le bras ſe gonflent ſouvent dans l'hydropiſie de poitrine, & dans les abſcès du poumon ; en certains cas, c'eſt dans un côté ſeul qu'arrive le gonflement, comme je l'ai obſervé dans la bleſſure d'un teſticule, & dans un abſcès qui étoit dans l'ovaire.

D'autres eſpeces d'hydropiſies peuvent venir, ſans doute, d'une telle infiltration ; mais le plus ſouvent elles ont des cauſes bien différentes, les parois, par exemple, des cavités ou la ſurface des parties qu'elles renferment, ſont humectées, comme on ſçait, d'une roſée continuelle ; or, ſi elle eſt trop abondante, ou ſi elle n'eſt pas réſorbée, elle ſe ramaſſe néceſſairement dans ces cavités ; quelquefois l'obſtruction ſeule des vaiſſeaux ſanguins occaſionne une telle inondation ; quand le foie, par exemple, eſt obſtrué, l'eau tranſude de tous côtés, & ſur-tout de l'épi-

ploon ; un tiſſu qui eſt ſi délicat, qui peut à peine ſupporter le contact des doigts, ſans ſe déchirer, laiſſe échapper néceſſairement la ſéroſité, lorſqu'il eſt macéré & engorgé.

Les ſuites de l'infiltration & de l'épanchement ſont trop évidentes pourque j'en parle, je ferai ſeulement quelques remarques ſur le cerveau des hydrocéphales, ſur les hydropiſies enkyſtées, & ſur la nature & les changemens de diverſes matieres qui s'épanchent.

Non-ſeulement l'eau s'infiltre dans le cerveau, ſe macere & tranſude, de tous côtés, en divers cas, mais encore s'épanchant dans les ventricules, elle réduit la ſubſtance cérébrale à une petite maſſe dans les hydrocéphales ; alors cette moëlle forme une eſpece de veſſie qui a quelquefois peu d'épaiſſeur dans ſes parois, elle eſt même tranſparente en certains ſujets; il n'eſt donc pas ſurprenant que la ſurface externe du cerveau ſoit ſans aucune de ces éminences qui forment diverſes circonvolutions, c'eſt-à-dire qu'elle peut être applanie & liſſe comme la ſurface d'une membrane;

ce qu'il y a de plus singulier dans le désordre d'une partie si essentielle ; c'est que la vie se soutienne en divers cas, pendant long-tems, & que, malgré la compression, les sens conservent leur activité.

Lorsque l'eau épanchée est renfermée dans un sac qui n'a point de commerce avec les visceres, elle doit produire moins d'accidens ; c'est surtout, pour ne pas dire uniquement, par son volume qu'elle fatigue les malades ; car les fonctions des parties les plus nécessaires à la vie ne reçoivent d'abord aucune atteinte ; les secrétions & les excrétions se soutiennent ; les urines coulent, par exemple, & n'ont point le caractere que leur donnent les autres hydropisies ; enfin les jambes ne s'enflent pas, ou l'enflure ne s'y forme, en général, que dans la suite.

Cependant l'eau des hydropiques entraîne souvent par elle-même le plus grand danger, elle est toujours mêlée avec d'autres matieres ; or ce mêlange doit la rendre plus corruptible ; aussi n'est il pas rare qu'elle se trouble, & devienne laiteuse,

bourbeuſe & fétide ; alors elle infecte le ſang & les autres humeurs qui coulent dans les vaiſſeaux ; mais il faut avouer qu'elle peut inonder pendant long-tems le bas-ventre & les viſceres ſans qu'ils s'alterent ; il y a des hydropiſies qui durent des années entieres, & qui ſe guériſſent ; ſans doute qu'il rentre dans le ſang une partie de l'eau épanchée, à proportion qu'il s'en épanche d'un autre côté.

XII.

Les divers accidens & les ſuites des tumeurs.

Telles ſont les cauſes attachées à des organes particuliers ; mais il y a diverſes maladies qui n'ont pas de place fixe, & qui ne ſont pas moins redoutables, des tumeurs, par exemple, peuvent s'élever dans tous les points de la machine animale ; les unes ne ſont qu'un ſimple amas de quelque matiere qui s'arrête & s'infiltre en certaines parties, gonfle leur tiſſu, ou ſe dépoſe dans une cavité ; les autres ſont inflammatoires

ou produites par l'inflammation ; or leur danger ne peut dépendre, en général, que de leur cause, de leur nature & de leur siége, &c.

Toutes ces tumeurs si différentes peuvent être également dangereuses par leur volume ; elles peuvent, par exemple, comprimer les arteres, les veines & les nerfs, former des obstacles dans l'œsophage, dans l'estomac, dans les intestins, à l'orifice de la vessie, &c. c'est-à-dire, qu'il ne faut qu'un simple amas de matiere ou une excroissance pour renverser toute l'économie de notre machine.

Ce n'est pas tout, chaque espece de tumeur porte ses dangers en elle-même ; les tumeurs écrouelleuses, par exemple, sont formées par une humeur âcre, également ennemie des parties molles & des parties solides ; elle gonfle les os même, les rend spongieux, & les carie ; elle obstrue sur-tout les corps glanduleux, leur donne plus de volume & les durcit ; on y trouve pourtant, en divers cas, un noyau de matiere putride.

Ce qu'on n'a pas observé, c'est que ce virus se porte souvent dans le cer-

veau, & y forme diverſes tumeurs. J'en ai vu qui étoient auſſi groſſes que le pouce; d'autres étoient comme des féves; or, voilà la ſource de divers accidens; elle nous apprend pourquoi tant d'enfans écrouelleux meurent quelquefois ſubitement & deviennent paralytiques.

Les tumeurs cancéreuſes renferment une humeur encore plus cauſtique; c'eſt un virus rongeant, qui s'attache d'abord aux chairs & aux glandes, & qui conſume tout de proche en proche, par une malignité contagieuſe; le principe en eſt fort ſouvent dans la maſſe du ſang, & y roule même ſourdement en divers cas; un cancer affreux, dur à la baſe comme une pierre, & rongé à la ſurface, tomboit en lambeaux toujours renaiſſans, c'eſt dans une femme de trente-ſix ans que j'ai vu ce délabrement; elle guérit en apparence, mais ce qui me paroît fort ſurprenant, c'eſt qu'il ſe forma une eſpece de tetton où on ne voyoit point de cicatrice, ni de trace de l'opération; il ne manquoit qu'un mammelon dans cette partie reproduite ſans doute par la graiſſe;

cependant la ſuppreſſion d'un dévoiement qui dura trois mois, ramena un nouveau cancer avec toutes ſes horreurs.

Une ſimple altération, une corruption, ou la pourriture rendent d'autres tumeurs très-dangereuſes; il eſt difficile que certaines matieres y ſéjournent long-tems, ſans ſe dépraver; l'accès même de l'air n'eſt pas abſolument néceſſaire pour cette dépravation; des fruits, qui ſe conſervent dans la machine du vuide, ſe pourriſſent enfin; le mouvement ſpontané, & le dégagement des parties aëriennes, ſont la cauſe de cette corruption; j'ai vu un petit abſcès, qui étoit très-fétide, dans la ſubſtance du cerveau au-deſſus du ventricule droit; il n'eſt donc pas ſurprenant que des matieres renfermées dans des tumeurs, tombent en pourriture; la chaleur interne, & la nature des liqueurs favoriſent une telle altération, qui peut prendre divers caracteres.

Cependant il y a diverſes tumeurs qui ſubſiſtent long-tems ſans aucune atteinte de putréfaction, telles ſont,

par exemple, les tumeurs sébacées ; les matieres qui les forment sont peu susceptibles d'altération ; plus elles s'épaississent, moins elles sont sujettes à ce mouvement intestin, ou spontané, qui pourroit les dépraver. Elles ne se pervertissent que par le mêlange de quelque fluide, qui survient & qui les dissout, ou par un mouvement qui les agite ou qui irrite leurs enveloppes.

De semblables matieres ou des fluides qui ne s'alterent que difficilement par eux-mêmes, se déposent sur-tout dans le bas-ventre ; ils forment des tumeurs dans le mésentere, dans le mésocolon, autour des intestins ; les ovaires deviennent sur-tout monstrueux, je les ai vus plus gros que la tête, divisés comme en plusieurs globes, remplis d'une espece de suif, ou de bouillie ; or de telles tumeurs sont une source d'accidens ; elles tiraillent les parties, les irritent, les compriment, y arrêtent le cours des liqueurs, y causent des suintemens, de-là viennent tant d'épanchemens ou d'hydropisies.

Les visceres qui se tuméfient en-

traînent encore de plus grands dangers ; la ſubſtance du foie, par exemple, s'etend quelquefois en haut, pouſſe le diaphragme, monte fort avant dans la poitrine, mais, en général, lorſqu'il groſſit, il s'étend dans le bas-ventre ; & y forme en pluſieurs cas une grande maſſe ; dans un jeune homme qui avoit traîné pendant longtems, elle peſoit dix-neuf livres ; ſon tiſſu n'étoit qu'un aſſemblage de globules jaunâtres, gros comme des pois ; cette partie n'eſt pas ſans doute ſi altérée dans tous les cas, ou elle prend un grand volume ; il n'eſt pas rare, par exemple, que dans des enfans, elle deſcende juſqu'au nombril, qu'elle s'éleve & ſoit rénitente dans l'hypochondre droit ; cependant elle revient & quelquefois avec aſſez de facilité, à ſon état naturel.

Comme les fonctions de la rate ſont liées avec les fonctions du foie & de l'eſtomac, elle prend plus ou moins de volume ſelon l'état de ces viſceres, ou ſuivant diverſes cauſes qui l'attaquent ; nous l'avons déja dit en général, la maſſe de cette par-

tie ſi inconnue eſt quelquefois monſtrueuſe, elle occupe tout le côté gauche de l'abdomen, s'étend même dans le côté droit, ſe durcit en divers ſujets, ou ſe dilate ſans qu'il paroiſſe beaucoup d'altération dans ſon tiſſu; en d'autres cas ce tiſſu pulpeux ou cellulaire ſe diſſout, & reſſemble à la lie de vin ou à la poix; j'ai vu une femme qui mourut ſubitement après une fiévre quarte, la rate avoit crevé tout-à coup & avoit jetté dans l'abdomen une grande quantité de ſang noirâtre.

Les ſquirrhes qui ſe forment dans le bas-ventre ne ſeroient pas ſi redoutables s'ils ne formoient qu'une maſſe ou un poids qui ſurchargeât quelque partie ; mais les viſceres, qui dégénerent en ces tumeurs, perdent leur organiſation ; ils deviennent donc incapables des fonctions auxquelles ils ſont deſtinés; par conſéquent, s'ils ſont eſſentiels à la circulation, il faut que l'action du cœur vienne à s'arrêter.



XIII.

Des gonflemens qui se forment en diverses parties.

Il se forme en diverses parties des gonflemens extraordinaires; l'estomac, par exemple, se remplit d'eau, en divers cas; je l'ai vu si gorgé, qu'il étoit, pour ainsi dire, prêt à crever; aussi avoit il produit de grands accidens; ils ne sont pas moindres, quand il est dilaté par une espece de tympanite, ce qui m'a surpris, c'est que l'air pût le boursouffler, lorsqu'il trouvoit une voie ouverte pour s'échapper. L'enflure subsistoit même dans les cadavres; il n'y avoit cependant point d'obstacle au pylore ni à l'orifice supérieur.

Ceux qui ont la vésicule du fiel extrêmement gonflée ne sont pas exposés à des accidens qui soient si rapides; elle a, en divers cas, un grand volume; on l'a prise pour un abscès & on l'a ouverte, alors il est sorti des flots de matiere bilieuse, &, quand elle s'est échappée par son

canal, elle a lâché le ventre comme un purgatif; or, si cette matiere se ramasse & séjourne long-tems dans son réservoir, elle produit ces calculs qui brûlent comme de la cire, & qui produisent souvent des accidens mortels.

La vessie urinaire est sujette de même à se remplir, sans pouvoir se vuider; on accuse souvent, dans de tels cas, la paralysie de ses fibres; elles peuvent, il est vrai, perdre leur action, mais, de cent rétentions d'urine, il y en a quatre-vingt-dix qui dépendent de quelque tumeur ou de quelque gonflement; l'obstacle est quelquefois dans le canal de l'urèthre; souvent il est devant l'orifice, c'est une avance des prostates, une avance, dis-je, qui se gonfle & prend beaucoup de volume entre les insertions des muscles; alors le bas-ventre s'éleve & s'étend, la vessie forme un globe bien circonscrit, il monte quelquefois jusqu'au nombril.

En même tems la membrane interne s'irrite & se déchire; les fibres musculaires grossissent & ressemblent au réseau qui tapisse les ventricules

du cœur; l'irritation exprime de ce tiſſu véſiculaire, une matiere vitrée, tranſparente & comme pituiteuſe, il y arrive même très-ſouvent une véritable ſuppuration; or, dans cet état, j'ai vu des friſſons extraordinaires, qui ſe renouvelloient fréquemment, & ſur-tout lorſqu'on introduiſoit la ſonde; il ſurvenoit alors, dans un Garde du Roi, une léthargie qui duroit environ une demi-heure & qui ſe diſſipoit parfaitement pour revenir quelque tems après; voilà donc pluſieurs cauſes mortelles dans cette maladie, l'irritation & le déchirement de la veſſie, les urines retenues, la reſpiration; la pourriture, & la gangrene qui en eſt une ſuite.

Il ſe forme en diverſes parties une autre eſpece d'enflure, je veux dire des tumeurs venteuſes, il arrive même quelquefois un gonflement univerſel, qui eſt plus dangereux; un homme paroiſſoit en bonne ſanté; cependant tout ſon corps s'enfla tout-à-coup, l'air craquoit ſous mes doigts, quand je lui tâtois le pouls; le même craquement ſe faiſoit entendre ſur le front, ſur la poitrine, ſur les jambes

& ſur les pieds, la mort ſuivit de près une enflure ſi extraordinaire ; même accident & même fin dans un enfant qui étoit à l'uſage du lait d'âneſſe.

Mais ce bourſoufflement n'eſt pas toujours auſſi dangereux ; un homme froiſſé contre une muraille par une voiture, ſe bouffit tout-à-coup ; tout ſon corps paroiſſoit ſoufflé, on y appliqua des linges trempés dans l'eau-de-vie, & l'air qui craquoit par-tout ſe diſſipa bientôt ; il ſe diſſipe encore plus aiſément, quand il n'eſt répandu que ſur une partie ; un poſtillon ſentit une douleur vive ſur la poitrine ; on y trouva un emphysème qui céda à deux ou trois ſaignées.

Ce qui eſt difficile à expliquer, c'eſt que l'air qui eſt mêlé avec les humeurs s'en dégage ſi facilement ; des bleſſures & de ſimples contuſions l'appellent, pour ainſi dire, ſous la peau, ou l'y développent ; j'ai vu un homme qui eut la mâchoire inférieure fracturée, & un emphysème s'étendit ſur toute la joue ; une entorſe attira la même enflure ſur le bas de la jambe & ſur le pied ; or, d'où

vient cet air qui ſe ramaſſe en ſi peu de tems dans une partie ? étoit-il renfermé auparavant dans les cellules de la membrane graiſſeuſe ? il y eſt en grande quantité, ſuivant des expériences que j'ai faites, ne peut-il pas ſe développer quand le tiſſu de cette membrane eſt affoibli ou déchiré ?

On ne peut pas douter qu'il ne ſe développe, en divers cas, dans les vaiſſeaux ſanguins ; il eſt ſouvent très-ſenſible dans le plexus choroïde, dans les veines qui rempent ſur la ſurface du cerveau, dans les arteres même du corps ; c'eſt ce qu'on a vu, non ſans étonnement, après les petites véroles & dans les maladies des femmes en couche ; or cet air, qui circule, arrête le cours du ſang, ſe ramaſſe quelquefois dans le cœur même, & y éteint, dans peu de tems, les forces vitales ; c'eſt ce qui arrive du moins, quand on l'injecte dans les veines des animaux, la mort eſt cependant plus ou moins prompte, ſuivant que l'air eſt plus ou moins pouſſé dans ces vaiſſeaux en plus ou moins grande quantité.

Le gonflement aërien, le plus ſenſible par ſon volume, eſt la tympanite; l'air ſe dégage continuellement de toutes les matieres qui ſont dans les inteſtins; s'il n'y cauſe pas une grande enflure, c'eſt qu'il eſt en petite quantité dans chaque portion de leur canal; mais ſi les membranes, par exemple, du colon ſont irritées en quelque point, elles ſe reſſerrent dans cet endroit; alors ce fluide élaſtique eſt exprimé de la partie reſſerré, & pouſſé vers les autres qui ſont plus libres; il s'y accumule & les dilate, c'eſt ce qu'on voit dans les grenouilles & dans d'autres animaux, ſi on jette ſur leurs inteſtins quelques gouttes d'eſprit-de-vitriol; les nerfs irrités produiſent le même bourſoufflement dans les femmes hyſtériques, leur ventre s'éleve quelquefois tout-à coup, il s'y forme des tumeurs qui paroiſſent très-dures, & qui peuvent diſparoître dans peu de tems.

Il s'enſuit de ces obſervations que l'air peut produire des tympanites, ſans qu'il ſoit plus abondant qu'à l'ordinaire, il les produira encore plus

plus facilement s'il les amaſſe dans les inteſtins, en grande quantité ; alors leurs membranes ſont forcées ; elles s'affoibliſſent & deviennent plus minces ; cette foibleſſe même peut être quelquefois la premiere cauſe des tumeurs venteuſes ; des fibres sans force cédent facilement à l'air qui ſe dégage des alimens & des excrémens ; quoi qu'il en ſoit, il y a toujours une eſpece de paralyſie qui accompagne ou qui ſuit la tympanite ; le colon & l'eſtomac ſont le ſiége ordinaire de cette maladie ; l'irritation, la pourriture, la gangrene en ſont les ſuites.

X I V.

Comment les maladies où il y a de vives douleurs peuvent cauſer la mort.

Toutes les parties ſont ſujettes à l'irritation ; & elle peut être plus ou moins dangereuſe, ſelon leur différence ; l'eſtomac, par exemple, eſt fort ſenſible ; ſes nerfs ont un rapport particulier avec tous les autres ; ce n'eſt pas ſans quelque raiſon que Van-Helmont l'a regardé comme un archée, ou un pricipe irritable, qui

domine tous les organes de la vie ; il n'eſt donc pas ſurprenant que les douleurs le bouleverſent & éteignent ſi facilement l'action de l'eſprit vital.

On voit une preuve terrible de cette irritabilité dans le *cholera-morbus ;* on diroit que les malades qui en ſont attaqués ont pris quelque poiſon ; il ſurvient des crampes & des défaillances ; le pouls s'éclipſe ; il ſe répand un froid glacial ſur les membres ; ces accidens ont paru une ſuite de l'inflammation ; on en trouve, il eſt vrai, quelques veſtiges dans divers cadavres ; cependant la maladie diſparoît quelquefois en peu de tems ; les remedes qui les guériſſent ne ſont pas les remedes des parties enflammées ; on a donné avec ſuccès l'eau à la glace, & l'opium même ; il y a donc apparence que la cauſe n'eſt qu'un ſpaſme douloureux ; certaines matieres, comme les œufs de barbeau, peuvent le produire, s'il en faut croire quelques écrivains.

L'irritabilité des inteſtins n'eſt pas moins dangereuſe quelquefois ; on voit ce danger dans diverſes coliques, & ſur-tout dans les étranglemens qui

ſont produits par les hernies; il ne faut, en bien des cas, que cinq ou ſix heures pour que la vie finiſſe dans de tels accidens. Si les affections hémorrhoïdales ne ſont pas auſſi redoutables, elles jettent le déſordre dans tout le reſte de la machine; une irritation même, qui n'eſt pas douloureuſe, trouble les fonctions de l'eſtomac, des inteſtins, de la veſſie & du cerveau; c'eſt elle, & non le ſang préciſément, qu'il faut accuſer.

L'irritation eſt marquée par d'autres accidens dans la dyſſenterie; ſa cauſe immédiate eſt ſans doute une inflammation qui eſt placée dans le rectum; elle monte rarement plus haut; mais ce n'eſt pas une inflammation ordinaire; les entrailles enflammées ne produiſent pas une telle maladie ni ſes accidens; elle n'eſt attachée, en général, qu'à la tunique villeuſe, alors ſes excrétions deviennent plus abondantes, c'eſt-à-dire qu'il coule beaucoup de matiere muqueuſe avec plus ou moins de ſang; en même tems, il faut qu'il ſe forme au-deſſus de la partie ſouffrante un reſſerrement ou un étranglement; car

les matieres fécales & la bile ſont arrêtées en général; c'eſt ſeulement quand elles coulent que les accidens commencent à ſe calmer.

Si l'irritation ſubſiſte, un certain tems, ou qu'elle ſoit vive & étendue, l'inflammation fait du progrès; les inteſtins ſont preſſés alors par un aiguillon qui cauſe un téneſme inſupportable; les douleurs ſont fort aiguës; la fétidité des matieres augmente; en divers cas, le velouté ſe détache, ſe pourrit, devient noirâtre tombe en lambeaux; en d'autres, il ſe forme des abſcès; enfin, dans la violence des accidens, le pouls ſe concentre, le froid ſe répand ſur les extrémités; il ſurvient des anxiétés, & enfin la grangrene & la pourriture éteignent l'eſprit vital; il n'eſt donc pas ſurprenant que divers malades, qui échappent à travers tant de dangers, ſoient ſujets à des dévoiemens difficiles à arrêter, que les jambes s'enflent, & qu'il ſurvienne des hydropiſies, &c.

La paſſion iliaque eſt encore plus dangereuſe; elle vient de quelqu'obſtacle qui arrête les matieres féca-

les, & d'une irritation qui les repousse vers l'estomac; un tel obstacle est quelquefois une espece de nœud, ou la rentrée de ladite portion intestinale dans une autre; en divers cas, c'est un retrécissement, un tampon de vers, quelque tumeur, des excrémens durcis, une bride formée par le mésentere, un étranglement causé par la graisse.

Mais l'irritation seule est suffisante pour boucher le canal des intestins, & y exciter des mouvemens convulsifs; c'est ce qu'on voit dans des étranglemens qui ne paroissent pas même au dehors, & après l'action de certains purgatifs; alors le spasme irritant devient universel; il renverse le mouvement péristaltique; or, dans ce désordre, l'esprit vital est bientôt éteint par l'irritation, par l'infection & par la gangrene; on voit sur-tout ces effets terribles, quand les intestins sont percés, & que les matieres se répandent dans l'abdomen.

Mais l'excès de l'irritation & de la douleur n'est pas toujours aussi funeste, ni si rapide dans ses effets;

les coliques des peintres & des plombiers excitent des vomiſſemens fort douloureux ; il ſemble que les inteſtins ſoient rongés par un cauſtique ; alors le ventre ſe ramaſſe en un petit volume ; & , ce qui eſt un ſigne caractériſtique de ces coliques , c'eſt que les muſcles droits deviennent roides ; on diroit qu'ils ſont appliqués à l'épine ; en même tems, ou dans la ſuite, la tête s'affecte ; il ſurvient des mouvemens convulſifs, des affections léthargiques , des paralyſies ; cependant les douleurs qui en ſont la cauſe laiſſent peu de traces de leurs ravages dans le canal inteſtinal ; il eſt blanc , pour l'ordinaire, rempli de vents, ou ſeulement jaune dans quelques endroits ; il ne m'a préſenté aucun veſtige d'inflammation dans beaucoup de cadavres ; on ne peut pas même la ſoupçonner, puiſque la maladie dure ſouvent juſqu'à trente jours , quoiqu'elle ſoit ſi violente; les remedes qui la guériſſent n'éloignent pas moins les idées d'une telle cauſe; un émétique violent eſt le ſecours le plus ſûr & le plus prompt ; c'eſt donc le ſpaſme ſeul, qui produit

tous les accidens, il eſt manifeſte, en divers cas, dans les muſcles droits, entre leurs énervations.

Cette maladie eſt ce qu'on appelle vulgairement la *colique de Poitou*. Citois, qui a écrit ſur cette colique, l'a confondue avec pluſieurs autres fort différentes; il n'a pas été plus éclairé ſur les vraies cauſes qui font de ſi vives impreſſions ſur l'eſtomac & ſur les inteſtins.

Celle qu'il a accuſée avec le plus de confiance, c'eſt le vin âpre, les ſucs de raiſins qui n'étoient pas mûrs; cependant, quoi qu'on en diſe, il ne produit pas de telles coliques; on ne peut pas les attribuer avec plus de vraiſemblance à l'air, au climat, à la tranſpiration ſupprimée, au ſcorbut, au rhumatiſme, à la goutte, aux affections hyſtériques ou hypochondriaques, &c. c'eſt le plomb, en général, ou ſes diverſes préparations; comme le *minium*, la *litharge*, le *ſel de ſaturne*, qui ſont les cauſes de ces douleurs ſi violentes, longues, ou accompagnées ou ſuivies de léthargie, de convulſion, de paralyſie.

A peine trouve-t-on quelqu'autre

colique qui ſoit marquée par des accidens de cette eſpece ; il eſt du moins certain qu'il n'y en a aucune autre qui ſoit guérie par les mêmes remedes que celles-ci, c'eſt-à-dire par la violence des émétiques & des purgatifs ; ce qui lui eſt encore particulier, c'eſt qu'elle ne ſçauroit être calmée par les narcotiques ; le ſeul calmant qui m'ait réuſſi, c'eſt un mêlange bizarre d'huile & d'eau vulnéraire, ou de méliſſe, mêlange que le hazard ſeul a découvert.

Ce qui prouve encore le caractere particulier de cette colique, c'eſt le préſervatif qui en a garanti divers plombiers, je veux dire l'uſage de l'eau ſeule, ou mêlée avec quelques gouttes d'huile de tartre par défaillance ; le plomb n'eſt point nuiſible par lui-même ; il faut, pour qu'il cauſe des douleurs dans les inteſtins, qu'il ſoit diſſous par quelqu'acide ; or il y en a moins dans les premieres voies, quand on n'uſe que d'une boiſſon aqueuſe & l'huile de tartre abſorbe toute acidité.

Il n'eſt pas auſſi difficile de juger des cauſes & des remedes, de la

douleur qui eſt cauſée par les rhumatiſmes; elle a pour principe une matiere irritante, qui s'attache ſur-tout aux membres & aux parties tendineuſes, ou membraneuſes; elle roule pourtant dans les vaiſſeaux; car elle ſe jette ſur les entrailles & ſur-tout ſur la poitrine qui en reçoit les atteintes les plus dangereuſes; dés qu'elles tombent ſur les poumons, il ſurvient un étouffement qui termine la vie en peu de tems; le danger n'eſt pas ſi preſſant, s'il n'y a que les muſcles intercoſtaux qui ſoient attaqués; cependant, en divers cas, l'irritation y devient ſi vive, qu'ils ne peuvent plus ſervir aux mouvemens du thorax, c'eſt-à-dire à la reſpiration; alors j'ai trouvé qu'ils étoient enduits d'une matiere lymphatique coagulée.

La goutte, qui reſſemble au rhumatiſme, eſt plus ſujette à ſe porter ſur les parties internes; elle jette ſouvent toute ſa violence ſur le cerveau, ſur les poumons, ſur l'eſtomac, &c; or ce ne peut être qu'en y portant une matiere qui agit ſur les vaiſſeaux, ſur les nerfs, & ſur le

tiſſu des parties; ce qui confirme ces idées, c'eſt qu'il ſe ramaſſe dans les jointures une eſpece de craie; quelquefois elle couvre les tendons, & ſort par les pores de la peau; il coule même des plaies de certains goutteux une liqueur blanche & claire, qui ſe coagule à l'air, & ſe deſſéche.

Cependant, comment accorder le tranſport de cette matiere ou de quelqu'autre, telle qu'elle ſoit, avec la circulation? il faut néceſſairement que, dans des mouvemens auſſi rapides, l'action des nerfs intervienne; elle envoie quelquefois, d'un côté ou d'autre, comme des fuſées qui parcourent un long eſpace; ainſi elle doit trouver dans les parties où elle ſe fixe une matiere toujours prête à agir, & à irriter; ou bien la goutte eſt ſimplement nerveuſe.

Mais ce n'eſt pas la ſeule difficulté qui ſe préſente dans les métaſtaſes; la matiere qu'elles tranſportent d'un côté & d'autre, circule par tout le corps; or, comment va-t-elle ſe dépoſer en certaines parties, tandis que les autres où elle roule ſont intactes? c'eſt ce qu'il eſt impoſſible d'expli-

quer, il faut donc s'en tenir aux faits qui ſont certains ; le pain où il entre des ergots de ſeigle, porte la gangrene, par exemple, dans un bras ou dans une jambe, tandis que tout le reſte du corps n'en reçoit aucune atteinte ; il en eſt de même de divers miaſmes qui ſe forment dans le ſang ; ils ſe creuſent, ce ſemble, des égouts dans quelque coin ; de-là vient que les cauteres & les véſicatoires peuvent être ſi utiles en divers cas.

X V.

Comment les inflammations & les ſuppurations éteignent le principe de la vie.

Les maladies qui portent avec elles le principe de la mort ſont ſur-tout les inflammations, les ſuppurations & les gangrenes ; cependant leur danger varie ſelon leurs cauſes, ſelon les parties qu'elles attaquent, & ſuivant leurs divers degrés.

L'inflammation, qui a toujours pour principe quelqu'obſtacle, ou quelque cauſe irritante, peut produire

des effets fort différens & également dangereux ; il y a des cas où elle concentre le pouls, le rend insensible, répand un froid mortel sur tout le reste du corps ; or, quand elle produit de tels accidens, elle n'attend pas la suppuration, ni la gangrene pour causer la mort ; l'irritation seule du tissu nerveux & membraneux de l'oreille interne, de l'estomac, des intestins, du mésentere, peut terminer la vie dans peu de tems, quand ces parties sont enflammées.

Mais, en général, l'inflammation est bien différente en elle-même dans son cours, & dans ses effets ; elle arrête d'abord le sang dans les parties où elle se forme, les enfle, les rougit, y cause des battemens, force le tissu cellulaire, le déchire souvent, éleve le pouls, répand une ardeur brûlante dans tout le corps ; or les dangers d'une telle inflammation se présentent dans ces accidens même ; elle peut étouffer bientôt l'action des vaisseaux & y arrêter la circulation ; le poumon s'enfle, par exemple ; il devient plus compacte dans les pleurésies ; on diroit qu'il est injecté ; l'esprit

vital doit donc s'y éteindre dans peu de tems.

Si le tiſſu des parties, ou l'eſprit vital qui les anime, réſiſte à la force de l'inflammation, il ne réſiſte pas très-ſouvent aux diverſes ſuites qu'elle entraîne; dès que les fluides ſont arrêtés & battus vivement dans les arteres, ils dégénérent bientôt en une liqueur homogène & blanche, c'eſt-à-dire qu'il ſe forme du pus dans les vaiſſeaux même; on le voit ſuinter, comme une roſée, de leurs extrémités qui ſont ouvertes dans les plaies; ce n'eſt pas alors, en général, une matiere âcre & nuiſible, mais, au contraire, une eſpece de ſuc balſamique, qui s'épaiſſit; s'il prend des mauvaiſes qualités, c'eſt ſouvent quand il s'extravaſe, quand il ſéjourne longtems dans une partie, ou quand il renferme quelque principe qui eſt putride ou diſſolvant.

Ce n'eſt pas cependant que des matieres extravaſées ne puſſent auſſi ſe changer en pus; on voit dans des furoncles qui ſont récens un tampon ſanguin, qui en fait la pointe ou la ſaillie; or ce tampon devient pu-

rulent; il ſort quelquefois en maſſe & ſous la forme d'un bouchon blanc, ou, comme on le dit vulgairement, d'un bourbillon; on trouve le même changement dans d'autres tumeurs inflammatoires, & quelquefois dans tout le tiſſu d'une partie; j'ai vu, après une pleuréſie, la moitié inférieure du poumon droit détruite par la ſuppuration; la membrane externe reſtoit ſeule; elle formoit un ſac qui n'étoit rempli que d'un vrai pus.

Voilà donc une double cauſe de la mort dans la ſuppuration; ſi elle détruit, par exemple, quelque viſcere, il faut néceſſairement qu'il entraîne avec lui la ruine des autres organes; mais ſi, dans toute la ſubſtance de ce viſcere, il n'y a qu'une partie qui ſoit rongée, le danger n'eſt pas moins évident; elle devient une ſource ou un réſervoir de matieres putrides, & ennemies de l'eſprit vital; une telle ſource n'eſt pas moins formidable dans divers cas où elle eſt extérieure; ces matieres, en rentrant dans les vaiſſeaux, peuvent ruiner tout l'édifice du corps; elles diſſolvent le ſang, en l'infectant, comme nous l'avons dit; alors

ce fluide n'eſt plus qu'un vrai poiſon ; les malades meurent quelquefois dans des défaillances ; c'eſt ce qui arriva à un homme qui avoit un abſcès entre les côtes & la plévre ; les parties internes n'étoient nullement altérées ; mais on ne pouvoit y découvrir aucun veſtige de rougeur ; il n'y avoit dans les vaiſſeaux qu'une matiere épaiſſe.

Ce qui eſt plus difficile à expliquer, c'eſt que, dans des parties eſſentielles qui ſuppurent, la nature & l'exiſtence même des abſcès ſoit ſi obſcure en certains cas ; les vomiques, par exemple, ne s'annoncent très-ſouvent par aucun ſigne, comme nous l'avons dit ; un lobe même du poumon peut être ruiné, ſans qu'on puiſſe appercevoir le moindre ſigne de ce ravage ; voici divers exemples qui doivent inſpirer beaucoup de réſerve ſur l'activité des cauſes mortelles.

J'ai vu une demoiſelle qui avoit un abſcès ſous la clavicule ; l'appétit ſe ſoutenoit, le ſommeil étoit long & tranquille ; dès qu'elle avoit été panſée, elle danſoit avec ſes compagnes ; enfin elle mourut ſubitement ; tout le côté droit du thorax

étoit rempli de matieres purulentes ; même maladie presqu'aussi cachée dans un Suisse de la Garde ; il avoit une douleur vive dans la région du rein droit ; cette douleur s'appaisa ; les fonctions des visceres ne paroissoient nullement altérées ; cependant ce calme apparent aboutit à une mort subite ; tout le côté droit de la poitrine n'étoit rempli que d'un vrai pus ; il ne restoit aucun vestige du poumon droit ; nerfs, vaisseaux, bronches, vésicules, tout avoit disparu.

Enfin un homme qui se couchoit facilement de tous côtés, qui ne toussoit point, qui respiroit très-librement étoit devenu hydropique ; toutes les parties extérieures étoient enflées ; M. Lieutaud & moi ne cherchâmes d'abord la cause de cette maladie que dans le bas-ventre ; nous n'y trouvâmes aucune lésion ; mais le côté de la poitrine où nous n'avions rien soupçonné, étoit inondé de pus ; le poumon droit étant consumé, il n'y avoit que le lobe gauche qui soutenoit la vie ; mais, comment la destruction d'une partie si essentielle étoit-elle si sourde & si peu marquée par des

accidens qui paroiſſent inévitables?

Les cauſes de la mort ne ſont pas moins cachées quelquefois dans des abſcès d'autres parties; j'ai vu le foie entiérement ſuppuré dans ſon intérieur, ſans qu'on eût apperçu quelqu'apparence de maladie; un Garde du Roi montoit à cheval tous les jours, il lui ſurvint un flux hémorrhoïdal qu'il fut impoſſible d'arrêter; la mort arriva au quatrieme jour; or tout le foie étoit réduit en pus; il ne ſubſiſtoit de toute la ſubſtance de ce viſcere que la partie extérieure, ou, pour ainſi dire, ſon écorce; le rein ſe conſume de même par des abſcès qui le rongent, ſans qu'il en reſte quelquefois que ſon enveloppe, c'eſt-à-dire ſa membrane; elle forme en divers cas un très-grand ſac; j'ai vu ce ravage dans une femme qui avoit paru à peine incommodée, & qui mourut d'une autre maladie.

XVI.

Comment la gangrene peut éteindre le principe de la vie.

La gangrene qui ſuit l'inflamma-

tion, ou qui vient ſans elle, doit être plus ou moins dangereuſe, ſelon les parties qu'elle attaque; ſi elle ſe jette, par exemple, ſur un inteſtin ou ſur l'eſtomac, elle éteint rapidement le principe de la vie; & le plus ſouvent c'eſt ſans trouble & ſans douleur; après certaines coliques, tout paroît quelquefois tranquille; & une telle tranquillité n'eſt que l'annonce de la mort; même ſuite des eſquinancies, & de points de côtés, dans les pleuréſies; la douleur ſe calme ſubitement en divers cas; on diroit que la maladie eſt terminée; elle l'eſt véritablement; mais le ſentiment & le principe de toute action s'éteignent bientôt dans tout le corps.

Les gangrenes extérieures ne peuvent pas être ſi dangereuſes; cependant la cauſe qui les produit eſt le plus ſouvent dans le ſang même; en roulant dans les vaiſſeaux, elle ſe jette quelquefois ſucceſſivement ſur diverſes parties; dans une femme, par exemple, ce virus paſſa des doigts du pied à ceux de la main, & enſuite au ſein; une ſemblable métaſtaſe le

porta des fesses au col dans un homme de quarante ans ; &, ce qui est extraordinaire, ces deux maladies si terribles guérirent, pour ainsi dire, sans remede.

Or, quand ce virus si singulier parcourt diverses parties, ou se dépose dans une seule, il produit deux effets bien différens ; ou il pourrit les chairs ou les desséche, & en forme une espece de mumie ; quand elles se pourrissent, elles se séparent par la suppuration, ou elles portent encore dans le sang une infection plus dangereuse ; mais si elles se desséchent, la nature les conserve en divers cas, pendant long-tems, sans qu'elles portent aucune atteinte qui soit sensible dans le reste du corps ; il faut cependant qu'elles s'en détachent ; aussi les pieds tombent-ils d'eux-mêmes quelquefois, & se conservent comme les viandes enfumées, il en est de même d'autres parties.

Il y a donc, ce semble, deux principes de gangrene ; l'un qui desséche, durcit & cauterise ; l'autre qui dissout les parties où il se dépose, les noircit, & y éteint l'esprit vital ; mais,

quelque différens que paroiſſent ces deux principes, on peut aſſurer qu'il n'y en a qu'un ſeul, qui a diverſes ſuites; un homme avoit le pied ſec & noir comme de la ſuie, tandis que la jambe étoit toute pourrie; le milieu de cette partie étoit deſſéché dans un autre malade, & elle reſſembloit à un cuir brûlé; en même tems, le bas & le haut tomboit en lambeaux.

J'ai vu dans d'autres gangrenes cette ſéchereſſe & cette même diſſolution; des contuſions ſeules peuvent produire ces deux effets ſi différens; car dans un homme froiſſé par une chute, une partie de la peau de ſa poitrine ſe noircit & devint très-dure; on eût dit qu'on l'avoit corroyée; en même tems, les chairs du bras tomberent en pouſſiere; enfin, dans une même partie, tandis que l'extérieur paroît brûlé, pour ainſi dire, & enfumé, le tiſſu cellulaire, qui eſt deſſous, ſe pourrit quelquefois; c'eſt ce que j'ai obſervé dans une femme à qui on coupa inutilement la jambe gauche gangrenée.

Il arrive dans les plaies, des gangre-

nes qui ſont bien différentes; elles ſont une ſuite du déchirement, de la meurtriſſure, de la corruption, ou de la foibleſſe du principe vital dans les chairs qui pouſſent; on peut ſouvent prévoir, dès le commencement, leur terminaiſon; car, dans beaucoup de cas, elles finiſſent d'elles-mêmes & en des tems marqués; mais quelque différentes qu'elles ſoient de celles dont nous venons de parler, les unes & les autres ont un effet commun; car il en ſort des écoulemens plus ou moins pernicieux, qui rentrent dans le ſang & infectent plutôt ou plus tard toutes les humeurs.

XVII.

Les agens qui arrêtent la circulation dans les fièvres en général.

Les principes que nous avons établis dans ce chapitre étant poſés, on voit clairement comment les fiévres éteignent l'eſprit vital & arrêtent la circulation; ce ne ſont pas des maladies ſimples, mais un aſſemblage d'accidens qui ſe réuniſſent diverſement, & ſont fort variables;

il faut, par conséquent, que leurs causes ne soient pas les mêmes; elles doivent être aussi différentes que les fiévres; chaque corps & chaque année peuvent en produire de nouvelles, ou de peu ressemblantes; de-là viennent sans doute les divers noms qu'on leur a donnés, noms qui expriment les symptomes, & non la nature de la maladie; examinons d'abord ce qui les produit.

On a cru que les ravages de la fiévre dépendoient de la circulation, un fluide, dit-on, qui est poussé avec violence dans des arteres fines & pulpeuses, ne doit-il pas les détruire? le sang s'insinue dans le tissu des parties enflammées; la matiere lymphatique ou couenneuse, transude quelquefois à travers les pores du poumon dans les pleurésies; enfin la partie rouge elle-même passe à travers les philtres de l'urine en divers cas, voilà donc les vaisseaux taris, ou déchirés dans des parties essentielles.

Il est vrai que ces désordres sont attachés à diverses fiévres, & qu'ils ruinent nécessairement le tissu des

parties; il eſt impoſſible, par exemple, que l'action exceſſive & continue du ſang ne porte ſouvent une atteinte dangereuſe dans quelque viſcere ; cette atteinte ſera ſur-tout inévitable, s'il a déja reflué, c'eſt-à-dire, s'il y a quelque léſion antécédente dans ſon tiſſu; ſoit une injection pouſſée avec force dans l'aorte, cent ou cent vingt fois par minute, telle eſt l'action du ſang dans une fiévre extrêmement vive ; comment donc le tiſſu du cerveau, un tiſſu ſi délicat, dans lequel il y aura quelque léſion, réſiſtera-t-il à de tels efforts?

Cependant il faut avouer que les corps peuvent réſiſter, pendant long-tems, à l'action violente du cœur & du ſang; les fiévres durent quelquefois plus de quarante jours; mais, dès que la cauſe s'évanouit, la tranquillité revient dans toutes les parties; il ne faut ſouvent qu'un petit eſpace de tems, ou une criſe ſubite, pour rendre le calme au cœur, aux parties & à leur principe; j'ai vu une femme qui eut, pendant quarante-cinq jours, la fiévre la plus vive; un abſcès qui

s'ouvrit calma ſubitement toute la machine.

De tels exemples,qui ne ſont pas rares,prouvent que la fiévre ſimple,ou la force de la circulation, n'eſt pas ordinairement l'agent le plus redoutable, que du moins les parties les plus délicates réſiſtent long-tems à l'action du cœur & des arteres, qu'il n'y a qu'un excès extraordinaire de cette action, qui produiſe en général ces congeſtions, ces fêlures ou ces crevaſſes qu'on tâche de prévenir en épuiſant le ſang; ce qui doit inſpirer plus de crainte, c'eſt la cauſe de la fiévre, la dépravation de tous les fluides, & enfin le ſpaſme qui peut lui ſeul éteindre le principe de la vie.

La cauſe qu'on a accuſée, dans les derniers tems, avec le plus de confiance, c'eſt l'inflammation; il eſt vrai qu'elle entraîne toujours la fiévre, comme on le voit dans les bleſſures, dans les phlegmons, dans les éréſipeles, dans les coups de ſoleil, dans les pleuréſies, &c; mais ce n'eſt pas dans tous les cas qu'elle a un

principe

principe d'inflammation.

Les fiévres intermittentes, par exemple, ſont très-violentes en divers cas; elles ſont même accompagnées quelquefois des accidens des fiévres malignes, ſans que les viſceres ſoient enflammés. Le quinquina termine ces maladies, & il ſeroit nuiſible dans les inflammations. On ne peut pas ſoupçonner avec plus de fondement un principe inflammatoire dans les fiévres continues qui ſont du genre des tierces ou doubles quartes; la fiévre par elle-même ne ſuppoſe donc point des inflammations qui la produiſent, puiſqu'elle en eſt exempte dans tant de cas.

La fiévre maligne & la fiévre ardente peuvent donc de même ne pas avoir pour leur principe cette cauſe accuſée avec tant d'aſſurance par les médecins: on connoît le terme des inflammations extérieures, or y en a-t-il quelqu'une qui dure vingt-cinq, trente, quarante jours, & qui ſe termine enſuite en peu de tems par la réſolution, ſans même laiſſer aucun veſtige de ſes impreſſions?

La diſpoſition inflammatoire, à la

quelle on a voulu ramener les accidens de fiévres, n'eſt pas mieux fondée ; c'eſt une expreſſion vague qui ne donne aucune idée ; une telle diſpoſition ne peut être qu'un état dans lequel les parties du corps peuvent paſſer à l'inflammation ; mais telles ſont toutes les maladies, la toux même, la douleur, &c.

Cette diſpoſition eſt donc une cauſe arbitraire, elle montre ſeulement qu'on ſe propoſe l'inflammation comme le terme que peuvent avoir toutes les fiévres : il s'agit de ſçavoir ſi elles aboutiſſent véritablement à ce terme? or les diſſections les plus exactes nous prouvent que très-ſouvent on ne trouve après de telles maladies aucun veſtige d'inflammation ni d'abſcès ; quel eſt donc le principe deſtructeur qui arrête le mouvement du cœur & des arteres?

Ce principe ne peut être qu'une irritation univerſelle ; c'eſt elle ſeule qui peut nous donner une idée juſte de la fiévre : on ſçait combien ſon eſſence ou ſa nature a paru difficile à déterminer ; les uns l'ont cherchée dans la violence ou dans la fréquence

du pouls, les autres dans la chaleur; or de telles idées ſont démenties par l'expérience: le pouls eſt fréquent ſans être fiévreux; il eſt ſans aucune activité en diverſes fiévres, en d'autres il n'y a aucune ardeur, au contraire elles refroidiſſent tout le corps, ce qui eſt impoſſible en ſuppoſant un principe inflammatoire; mais ce qui cauſe la fiévre, c'eſt un principe irritant qui agite, en général, les nerfs & les arteres, & allume par conſéquent ce feu qui eſt le produit du mouvement intérieur: je dis en général, car ſi les parties internes ſont irritées trop vivement, leur action eſt étouffée, la chaleur eſt affoiblie ou éteinte, & c'eſt-là une cauſe très-fréquente de la mort.

XVIII.

Il ne s'agit plus que de ſçavoir quel eſt ce principe de la fiévre? Or il n'eſt pas douteux que dans une telle maladie, il n'y ait le plus ſouvent une matiere qui infecte les humeurs, qui irrite tous les organes inviſibles de nos mouvemens, c'eſt-

à-dire qu'elle eſt comme ces poiſons dont l'action eſt auſſi cachée que pernicieuſe.

La plûpart des fiévres épidémiques viennent d'un miaſme qui s'exhale du ſein de la terre ou des corps qui ſont répandus ſur ſa ſurface : on voit une preuve évidente de ces exhalaiſons pernicieuſes, dans les pays marécageux, dans la vaſe du Nil, vaſe qui eſt une ſource ſi féconde de la peſte ; dans les animaux ou dans les inſectes pourris, qui la produiſent ; dans ces maladies attachées à divers endroits, ſans qu'elles s'étendent ſur le voiſinage ; dans celles enfin qui parcourent quelquefois ſucceſſivement de vaſtes contrées & qui y portent le même caractére : telle fut la cauſe de cette toux ſi ſinguliere, qui paſſa d'une contrée dans l'autre, par toute l'Europe.

On ne ſçauroit méconnoître une telle matiere ou un tel venin dans des fiévres avec éruption, il paroît ſur la peau ſous différentes formes ; tantôt ce ſont des taches pétéchiales, & tantôt des boutons miliaires ; la cauſe qui les produit parcourt les parties

internes & y produit divers accidens, quelquefois elle ſe jette ſur les poumons, & c'eſt-là le principe de certaines pleuréſies épidémiques; ſouvent cette même cauſe affecte ſurtout le cerveau, & y produit des accidens mortels: en pluſieurs cas elle excite des ſueurs; & la maladie qu'on appelle *ſudor anglicus* en eſt, comme nous l'avons dit, une ſuite ou le principal ſymptôme.

Une maladie qui ne ſe répand que par léſion a une ſemblable origine. N'y a-t-il pas, par exemple, dans la petite vérole un venin qui irrite le tiſſu des parties, qui le détruit en les irritant, qui y porte la gangrene & la putréfaction? Je ſçais bien que pluſieurs médecins ne parlent que de fêlures de vaiſſeaux, d'inflammation & d'abſcès; mais ont-ils vu ſouvent de tels ravages? J'ai ouvert bien des cadavres, dans leſquels je n'ai pas trouvé ces cauſes ſi ſouvent accuſées, pour éviter les reproches dans les événemens fâcheux.

Dans un cadavre que j'ai ouvert, il avoit tranſudé une féroſité qui s'étoit répandue entre les membranes

du cerveau : toute la ſurface du corps étoit couverte de taches noires. On ne pouvoit pas ſoupçonner dans cette maladie la quantité du ſang, il n'y avoit que trois ſemaines que le malade avoit été ſaigné onze fois ; il le fut encore cinq fois dans le prélude de la petite vérole : c'étoit un jeune homme de dix-ſept ou dix-huit ans. Le principe gangréneux qui ſe montroit au dehors avoit ruiné ſans doute les organes inviſibles des parties internes ; c'eſt ce même principe qui fait périr inopinément les malades dans les petites véroles dont le cours n'a rien préſenté qui pût alarmer.

L'activité de ce venin ne paroît pas avec moins d'évidence dans d'autres accidens : il procure les menſtrues, il ouvre les vaiſſeaux des reins, il irrite, il ronge, & pouſſe le ſang hors de ſes routes : il n'eſt donc pas extraordinaire qu'il enflamme les parties où il ſe dépoſe ; il produit enfin dans les inteſtins, ſur le foie & ſur les poumons, ce qu'il produit ſur la ſurface du corps, c'eſt-à-dire des boutons ou des puſtules qui ruinent le tiſſu de ces viſcères, & éteignent l'eſprit vital.

Dans les femmes accouchées, dont les vuidanges se suppriment, l'inflammation de la matrice est souvent la cause de la fiévre ; mais, comme nous avons dit, on ne doit accuser dans plusieurs cas qu'une matiere infectée dans cette partie ; cette matiere dépravée rentre dans le cours de la circulation, allume la fiévre, détruit le tissu du sang, le réduit en sérosité, ruine le tissu des parties, & on ne trouve quelquefois dans les vaisseaux que de l'air & une matiere blanchâtre.

On peut juger par-là des ressources qu'on trouve dans les saignées qu'on prescrit avec tant d'assurance. Quand la maladie a duré quelques jours, on a souvent le regret de voir périr inopinément les malades en versant hardiment le sang. Le même accident arrive quelquefois dans la petite vérole ; & on a trouvé aussi que les vaisseaux étoient remplis d'air.

Les fiévres éréſipélateuses ne viennent le plus souvent que d'une matiere qui se forme dans nos corps ; après avoir paru sur le visage, elle

peut ſe jetter ſur les autres parties : quelquefois une ſaignée appelle cette matiere ſur les bras, & elle paroît ſur les autres membres à proportion que l'on y ouvre les vaiſſeaux. J'ai vu un malade en qui l'éréſipele ſuivit les ſaignées qu'on fit ſur les deux pieds ; or, dans un tel cas, il eſt évident qu'il y avoit une maladie qui paſſoit ſucceſſivement d'un lieu à un autre.

Le principe qui cauſe de telles inflammations, agit ſur les parties internes de même que ſur la peau ; il n'y laiſſe cependant pas les mêmes traces : quand il s'eſt porté, par exemple, ſur le cerveau & ſur les poumons, on n'y découvre pas cette rougeur qui caractériſe un tel venin ; ſon action eſt ſemblable ſans doute ſur les fibres inviſibles de cet organe.

Rien ne prouve mieux l'action pernicieuſe de ces matieres qui ſont le principe des diverſes fiévres, que les dépôts qui arrivent dans les criſes ; il ſe dépoſe dans certaines parties, comme nous l'avons dit, des ſucs qui en détruiſent le tiſſu ; on eſt quelquefois ſurpris de voir ſe former en très-

peu de tems des abſcès & des gangrenes ; rien n'annonce de tels ravages en pluſieurs occaſions : des malades qui paroiſſent avoir échappé à tous les dangers, y ſont replongés, & meurent en peu de jours.

C'eſt ſur-tout dans les fiévres peſtilentielles, qu'on voit les effets de cette matiere, ou de ce levain ſi pernicieux ; les accidens de la peſte ſe déclarent ſouvent ſans que le fonds de la ſanté ait reçu la moindre atteinte ; il ſe forme des bubons & des charbons en certaines parties, tandis que les autres ſont en ſûreté, & que rien ne trouble leurs fonctions ; il y a donc dans les corps un venin inconnu qui y circule ſans qu'il intéreſſe les viſceres ; il ſe dépoſe ſur les aines, ou en d'autres endroits, & dès qu'il y eſt fixé, il les irrite, ou il les ronge, &c.

Si, au lieu de s'ouvrir une telle iſſue, il ſe répandoit dans le cerveau, ou dans le poumon, il mineroit ces parties, & y porteroit rapidement un principe de gangrene, principe qui éteindroit le principe vital, avant même de former des inflammations :

c'eſt ce qu'on a ſouvent obſervé dans la peſte ; des hommes qui marchoient dans les rues, mouroient quelquefois ſubitement, comme le remarque Ambroiſe Paré : qu'on juge par là des tentatives de ceux qui ont prétendu ſoumettre de telles maladies aux ſaignées, aux émétiques, aux purgatifs, & les traiter comme de ſimples inflammations.

Mais ce n'eſt pas uniquement dans les fiévres ſi pernicieuſes qu'on trouve un venin qui les produit, on le trouve même dans les fiévres intermittentes ; la matiere qui en eſt le principe, paroît être un levain putride : elles ſont attachées aux lieux marécageux & aux exhalaiſons corrompues ; d'ailleurs les remedes de ces fiévres ſont de vrais antiſeptiques.

Il reſte à ſçavoir ſi cette matiere ſe ramaſſe dans quelque partie comme dans un foyer, ou ſi elle eſt ſimplement répandue dans le ſang. Elle n'eſt pas, ce ſemble, dans les premieres voies, puiſque des lavemens de quinquina la détruiſent ; elle ne paroît pas être dans le foie ni dans le pancréas, puiſque les maladies de ces

viſceres ne cauſent pas des fiévres intermittentes; elle eſt donc plutôt dans les humeurs, car il ſemble que dans la guériſon de ces ſortes de fiévres elle s'exhale de tout côté, elle laiſſe du moins des traces de ſa ſortie ſur les lévres & dans la bouche.

Cependant il n'eſt pas douteux que dans des fiévres de cette eſpece, le foie ne reçoive des atteintes: il eſt encore la partie la plus affectée; la matiere morbifique pourroit donc ſe fixer ſur-tout dans ce viſcere, & y laiſſer après chaque accès un levain qui en reproduiſe en divers tems: ce qui n'eſt pas douteux, c'eſt que ſi le ſang & la bile même ne coulent pas librement dans les vaiſſeaux hépatiques, le quinquina ou d'autres remedes antifébriles ſont fort inutiles; les cachexies & les hydropiſies ſurviennent, il ſe forme des obſtructions & des ſquirres, qui arrêtent enfin la circulation.

Mais ce n'eſt là qu'une cauſe lente de la mort, elle peut être plus rapide ſi les friſſons ſont violens; les vieillards, par exemple, n'y réſiſtent pas: j'ai vu une conſtitution épidémique où ils

étoient emportés au troisieme accès; le sang se ramassoit dans le poumon & dans la veine porte. C'est une telle congestion qui produit souvent une ardeur intérieure & une soif brûlante, tandis que les parties extérieures sont refroidies.

Le venin qui est la cause premiere de ces fiévres & de leurs dangers, doit donc être fort différent; il peut n'être qu'un simple aiguillon qui s'attache aux parties solides, comme les poisons qui sont tirés des minéraux; il peut se déposer en divers endroits plutôt que dans les autres, comme dans les épidémies qui causent des maux de gorge, des éréfipeles, des exanthêmes; il peut être caustique, comme les miasmes qui produisent les gangrenes ou les charbons; il peut enfin agir sur les liqueurs, & leur imprimer un caractere de pourriture ou d'acrimonie.

Qu'un grain d'œuf pourri, par exemple, s'insinue dans le sang, il peut irriter toutes les parties, & être un levain de corruption pour les humeurs; il pourra en même tems former une fiévre colliquative, détruire

également les parties ſolides & les parties fluides ; l'inflammation même pourra en être une ſuite : les exhalaiſons des cadavres produiſent quelquefois de tels effets ; elles cauſent des maux de gorge, des dévoiemens, des fiévres malignes, &c. Les anatomiſtes éprouvent ſouvent ces accidens. Ceux qui fréquentent les hôpitaux, ſont ſujets à des maladies qui ne ſçauroient être attribuées qu'à la contagion & à l'infection de certains lieux où les malades ſont renfermés.

XIX.

Si l'eſprit vital peut ſe revivifier en certains cas.

Telles ſont les cauſes de la mort : elles tombent toujours, comme nous venons de le dire, ſur les nerfs & ſur le cœur ; mais eſt-il certain que la vie eſt toujours éteinte, quand ces organes paroiſſent dans l'inaction, quand la reſpiration eſt arrêtée, ou quand le ſang ne circule plus ?

Il y a des animaux dont les parties roides & engourdies par le

froid, reprennent leur force & leur action dès que la chaleur les a rechauffées : on trouve quelquefois, pendant l'hiver, des lézards entassés ; on diroit qu'ils ne forment que des masses de pierre, on peut les faire rouler comme des boules sur le pavé ; cependant l'action de leurs organes se ranime auprès du feu, comme nous venons de le dire : il en est de même des mouches & d'autres insectes.

Mais ce n'est que de l'homme, de ses maladies & de sa mort, qu'il s'agit ici : non-seulement il peut rester un principe de vie dans les nerfs & dans le cœur, quoiqu'il n'y ait point d'action sensible ; ce principe secret subsiste même quelquefois, quand la respiration & le cours du sang trouvent des obstacles invincibles. Il est impossible, par exemple, que les noyés respirent, & que le sang traverse leurs poumons ; la circulation est donc arrêtée dans toutes les parties de leur corps : cependant, après qu'ils ont resté long-tems dans l'eau, tous leurs organes ne peuvent-ils pas se ranimer par une espece de résurrection ?

Reſte à ſçavoir quel eſt le principe de la vie, le principe, dis-je, qui reſte dans ces organes, où l'on ne voit que les apparences de la mort? Il ne peut être qu'une eſpece de trémouſſement dans les fibres nerveuſes; c'eſt-à dire que l'eſprit animal fait encore quelques efforts, qu'il agite par des ſecouſſes inſenſibles le cœur & les vaiſſeaux, qu'il peut par conſéquent ſe réveiller & reprendre ſes forces, s'il n'y a pas des obſtacles invincibles qui l'arrêtent, ou qui s'oppoſent au cours du ſang.

La coagulation de ce fluide eſt ſans doute un des obſtacles qui peuvent rendre inutile l'action des eſprits vitaux; elle paroît même inévitable, quand il croupit dans ſes vaiſſeaux: mais eſt-il certain qu'il ſe coagule auſſi aiſément qu'on le prétend? ne conſerve-t-il pas ſa fluidité dans de longues ſyncopes? ou s'il commence à ſe condenſer, la réunion de ſes molécules ne cede-t-elle pas facilement à l'action des vaiſſeaux? n'eſt-ce pas du moins ce qu'on peut conclure d'une obſervation qu'on a faite

ſur les grenouilles ? Quand elles ſont glacées, pour ainſi dire, on les ranime par la chaleur ; & dès que les vaiſſeaux reprennent leur activité, le ſang, qui paroiſſoit être condenſé, devient plus coulant.

Si cet exemple paroît trop étranger, il n'eſt pas pour cela moins déciſif : on en trouve de ſemblables dans les hommes mêmes ; car lorſque leurs membres ont été prêts à ſe geler, la fluidité ſubſiſte-t-elle dans le ſang ? n'eſt-il pas certain qu'il eſt condenſé ? Cependant la neige dont on frotte les parties gelées y fait renaître leur action, & rétablit le cours des liqueurs.

L'eſprit vital ne perd donc pas ſon action auſſi facilement que les fluides groſſiers : ſix heures après qu'ils ſe ſont arrêtés, quand il ſont refroidis depuis long-tems, & que les puiſſances motrices ſont ſans force, le cœur peut reprendre ſes mouvemens alternatifs ; il y a donc dans cet organe & dans les nerfs un principe actif qui peut ſe ranimer, c'eſt-à-dire un principe de la vie ; il s'agit de ſça-

voir s'il n'y a pas des ſignes qui nous apprennent qu'elle n'eſt pas encore éteinte.

Ils ſont ſans doute fort équivoques, en général; ce n'eſt pas cependant qu'ils puiſſent nous tromper après la plûpart des maladies, quand on examine les accidens qui ont précédé, ou les effets qui les ont ſuivies: le poumon ſe charge, par exemple, & ſe remplit dans la derniere ſcène de la vie; le pouls ſeul, par ſon déſordre, nous aſſure qu'elle s'éteint; mais à ne conſulter que ce qui reſte dans les corps qu'elle paroît avoir abandonnés, on ne peut pas être aſſuré que ſon principe ne ſubſiſte point; les affections nerveuſes le cachent ſur-tout parmi les apparences de la mort; il n'y a que la pourriture qui en ſoit une marque ſur laquelle on puiſſe compter, & qui nous prouve que l'ame unie par le Créateur à notre machine, eſt dégagée de ſes liens.

Cette union & cette ſéparation ſont des myſteres; la nature ne ſçauroit nous les expliquer; elle n'eſt qu'un concours aveugle de cauſes

ſecondes & matérielles : ſi on a dit qu'elle eſt attentive , prévoyante, induſtrieuſe , qu'elle a des vœux & des moyens qu'elle choiſit , ce n'eſt qu'un langage abuſif qu'elle dément : de tels privilèges n'appartiennent qu'à cet Être tout-puiſſant , ſpirituel , infini & éternel qui agit en elle , qui la règle & qui la conduit.

F I N.

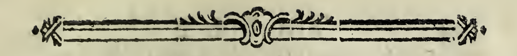


TABLE DES CHAPITRES

Contenus dans les deux Volumes.

TOME I.



TOME II.

CHAPITRE IX. *Des Palpitations.* 1

Fin de la Table.





